N° 103 **Fiction** Juin 1962

FANTASTIQUE

SCIENCE - FICTION

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest illustrant « L'invention de Morel ».

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9[e] (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9[e] (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 1,60 NF ; Belgique : 23 FB ; Maroc : 185 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 8,70 NF ; Etranger, 9,90 NF.*
1 an : — — — *16,80 NF ; — 19,20 NF.*

Nouvelles des auteurs de ce numéro

Un roman complet dans ce numéro

ADOLFO BIOY CASARES

L'invention de Morel

Ami et disciple de Borges — et Argentin comme lui — Adolfo Bioy Casares est un écrivain fantastique peu connu en France, où sa seule œuvre traduite, il y a neuf ans, fut le roman que nous rééditons aujourd'hui (et dont l'édition originale date de 1940).

Le secret de la réussite de ce roman est double : d'une part, l'insolite des situations, l'apparente gratuité de l'enchaînement des événements, communiquent au lecteur une sensation de cauchemar ; d'autre part, la rigueur de la construction logique, dévoilée par une révélation finale qui met en lumière l'exacte relation des effets et des causes, satisfait le cartésien qui sommeille au cœur de l'amateur de fantastique.

« L'invention de Morel » *est donc un livre qui se déploie sur deux plans : l'un est visible de prime abord et l'autre flou, comme dans la mise au point d'un objectif photographique réglé sur les objets rapprochés. L'intérêt de la formule est qu'on a l'impression d'une redécouverte à la seconde lecture, puisqu'on passe alors d'un plan à l'autre, comme si la profondeur de champ avait varié.*

C'est cette caractéristique que soulignait Jorge Luis Borges dans sa préface au livre, lorsqu'il le présentait en ces termes : « Les fictions de caractère policier rapportent des faits mystérieux qu'un fait raisonnable justifie et illustre ensuite ; Adolfo Bioy Casares, dans les pages qui vont suivre, résout avec bonheur un problème peut-être plus difficile. Il déploie une Odyssée de prodiges qui ne paraissent admettre d'autre clef que l'hallucination ou le symbole, puis il les explique pleinement grâce à un seul postulat fantastique, mais qui n'est pas surnaturel. »

De nombreuses réminiscences peuvent surgir à la lecture de « L'invention de Morel ». *Nous n'en relèverons que deux. La première évoque un livre qui a bercé l'enfance de nombre d'entre nous :* « L'île mystérieuse » *de Jules Verne. Même caractère « insulaire », même suspense basé sur l'obser-*

vation d'événements à la signification inexpliquée, même sensation latente de menace et même notion d'une présence cachée derrière ces manifestations étranges — le tout transposé au niveau du mythe. On pourrait dire que « L'invention de Morel », *c'est le squelette métaphysique d'un roman d'aventures, c'est* « L'île mystérieuse » *à la puissance* moins n.

Quant à la seconde, qui se dessine a posteriori, *elle touchera les spectateurs qui ont aimé le film d'Alain Resnais,* « L'année dernière à Marienbad ». *La filiation est par endroits si frappante que l'on peut se demander si Robbe-Grillet, en écrivant le scénario du film, n'a pas été influencé par* « L'invention de Morel ». *Le décor du « musée » n'évoque-t-il pas le palace de* « Marienbad » *? Et les personnages qui s'y meuvent ne sont-ils pas le pendant des somnambuliques pensionnaires de ce palace ? Il n'est pas jusqu'au mot-clé de Marienbad — chose étonnante — qui n'apparaisse dans les premières pages du livre !*

Borges conclut ainsi la préface déjà citée : « J'ai discuté avec l'auteur les détails de la trame, je l'ai relue ; il ne me semble pas que ce soit une inexactitude ou une hyperbole de la qualifier de parfaite. » *Nous souhaitons que les lecteurs de* « Fiction », *après examen, souscrivent à ce jugement.*



AUJOURD'HUI, dans cette île, s'est produit un miracle. L'été a été précoce. J'ai disposé mon lit près de la piscine et je me suis baigné jusque très tard. Impossible de dormir. Deux à trois minutes à l'air suffisaient à convertir en sueur l'eau qui devait me protéger de l'effroyable touffeur. A l'aube, un phonographe m'a réveillé. Je n'ai pas eu le temps de retourner chercher mes affaires au musée. J'ai fui par les ravins. Je suis dans les basses terres du sud, parmi les plantes aquatiques, exaspéré par les moustiques, avec la mer ou des ruisseaux boueux jusqu'à la ceinture, me rendant compte que j'ai précipité absurdement ma fuite. Je crois que ces gens ne sont pas venus me chercher ; il se peut, même, qu'ils ne m'aient pas vu. Mais je subis mon destin : démuni de tout, je me trouve confiné dans l'endroit le plus étroit, le moins habitable de l'île, dans des marécages que la mer recouvre une fois par semaine.

J'écris ces lignes pour laisser un témoignage de l'hostile miracle. Si d'ici quelques jours je ne meurs pas noyé, ou luttant pour ma liberté, j'espère écrire la *Défense devant les Survivants* et un *Eloge de Malthus*. J'attaquerai, dans ces pages, les ennemis des forêts et des déserts ; je démontrerai

que le monde, avec le perfectionnement de l'appareil policier, des fiches, du journalisme, de la radiotéléphonie, des douanes, rend irréparable toute erreur de la justice, qu'il est un enfer sans issue pour les persécutés. Jusqu'à présent je n'ai rien pu écrire, sinon cette feuille, qu'hier encore je ne prévoyais pas. Que d'occupations dans une île déserte ! Que la dureté du bois est implacable ! Combien plus vaste l'espace que le vol de l'oiseau !

Un Italien, qui vendait des tapis à Calcutta, m'a donné l'idée de venir ici ; il m'a dit (dans sa langue) :

— « Pour un persécuté, pour vous, il n'y a qu'un endroit au monde, mais on n'y vit pas. C'est une île. Des blancs y ont construit, vers 1924, un musée, une chapelle, une piscine. Les bâtiments sont terminés, abandonnés. »

Je l'interrompis, sollicitant son aide pour le voyage ; le marchand reprit :

« Ni les pirates chinois, ni le navire peint en blanc de l'Institut Rockefeller ne la touchent. Elle est le foyer d'une maladie, encore mystérieuse, qui tue de la surface vers le dedans. Les ongles, les cheveux tombent, la peau et la cornée meurent, puis le corps, au bout de huit à quinze jours. Les membres de l'équipage d'un vapeur qui avait mouillé devant l'île étaient écorchés, chauves, sans ongles — tous morts — quand le croiseur japonais *Namura* les trouva. Le vapeur fut coulé à coups de canon. »

Pourtant, si horrible était ma vie que je résolus de partir... L'Italien voulut me dissuader : j'obtins qu'il m'aidât.

La nuit dernière, pour la centième fois, je me suis endormi dans cette île déserte.... Considérant les bâtiments, je songeais à ce qu'il en avait coûté d'apporter cette pierre de taille, et combien il eût été plus facile de construire un four à briques. Je ne trouvai le sommeil que fort tard et la musique et les cris m'ont réveillé à l'aube. La vie de fugitif m'a rendu le sommeil léger : je suis sûr de n'avoir entendu arriver aucun bateau, aucun avion, aucun dirigeable. Et pourtant, en un instant, dans cette lourde nuit d'été, les flancs broussailleux de la colline se sont couverts de gens qui dansent, se promènent et se baignent dans la piscine, comme des estivants installés depuis longtemps à Los Teques ou à Marienbad.



Des marécages aux eaux mêlées, j'aperçois la partie haute de la colline, les estivants qui habitent le musée. Leur apparition est si inexplicable que je pourrais la croire due aux effets de la chaleur de la nuit dernière sur mon cerveau ; mais il ne s'agit pas ici d'hallucinations ni d'images : j'ai affaire à des êtres réels, pour le moins aussi réels que moi.

Ils sont habillés de vêtements semblables à ceux qui se portaient il y a quelques années : grâces qui révèlent (me semble-t-il) une frivolité consommée ; cependant, je dois reconnaître qu'aujourd'hui il est fort commun de s'émerveiller de la magie du passé le plus proche.

Pourquoi, alors que je risque la mort, ne puis-je me retenir de les re-

garder sans cesse ? Ils dansent dans les broussailles, riches en vipères, de la colline. Ce sont des ennemis inconscients qui, pour écouter *Valencia* ou *Tea for Two* (un phonographe très puissant les a imposés au bruit du vent et des vagues) me privent de tout ce qui m'a coûté tant de travail et m'est indispensable pour ne pas mourir, m'acculent à la mer dans des marécages délétères.

Ce jeu de les regarder est dangereux ; comme tout groupement d'hommes civilisés, ils doivent masquer une filière d'empreintes digitales et de consuls qui me conduira, s'ils me découvrent, après quelques cérémonies ou formalités judiciaires, au cachot.

J'exagère : je contemple avec une certaine fascination ces abominables intrus (il y a longtemps que je n'ai vu âme qui vive), mais il me serait impossible de les surveiller sans cesse.

D'abord, j'ai beaucoup de travail : l'endroit est capable de tuer l'insulaire le plus habile ; je viens d'arriver ; je suis sans outils.

Ensuite, il y a le danger qu'ils me surprennent en train de les observer, ou au premier tour qu'ils feront par ici ; pour éviter cela, je dois me ménager des cachettes dans les buissons.

Enfin, il y a une difficulté matérielle à les distinguer ; ils se trouvent en haut de la colline et, pour qui les épie d'ici, ils ont l'air de géants fugaces ; je les vois mieux quand ils s'approchent des ravins.

Ma situation est déplorable. Je suis obligé de vivre sur ces basses terres, alors que les marées sont plus fortes que jamais. Il y a quelques jours est venue la plus haute que j'aie vue depuis que je suis dans l'île.

A la brune, je m'en vais chercher des branchages que je recouvre de feuilles. Il n'est pas rare que je me réveille dans l'eau. La marée m'atteint vers les sept heures du matin ; parfois elle est en avance. Mais une fois par semaine, il y a des montées qui pourraient m'être fatales. Des encoches dans le tronc des arbres me servent à compter les jours ; une erreur m'emplirait d'eau les poumons.

Je sens avec déplaisir que ces pages se transforment en testament. S'il doit en être ainsi, il me faut faire en sorte que mes affirmations puissent être contrôlées ; de cette façon, personne, pour m'avoir jugé ici suspect de fausseté, n'aura lieu de croire que je mens quand je dis que l'on m a condamné injustement. Je placerai ce rapport sous la devise de Léonard et m'efforcerai de la suivre.

Je crois que le nom de cette île est Villings, et qu'elle appartient à l'archipel des Ellice (1). On pourra obtenir plus de précisions du commerçant en tapis, Dalmatio Ombrellieri (21, Rue d'Haiderabad, faubourg de Ramkrishnapur. Calcutta. Cet Italien me nourrit les quelques jours que je passai, enroulé dans des tapis persans, puis il me chargea dans la cale d'un bateau. Je ne le compromets pas en le citant dans ce journal ; je ne me montre pas ingrat envers lui... *La Défense devant les Survivants* ne laissera pas de doute : la mémoire des hommes (où se trouve peut-être le ciel) re-

---

(1) J'en doute. Il parle d'une colline et d'arbres d'essences diverses. Les Iles Ellice — ou des Lagunes — sont plates et n'ont pas d'autres arbres que les cocotiers enracinés dans le corail de l'atoll (Note de l'Editeur).

tiendra qu'Ombrellieri aura été charitable envers son prochain injustement persécuté et, aussi longtemps que persistera son souvenir, on le jugera avec bienveillance.

Je débarquai à Rabaul ; muni de la carte du commerçant, je rendis visite à un membre de la société la plus connue de Sicile. A l'éclat métallique de la lune, à la fumée des fabriques de conserves de crustacés, je reçus les dernières instructions ainsi qu'un canot dérobé. Je ramai avec désespoir. J'arrivai ici (muni d'une boussole dont je ne savais pas me servir, sans direction, sans chapeau, malade, visité d'hallucinations). Le canot s'échoua sur les sables de l'Est (sans doute les récifs de corail qui entourent l'île étaient-ils submergés). Je demeurai dans le canot plus d'une journée, perdu dans des épisodes d'une horreur telle que j'en oubliai que j'avais atteint le but.

La végétation de l'île est abondante. Des plantes, des pâturages, des fleurs — de printemps, d'été, d'automne, d'hiver — se succèdent à la hâte... avec plus de hâte à naître qu'à mourir, les unes envahissant le temps et la terre des autres, s'accumulant irrépressiblement. En revanche, les arbres sont malades ; ils ont les cimes sèches, les troncs exagérément épais. J'y vois deux explications : ou bien les herbes sont en train d'épuiser le sol, ou bien les racines des arbres ont atteint la pierre (le fait que les arbres nouveaux sont bien venus paraît confirmer la seconde hypothèse). Les arbres de la colline ont tellement durci qu'il est impossible de les travailler ; on ne peut davantage tirer quoi que ce soit de ceux d'en bas ; la pression des doigts les défait et il reste dans la main une sciure poisseuse, une bouillie d'éclats.

Dans la partie haute de l'île, creusée de quatre ravins herbeux, (les ravins de l'ouest sont plus rocheux), se trouvent le musée, la chapelle, la piscine. Les trois constructions sont modernes, anguleuses, unies, d'une pierre brute. La pierre, comme si souvent, a l'air d'une mauvaise imitation et ne s'harmonise pas bien avec le style.

La chapelle est une sorte de caisse oblongue, aplatie (ce qui la fait paraître très large). La piscine est bien construite mais, comme elle ne dépasse pas le niveau du sol, elle s'emplit inévitablement de vipères, de crapauds, gros et petits, et d'insectes aquatiques. Le musée est un vaste édifice à trois étages, sans toiture apparente, avec une galerie en façade et une autre, plus petite, par derrière, flanquée d'une tour cylindrique.

Je le trouvai ouvert ; par la suite, je m'y installai. Je l'appelle « musée », parce que c'est le terme dont se servit le marchand italien. Quelles raisons avait-il ? Sait-on s'il les connaissait lui-même ? Cela pourrait faire un magnifique hôtel, pour une cinquantaine de personnes, ou un sanatorium.

Il y a là un hall, aux bibliothèques inépuisables et incomplètes : on n'y trouve que des romans, de la poésie, du théâtre (si je fais exception d'un petit livre — Belidor : *Travaux — Le Moulin Perse* (Paris, 1737) — qui était sur une console de marbre vert et qui gonfle à présent une poche de

ces pantalons en loques que je porte sur moi. Je l'ai pris, intrigué par le nom de Belidor, et aussi parce que je me suis demandé si le chapitre *Moulin Perse* ne contenait pas une explication de ce moulin qui se voit dans les basses terres). J'ai parcouru les rayons, en quête d'une documentation pour certaines recherches que mon procès avait interrompues et que je souhaitais poursuivre dans la solitude de l'île (je crois que nous perdons l'immortalité parce que la résistance à la mort n'a pas évolué ; nous insistons sur l'idée première, rudimentaire, qui est de retenir vivant le corps tout entier. Il suffirait de chercher à conserver seulement ce qui intéresse la conscience).

Dans le hall, les murs sont de marbre rose, avec quelques listels verts qui imitent des pilastres. Les fenêtres, avec leurs vitres bleues, atteindraient à l'étage supérieur de ma maison natale. Quatre coupes d'albâtre, où pourraient se cacher quatre demi-douzaines d'hommes, diffusent de la lumière électrique. Les livres égayent un peu cette décoration. Une porte donne sur la galerie ; une autre sur le salon circulaire ; une autre, minuscule, cachée derrière un paravent, sur l'escalier en colimaçon.

L'escalier principal, en stuc, couvert d'un tapis, part de la galerie. Il y a des chaises de paille, et les murs sont couverts de livres.

La salle à manger a environ seize mètres sur douze. Contre chaque mur, au sommet de triples colonnes d'acajou, on voit des plates-formes qui sont comme des loges pour quatre divinités assises (une dans chaque loge) semi-indiennes, semi-égyptiennes, de couleur ocre, en terre cuite. Trois fois plus grandes que nature, elles sont entourées des feuilles obscures et jaillissantes de plantes en plâtre. Au-dessous de ces plates-formes, il y a de grands panneaux, avec des dessins de Foujita qui détonnent par leur modestie.

Le sol du salon rond est un aquarium. Dans l'eau, d'invisibles caisses de verre contiennent des ampoules électriques (seul éclairage de cette pièce sans fenêtre). Je me rappelle cet endroit avec dégoût. A mon arrivée, j'y trouvai des centaines de poissons morts ; les retirer fut une opération horripilante ; j'ai laissé couler de l'eau durant des jours et des jours, mais je suis toujours saisi, en y entrant, par l'odeur de poisson pourri (qui évoque les plages de la patrie, grouillantes d'une multitude de poissons, morts et vivants, sautant hors de l'eau et infectant d'immenses zones d'air, tandis que les riverains accablés les enterrent). Dans cette pièce, avec le sol illuminé et les colonnes de laque noire qui l'entourent, on s'imagine cheminant magiquement sur un étang, au milieu d'un bois. Elle communique avec le hall et avec un petit salon vert, meublé d'un piano, d'un phonographe et d'un paravent de miroirs, à vingt feuilles ou plus.

Les pièces d'habitation sont modernes, somptueuses, désagréables. Il y a quinze appartements. Dans le mien je me suis livré à un travail dévastateur, qui n'a donné qu'un maigre résultat. Je me suis débarrassé des tableaux — des Picasso — des cristaux fumés, des reliures aux précieuses signatures, il m'a fallu vivre dans une ruine incommode.

J'ai fait mes découvertes dans les souterrains en deux occasions analo-

gues. La première fois (les provisions de la réserve avaient commencé à diminuer) je cherchais des vivres et je découvris l'usine. En parcourant le souterrain, je remarquai que nulle part n'apparaissait ce soupirail que j'avais vu du dehors, avec ses vitres épaisses et son treillage à demi caché sous les branches d'un conifère. Comme si quelqu'un m'avait soutenu, dans une discussion, que ce soupirail était irréel, vu dans un rêve, je suis ressorti pour vérifier s'il y était encore.

Je le vis de nouveau. Je redescendis dans le souterrain et j'eus le plus grand mal à m'orienter et à déterminer, de l'intérieur, l'emplacement qui correspondait au soupirail. Il était de l'autre côté du mur. Je cherchai des fissures, des portes secrètes. La paroi présentait une surface tout unie et très dure. Je pensai que, dans une île, un endroit emmuré pouvait bien recéler un trésor ; cependant, je décidai de faire une brèche et d'entrer, parce qu'il me parut plus vraisemblable qu'il y aurait là — sinon des mitrailleuses et des munitions — un dépôt de vivres.

M'aidant d'une barre de fer qui servait à barricader la porte, dans un état croissant de lassitude, je perçai une ouverture. Une clarté céleste apparut. Je travaillai d'arrache-pied et dans le même après-midi j'étais à l'intérieur. Mon premier sentiment ne fut pas le regret de ne point y trouver de vivres, ni le soulagement de reconnaître une pompe à eau et une génératrice de lumière, mais bien plutôt un ravissement et une admiration sans bornes : les murs, le plafond, le sol étaient en porcelaine azurée et tout, jusqu'à l'air même (dans cette pièce sans autre ouverture au jour que le soupirail haut placé et caché entre les branches d'un arbre), avait cette diaphanéité céleste et profonde que l'on trouve dans l'écume des cataractes.

Bien que je n'entende pas grand'chose aux moteurs, je ne fus pas long à les mettre en marche. Quand l'eau de pluie vient à me manquer, je fais marcher la pompe. Tout cela m'a surpris : tant en ce qui me concerne qu'en ce qui concerne la simplicité et le bon état des machines. Je n'ignore pas qu'en cas de panne, je devrai compter seulement sur ma résignation. Je suis si inexpert que je n'ai pu encore découvrir la destination d'un certain nombre de moteurs verts qui se trouvent dans la même pièce, ni de ce cylindre à ailettes qui est dans les basses terres du sud (relié au souterrain par un tube de fer ; s'il n'était si éloigné de la côte, je lui attribuerais une certaine relation avec les marées ; je pourrais imaginer qu'il sert à recharger les accumulateurs que doit avoir l'usine). A cause de mon incompétence, je me montre très économe ; je ne mets les moteurs en marche que quand c'est indispensable.

Cependant, en une occasion, les lumières du musée ont brûlé toute la nuit. C'est lorsque, pour la seconde fois, j'ai fait des découvertes dans les souterrains.

J'étais souffrant. J'espérais trouver quelque part dans le musée une armoire à médicaments ; en haut, il n'y avait rien ; je descendis dans les souterrains et... cette nuit-là je laissai de côté la maladie, j'oubliai que les horreurs que j'étais en train de vivre ne se rencontrent que dans les rêves. Je découvris une porte secrète, un escalier ; un second souterrain.

Je pénétrai dans une chambre polyédrique (pareille à ces abris anti-aériens que j'ai vus au cinéma), aux murs recouverts de plaques de deux sortes : les unes d'un matériau semblable au liège, les autres de marbre, symétriquement disposées. Je fis un pas ; par des arcades de pierre, dans huit directions, je vis se répéter, comme dans des miroirs, huit fois la même chambre. Puis j'entendis des pas nombreux, terriblement nets, tout autour de moi, au-dessus, au-dessous, qui parcouraient le musée. J'avançai un peu plus : les bruits s'éteignirent, comme dans un paysage de neige, comme dans les hauteurs glacées du Vénézuéla.

Je montai l'escalier : c'était le silence, le bruit solitaire de la mer, une immobilité traversée de fuites de mille-pattes. J'eus peur d'une invasion de fantômes, une invasion de policiers étant moins vraisemblable. Je passai des heures, ou peut-être des minutes, derrière les rideaux, affolé à l'idée de la cachette que j'avais choisie (on pouvait me voir du dehors : pour échapper à quelqu'un qui me menacerait de l'intérieur, il me faudrait ouvrir la fenêtre). Puis, je me risquai à visiter soigneusement la maison, mais mon inquiétude persistait : n'avais-je pas entendu, tout autour de moi, ces pas clairs qui se déplaçaient à différentes hauteurs ?

A l'aube, je descendis de nouveau dans le souterrain. Les mêmes pas m'entourèrent, proches et lointains. Mais cette fois j'en compris l'origine. Mal à mon aise, je continuai à parcourir le second souterrain, escorté, d'une manière intermittente, par la volée empressée des échos, multiplement seul. J'ai vu neuf chambres pareilles ; cinq autres sont dans un souterrain inférieur. On dirait des abris antiaériens. Quels sont ces gens qui, vers 1924, ont construit cet édifice ? Pourquoi l'ont-ils abandonné ? Quels bombardements craignaient-ils ? Il est étonnant que les constructeurs d'une maison si bien bâtie aient respecté le préjugé moderne contre les moulures, au point d'avoir fait cet abri qui met à l'épreuve l'équilibre mental : les échos d'un soupir font entendre des soupirs, proches et lointains, durant deux ou trois minutes. Où il n'y a pas d'écho, le silence est aussi horrible que ce poids qui, dans les rêves, vous empêche de fuir.

Le lecteur attentif a pu retenir de mon rapport une énumération d'objets, de situations, de faits à tout le moins surprenants ; le dernier est l'apparition des actuels habitants de la colline. Peut-on établir une relation entre ces personnes et celles qui vécurent ici en 1924 ? Faut-il voir dans les touristes d'aujourd'hui les constructeurs du musée, de la chapelle, de la piscine ? Je ne me résous pas à croire que l'une de ces personnes ait cessé une fois d'écouter *Tea for Two* ou *Valencia* pour établir le projet de cette demeure infestée d'échos, sans doute, mais à l'épreuve des bombes.

Dans les rochers, tous les soirs, une femme contemple le coucher du soleil Elle a un foulard versicolore noué autour de la tête ; les mains jointes enserrant un genou ; des soleils antérieurs à sa naissance ont dû dorer sa peau. Par les yeux, le cheveu noir, le buste, elle ressemble à l'une de ces bohémiennes ou de ces Espagnoles des plus détestables peintures.

J'augmente avec ponctualité les pages de ce journal, au détriment de celles qui me feraient pardonner les années où mon ombre a demeuré sur la terre (*Défense devant les Survivants* et *Eloge de Malthus*). Cependant, ce que j'écris aujourd'hui vaut comme une précaution. Je ne changerai rien de ces lignes. Malgré la faiblesse de mes convictions, il faut que je m'arrange avec mes connaissances actuelles : ma sécurité exige que je renonce indéfiniment à aucune aide d'autrui.

Je n'espère rien. Cela n'a rien d'horrible. Après m'y être résolu, j'ai recouvré la tranquillité.

Mais cette femme m'a donné un espoir. Je dois craindre les espoirs.

Chaque soir, elle contemple la tombée du jour ; moi, caché, je reste à la regarder. Hier, et de nouveau aujourd'hui, j'ai découvert que mes jours et mes nuits s'écoulaient dans l'attente de cette heure. La femme, avec sa sensualité de gitane, son foulard bigarré un peu trop grand, me paraît ridicule. Cependant je sens, peut-être un peu par jeu, que si je pouvais être un instant regardé par elle, si elle m'adressait un instant la parole, afflueraient tout à la fois les secours que trouve l'homme en ses amis, sa fiancée, et en ceux qui sont de son sang.

Mon espoir est peut-être dû à ces pêcheurs et à ce joueur de tennis barbu. Je me suis aujourd'hui irrité de la rencontrer avec cette espèce de faux tennisman. Je ne suis pas jaloux, mais hier non plus je ne l'ai pas vue : je me dirigeais vers les rochers lorsque ces pêcheurs m'ont empêché de continuer. Ils ne m'ont rien dit. J'ai fui avant d'être vu. J'ai essayé de les éviter en passant par le haut : impossible ; il y avait là des amis qui les regardaient pêcher. Lorsque je fus de retour, le soleil s'était déjà couché, les rochers demeuraient les seuls témoins de la nuit.

Peut-être préparè-je une sottise irrémédiable ; peut-être cette femme attiédie par les soleils vespéraux me livrera-t-elle à la police ?

Je la calomnie ; mais je n'oublie pas la menace de la loi. Ceux qui prononcent la condamnation, qui fixent le temps de votre peine, imposent des interdictions qui vous accrochent plus furieusement encore à votre liberté.

Et voilà qu'à présent, envahi de saleté, de cheveux et d'une barbe que je ne puis extirper, quelque peu vieilli, je caresse l'espoir de la proximité bienfaisante de cette femme indubitablement belle. J'ai confiance que, pour moi, la difficulté la plus grande sera instantanée : triompher de la première impression. Cette image trompeuse de moi-même ne l'emportera pas sur moi.

En quinze jours, j'ai vu trois grandes inondations. Hier, j'ai eu la chance de ne pas mourir noyé. L'eau a failli me surprendre. Me fiant aux marques de l'arbre, j'avais calculé la marée pour aujourd'hui. Si j'avais encore dormi à l'aube, j'étais mort. L'eau montait très rapidement, avec cette décision qu'elle montre une fois par semaine. Si grande ma négligence, que je ne sais plus, maintenant, à quoi attribuer ces surprises : à des erreurs de calcul ou à une altération passagère dans la régularité des grandes marées ? Si les marées ont changé leurs habitudes, la vie sur ces basses

terres deviendra plus précaire encore. Je m'en accommoderai, cependant. J'ai survécu à tant d'adversités !

J'ai vécu bien longtemps malade, perclus de douleurs, fiévreux ; très occupé à ne pas mourir de faim ; sans pouvoir écrire (avec cette chère indignation que je dois aux hommes).

A mon arrivée, j'ai trouvé quelques provisions dans le garde-manger du musée. Dans un four classique, et surchauffé, avec de la farine, du sel et de l'eau, j'ai préparé un pain immangeable. Bientôt je mangeai la farine en poudre à même le sac, à grands renforts de gorgées d'eau. J'ai tout épuisé, jusqu'à quelques conserves de langues d'agneau avariées, jusqu'aux allumettes (à la consommation de trois par jour). Combien plus évolués que nous furent les inventeurs du feu ! J'ai travaillé péniblement, des jours et des jours, à la fabrication d'un piège ; quand il a fonctionné, j'ai pu manger des oiseaux sanglants et douceâtres. J'ai suivi la tradition des solitaires : j'ai mangé aussi des racines. La douleur, une lividité humide et terrifiante, des états cataleptiques qui ne m'ont laissé aucun souvenir, d'inoubliables cauchemars d'épouvante m'ont permis de reconnaître les plantes les plus vénéneuses (1). Je suis dans la gêne : je n'ai pas d'outils. La région est malsaine, hostile. Pourtant, il y a quelques mois, ma vie actuelle m'aurait paru un inimaginable paradis.

Les marées quotidiennes ne sont ni dangereuses ni ponctuelles. Parfois elles soulèvent les branchages recouverts de feuilles sous lesquels je m'étends pour dormir, et l'aube me surprend dans une mer imprégnée de l'eau bourbeuse des marécages.

Il me reste l'après-midi pour la chasse ; le matin, je suis dans l'eau jusqu'à la ceinture ; les mouvements vous pèsent comme si la partie immergée du corps était beaucoup plus grande. En revanche, il y a moins de gros lézards et de vipères. Les moustiques vous harcèlent toute la journée, toute l'année.

Les outils sont dans le musée. Je voudrais avoir assez de courage pour entreprendre une expédition et les récupérer. Peut-être n'est-ce pas indispensable : ces gens s'en iront ; peut-être ai-je eu des hallucinations.

Le canot est resté hors d'atteinte, sur la plage de l'est. Ce que j'ai perdu là est peu de chose : savoir que je ne suis pas prisonnier, que je puis quitter cette île ; mais la chose est-elle vraiment possible ? Je sais quel enfer enserre ce canot. Je suis venu de Rabaul jusqu'ici. Je n'avais pas d'eau à boire, pas de chapeau. A la rame, la mer est interminable. L'insolation, la fatigue étaient plus fortes que mon corps. Elles m'infligèrent une maladie dévorante et des rêves qui n'en finissaient plus.

Ma chance, à présent, est de savoir reconnaître les racines comestibles. J'ai réussi à ordonner si bien ma vie, que je fais tous les travaux et qu'il

(1) Il a vécu, certainement, sous des arbres chargés de noix de coco. Il n'en parle pas. Est-il possible qu'il ne les ait pas vus ? Ou bien faut-il plutôt penser que les arbres, attaqués par la peste, ne donnaient pas de fruits ? (Note de l'éditeur).

me reste, encore, un peu de temps pour me reposer. Dans cet ample rythme de vie je me sens libre, heureux.

Hier, je me suis mis en retard. Aujourd'hui, je n'ai pas cessé de travailler. Et pourtant, il est resté du travail pour demain. Lorsqu'il y a tant à faire, la femme des couchers de soleil ne m'empêche pas de dormir.

Hier matin, la mer a envahi les basses terres. Je n'avais jamais vu une marée de cette ampleur. Elle montait encore lorsqu'il s'est mis à pleuvoir, (ici les pluies sont rares, extrêmement violentes, accompagnées d'ouragans). Il me fallut chercher un abri. Luttant contre la pente glissante, la violence de la pluie, le vent et les branches, je gravis la colline. J'eus l'idée de me cacher dans la chapelle (le lieu le plus solitaire de l'île).

Je me trouvais dans les pièces réservées aux prêtres pour y déjeuner et changer de vêtements (je n'ai remarqué ni curé ni pasteur parmi les occupants du musée), lorsque, tout à coup, il y eut là deux personnes soudain présentes, comme si elles n'étaient pas arrivées, comme si elles étaient apparues spontanément dans le champ de ma vision ou dans mon imagination... Je me cachai — indécis, maladroit — sous l'autel, entre des vêtements de soie chatoyants, bordés de dentelles. Ces gens ne m'ont pas vu. J'en suis encore tout étonné. Je suis resté un moment, immobile, accroupi, dans une position incommode, aux aguets entre les rideaux de soie qui se trouvent au bas de l'autel principal, désireux d'éviter une autre apparition inattendue, attentif aux bruits de la tourmente, observant les sombres montagnes des fourmilières, les mouvants chemins des pâles et grosses fourmis, les dalles branlantes... Je tendais l'oreille aux gouttes tombant du mur et du plafond, à l'eau frémissant dans les gouttières, à la pluie sur le sentier tout proche, aux coups de tonnerre, aux bruits confus de la bourrasque, des arbres, de la mer déferlant sur la plage, aux craquements des poutres toutes proches, cherchant à isoler les pas ou la voix de quiconque se serait avancé vers mon refuge...

Parmi les bruits, je commençai d'entendre les fragments d'une mélodie courte, très lointaine... Puis, je ne l'entendis plus et je pensai qu'elle avait été comme ces figures qui, selon Léonard, apparaissent quand nous regardons longtemps des taches d'humidité. La musique reprit et je demeurai crispé, les yeux embués, d'abord sous le charme de l'harmonie, puis bientôt tout à fait effrayé.

Au bout d'un moment, je m'approchai de la fenêtre. L'eau, blanche et mate sur la vitre, tombait si dru que l'air en était comme obscurci et que l'on ne pouvait presque rien voir au dehors. Si grande fut ma surprise qu'il m'importa peu de me montrer par la porte ouverte.

Ici vivent les héros du *snobisme* (à moins que je n'aie affaire aux pensionnaires d'un asile d'aliénés abandonné). Sans spectateurs — ou bien suis-je le public prévu depuis le début ? — pour se rendre originaux, ils dépassent les bornes de l'incommodité supportable, ils défient la mort. Ce que je rapporte ici est la vérité, ce n'est pas une invention de ma rancune... Ils ont sorti le phonographe qui se trouve dans la chambre verte, contiguë au salon de l'aquarium et, femmes et hommes, assis sur des bancs

ou sur l'herbe, ils ont passé le temps à converser, écouter la musique et danser, au milieu d'une tempête d'eau et d'un vent qui menaçait de déraciner tous les arbres.

***

La femme au foulard m'est devenue maintenant indispensable. Toute cette hygiène de ne rien espérer est peut-être un peu ridicule. Ne rien espérer de la vie, pour ne pas la risquer ; se considérer comme mort, pour ne pas mourir. Cela m'est apparu soudain comme une léthargie effrayante et très inquiétante ; je veux y mettre un terme. Après ma fuite, pour avoir vécu sans tenir compte d'une lassitude qui me détruisait, j'ai atteint au calme. Les décisions que je vais prendre me renverront peut-être à tout ce passé, ou aux juges. Je préfère cela à ce purgatoire définitif.

Il a commencé voilà huit jours. J'ai rapporté alors le miracle de l'apparition de ces gens ; le soir même je tremblais auprès des rochers de l'ouest. Je me disais que tout était vulgaire : le type bohémien de la femme, et mon propre amour de solitaire recuit. Je revins les deux soirs suivants : la femme s'y trouvait ; je commençai à penser que c'était bien là l'unique miracle. Puis vinrent les jours funestes où je la manquai, par la faute des pêcheurs, du barbu, de l'inondation, des dégâts de l'inondation qu'il me fallut réparer. Aujourd'hui, dans l'après-midi...

Je suis très inquiet ; mais, plus encore, mécontent de moi. Je dois m'attendre maintenant à voir arriver les intrus d'un moment à l'autre. S'ils tardent, *malum signum :* ils viennent me saisir. Je cacherai ce journal, je préparerai une explication, et je les attendrai non loin du canot, décidé à lutter, à fuir. Cependant, je ne me préoccupe pas des dangers ; je suis très mécontent : j'ai commis des négligences qui peuvent me priver de la femme pour toujours.

Après m'être baigné, à la fois plus propre et plus hirsute (pour avoir mouillé mes cheveux et ma barbe), je m'en fus la voir. J'avais tracé ce plan : l'attendre dans les rochers. La femme, à son arrivée, me trouverait absorbé dans la contemplation du coucher du soleil ; la surprise, la crainte probable auraient le temps de se transformer en curiosité. La commune ferveur pour la tombée du jour jouerait de façon favorable : elle me demanderait qui je suis ; nous deviendrions des amis...

Je suis arrivé très en retard. (Mon manque de ponctualité m'exaspère ; quand je pense que dans cette Cour de tous les Vices dénommée le monde civilisé, à Caracas, ce fut un pénible ornement de ma personne, une de mes caractéristiques les plus originales !)

J'ai tout gâché : elle contemplait le soir lorsque j'ai tout à coup surgi de derrière les rochers. En apparaissant ainsi brusquement, au-dessous d'elle, avec ma barbe hirsute, j'ai dû lui faire encore plus peur.

Les intrus doivent venir d'un moment à l'autre. Je n'ai préparé aucune explication. Je ne les crains plus.

Cette femme est autre chose qu'une fausse gitane. Son courage m'ef-

fraye Rien ne trahit qu'elle m'avait vu ; ni un battement de paupières ni le moindre sursaut.

Le soleil était encore au-dessus de l'horizon (non pas le soleil, l'apparence du soleil : c'était cet instant où il s'est déjà couché, ou bien va se coucher, et alors qu'on le voit là où il n'est pas). J'avais escaladé les rochers en hâte. Je la vis : le foulard de couleurs, les mains croisées sur un genou, ce regard qui recule les limites du monde... Ma respiration se fit irrépressible. Les rochers, la mer paraissaient trembler.

Pensant à cela, j'entendis la mer, avec sa rumeur de mouvement et de fatigue, là, toute proche, comme si elle était venue se mettre à mon côté. Je me tranquillisai un peu. Il n'était guère probable que l'on entendît ma respiration.

Alors, pour retarder le moment de lui parler, je découvris une vieille loi psychologique. Il me fallait m'adresser à elle d'un lieu élevé, qui me permettrait de la regarder d'en haut. Cette position supérieure compenserait, en partie, mes infériorités.

Je gravis d'autres rochers. L'effort aggrava mon état. Et aussi la hâte : je m'étais imposé de lui parler aujourd'hui même. Si je ne voulais pas accroître sa méfiance (en raison du lieu solitaire, de l'obscurité), je n'avais pas une minute à perdre.

La vision que j'avais d'elle : comme si elle avait posé pour un invisible photographe, il émanait d'elle le calme même du soir, mais plus immense encore. J'allais le rompre.

Dire quelque chose était une entreprise alarmante. J'ignorais si elle avait une voix.

Je l'observai de ma cachette. J'eus peur qu'elle ne me surprenne en train de l'épier. Je me montrai, avec trop de brusquerie peut-être. Cependant, la paix de son sein ne fut pas troublée, son regard passait à travers moi, comme si j'avais été invisible.

Je ne m'y arrêtai pas.

— « Mademoiselle, je vous en prie, écoutez-moi, » dis-je avec l'espoir qu'elle n'accéderait pas à ma prière, car j'étais si ému que j'avais oublié ce que je devais lui dire. Il me parut que le mot « Mademoiselle » sonnait dans cette île de façon ridicule. En outre, la phrase était trop impérative (combinée avec l'apparition subite, l'heure, la solitude).

J'insistai :

« Je comprends que vous ne daigniez pas... »

Je ne puis me rappeler, avec précision, ce que j'ai dit. J'étais presque inconscient. Je lui parlai à voix mesurée et basse, dans une attitude qui suggérait des obscénités. Je retombai sur le « Mademoiselle ». Je renonçai aux paroles et me mis à regarder le couchant, espérant que la contemplation partagée de ce calme nous rapprocherait. Je recommençai à parler. L'effort que je faisais pour me dominer étouffait ma voix, augmentait l'obscénité du ton. D'autres minutes de silence passèrent. J'insistai, j'implorai, à en être repoussant. Pour finir, je sombrai dans le plus complet ridicule : tremblant, hurlant presque, je la suppliai de m'insulter, de me dénoncer à ses compagnons, mais de ne pas garder le silence.

Ce ne fut point comme si elle ne m'avait pas entendu, comme si elle ne m'avait pas vu ; ce fut comme si ses oreilles ne lui servaient pas à entendre, comme si ses yeux ne lui servaient pas à voir.

D'une certaine façon, elle m'insulta ; elle montra qu'elle ne me craignait pas. Il faisait déjà nuit lorsqu'elle ramassa son sac à ouvrage et s'achemina sans hâte vers le sommet de la colline.

Les hommes ne sont pas encore venus me chercher. Peut-être ne viendront-ils pas cette nuit. Peut-être cette femme est-elle en toutes choses si étonnante qu'elle ne leur a pas rapporté mon apparition. La nuit est noire. Je connais bien l'île : je ne crains pas une armée, si elle me cherche la nuit.

***

Une fois de plus, ç'a été comme si elle ne m'avait pas vu. Je n'ai commis d'autre erreur que celle de garder le silence moi aussi.

Lorsque la femme est arrivée aux rochers, je regardais le couchant. Elle est demeurée immobile, cherchant un endroit pour étendre sa couverture. Puis elle a marché vers moi. Je n'aurais eu qu'à étendre le bras pour la toucher. Cette possibilité m'a fait frémir de terreur (comme si j'avais été en danger de toucher un fantôme). Il y avait quelque chose d'effrayant dans sa manière d'ignorer ma présence. Cependant, en s'asseyant à mes côtés, elle me provoquait et, d'une certaine manière, mettait fin à cet éloignement.

Elle sortit un livre du sac et se mit à lire. Je profitai de la trêve pour recouvrer ma sérénité.

Puis, lorsque je la vis abandonner son livre, lever les yeux, je pensai : « Elle se prépare à m'adresser la parole. » Cela ne se produisit pas. Le silence s'épaississait, inéluctable. Je compris combien j'avais tort de ne pas le rompre ; pourtant, sans obstination, sans motif, je demeurai silencieux.

Aucun de ses compagnons n'est venu me chercher. Peut-être ne leur a-t-elle point parlé de moi ; peut-être ma connaissance de l'île les inquiète-t-elle (ce qui expliquerait que la femme revienne chaque jour, simulant un intérêt amoureux). Je me tiens sur mes gardes. Je suis prêt à déjouer la conspiration du silence la plus persévérante.

J'ai découvert en moi une propension à ne prévoir que le pire. Elle a pris naissance ces trois ou quatre dernières années ; elle ne considère pas chaque cas particulier, elle est importune. Le fait que cette femme revienne, la proximité qu'elle rechercha ce soir-là, tout semble indiquer un changement si heureux que j'ose à peine l'imaginer... J'en oublie presque ma barbe, mes années, la police qui m'a tant persécuté, et qui continue sans doute, comme une malédiction efficace, à me poursuivre. Je ne dois point me bercer d'espoirs. Au moment où je viens d'écrire cela, une idée me vient qui est un espoir. Je ne crois pas avoir insulté cette femme, mais peut-être serait-il adroit d'agir comme si cela était. Que fait un homme en ces occasions ? Il envoie des fleurs. C'est un projet ridicule... mais ces fadeurs elles-mêmes, quand elles témoignent de l'humilité, jouissent d'un entier empire sur le cœur. Il y a beaucoup de fleurs dans cette île. A mon

arrivée, il restait quelques massifs autour de la piscine et du musée. Certainement, je pourrai planter un jardinet dans la prairie qui borde les rochers. Peut-être la nature nous aide-t-elle à gagner l'intimité d'une femme. Peut-être pourrai-je en finir ainsi avec le silence et la ruse. Ce sera là mon ultime recours poétique. Je n'ai pas jusqu'ici combiné les couleurs ; je n'entends presque rien à la peinture... J'ai cependant confiance de pouvoir faire un travail modeste qui dénotera du goût pour le jardinage.

Je me suis levé à l'aube. Je sentais que le mérite de mon sacrifice suffisait pour me permettre d'exécuter mon travail.

J'ai vu les fleurs (elles abondent aux pieds des ravins). J'ai arraché celles qui me paraissaient les moins laides. Même celles qui sont de couleur indécise ont une vitalité quasi animale. Au bout d'un moment, je les ai prises pour les arranger, car je ne pouvais plus en mettre sous mon bras : elles étaient mortes.

J'allais renoncer à mon projet, mais je me suis rappelé qu'un peu plus haut, en vue du musée, il y a un autre endroit avec beaucoup de fleurs : comme il était encore tôt, il m'a paru que je ne courais pas de risque à aller les voir. Les intrus dormaient sûrement encore.

Elles sont petites et âpres. J'en ai coupé quelques-unes. Elles ne montraient pas cette monstrueuse urgence à mourir.

Leurs inconvénients : leur taille et le fait de se trouver en vue du musée.

J'ai passé presque toute la matinée à m'exposer à être découvert par quiconque aurait eu le courage de se lever avant dix heures. Il me semble qu'une si modeste tentation du sort n'a pas été punie. Pendant que je travaillais à rassembler les fleurs, j'ai surveillé le musée et je n'ai vu aucun de ses occupants, cela me permet de supposer, d'affirmer qu'ils ne m'ont pas vu non plus.

Les fleurs sont très petites. Il me faudra en planter des milliers, si je ne veux pas avoir un jardinet minuscule (il serait plus joli et plus facile à faire ; mais il est à craindre que la femme ne le voie pas).

Je me suis appliqué à préparer les carrés, à défoncer la terre (elle est dure, les surfaces aplanies sont considérables), à l'arroser avec de l'eau de pluie. Quand j'aurai achevé de préparer la terre, il me faudra chercher d'autres fleurs. Je ferai mon possible pour qu'ils ne me surprennent pas, et surtout pour qu'ils n'interrompent pas mon travail, ou le remarquent avant qu'il soit terminé. J'ai oublié que les transplantations sont soumises à certaines nécessités cosmiques. Je ne puis croire qu'après tant de dangers, tant de fatigues, les fleurs ne demeurent pas vivantes jusqu'au coucher du soleil.

Je suis peu versé dans l'art des jardins ; malgré tout, entre les prés et les broussailles, mon ouvrage ne laissera pas d'être émouvant. Ce sera un faux, naturellement ; conformément à mon plan, ce soir ce doit être un jardin soigné ; mais demain le jardin sera sans doute mort ou sans fleurs (s'il y a du vent).

J'ai quelque peu honte à décrire le projet que j'ai dessiné : une immense femme assise contemple le couchant, les mains jointes autour d'un genou ; un homme tout petit, fait de feuilles, est agenouillé en face de la femme (sous ce personnage je mettrai le mot « Moi » entre parenthèses).

Il y aura cette inscription :

« Sublime, non pas lointaine et mystérieuse,
Avec le silence vivant de la rose ».

Ma fatigue est presque une maladie. J'ai à ma portée le bonheur de rester couché sous les arbres jusqu'à six heures du soir. Je le remettrai à plus tard. J'imagine que ce sont les nerfs qui nous obligent ainsi à écrire. Mais je me donne comme prétexte que mes actes me préparent maintenant un de ces trois destins : la compagnie de la femme, la solitude (c'est-à-dire la mort dans laquelle j'ai passé ces dernières années, et qui est impossible désormais après avoir contemplé la femme), ou l'affreuse justice. Lequel choisir ? Le savoir à temps est difficile. Cependant, la rédaction et la lecture de ce journal peuvent m'aider dans cette prévision si utile ; peut-être me permettront-elles aussi d'aider à préparer l'avenir le plus favorable.

J'ai travaillé comme un exécutant prodigieux ; l'ouvrage est hors de toute relation avec les mouvements qui lui ont donné naissance. Peut-être sa magie dépend-elle de ceci : il fallait s'appliquer aux détails, à la difficulté de planter chaque fleur et de l'aligner sur la précédente. La marche du travail ne permettait pas de prévoir l'œuvre achevée : ce pouvait être, indifféremment, un ensemble désordonné de fleurs ou une femme.

Cependant, l'œuvre ne paraît pas improvisée ; elle est d'une beauté satisfaisante. Je n'ai pu réaliser mon projet. Par la pensée, il n'en coûte pas plus de concevoir une femme assise, les mains enlacées sur un genou, qu'une femme debout ; faite de fleurs, la première est quasi irréalisable. La femme est de face, les pieds et la tête de profil, contemplant un coucher de soleil. Le visage et un foulard de fleurs violettes composent la tête. La peau n'est pas bien. Je n'ai pu réussir ce teint bronzé qui me répugne et m'attire à la fois. La robe est de fleurs bleues, bordée de blanc. Le soleil est fait de ces étranges tournesols que l'on trouve ici. La mer est des mêmes fleurs que la robe. Je me présente de profil, agenouillé. Je suis tout petit (un tiers de la taille de la femme), et de couleur verte, fait de feuilles.

J'ai modifié l'inscription. La première m'a paru trop longue pour pouvoir être écrite avec des fleurs. Je l'ai transformée en celle-ci :

« Tu as éveillé ma mort dans cette ile. »

Il me plaisait d'être un mort insomnieux. A cause de ce plaisir, j'ai failli manquer à la courtoisie ; la phrase pouvait contenir un reproche implicite. Pourtant, je ne me résignais pas à la rejeter. Je crois que j'étais aveuglé par la complaisance à me présenter comme un ex-mort, par l'idée littéraire ou précieuse que la mort était impossible aux côtés de cette

femme. Les variantes, dans leur monotonie, atteignaient à une aberration presque monstrueuse :

D'UN MORT EN CETTE ILE TU AS DÉTRUIT LE SOMMEIL.

ou :

JE NE SUIS PAS MORT : JE SUIS AMOUREUX.

J'ai renoncé. Les fleurs disent :

LE TIMIDE HOMMAGE D'UN AMOUR.

Tout s'est donc passé de la façon la plus normale et prévisible, mais avec un aspect bénin absolument inattendu. Je suis perdu. En plantant ce jardinet, j'ai commis une aussi lourde erreur qu'Ajax (ou quelque autre nom hellénique déjà oublié) lorsqu'il poignarda les animaux.

La femme arriva plus tôt que d'habitude. Elle laissa le sac, d'où un livre sortait à moitié, sur une roche, et sur une autre plus plate, elle étendit la couverture. Elle portait une robe de tennis ; un foulard presque violet lui enserrait la tête. Elle demeura un moment à regarder la mer, comme assoupie : puis elle se leva et s'en fut prendre le livre. Elle se déplaçait avec cette liberté que nous avons quand nous sommes seuls. Elle passa, à l'aller et au retour, à côté de mon jardinet, mais fit semblant de ne pas le voir. Je ne fus pas fâché qu'elle ne le voie pas ; au contraire, dès que la femme était apparue, j'avais compris ma prodigieuse erreur, souffrant de ne pouvoir faire disparaître un ouvrage qui me condamnait pour toujours. Je me calmai peu à peu, jusqu'à perdre peut-être conscience. La femme ouvrit le livre, posa une main entre les feuillets et continua de contempler le soir. Elle ne s'en alla pas avant la tombée de la nuit.

A présent, je me console en réfléchissant à ma condamnation. Est-elle juste ou non ? Que dois-je en espérer après lui avoir dédié ce jardinet de mauvais goût ? Je crois, en toute équanimité, que l'ouvrage ne devrait pas me perdre, puisque je puis le critiquer. Au regard d'un être omniscient, je ne suis pas l'homme que ce jardin fait craindre. Et pourtant, je l'ai créé.

J'allais dire que là se manifestaient les dangers de la création, la difficulté qu'il y a de porter en soi, avec équilibre, et simultanément, plusieurs consciences. Mais, à quoi bon ? Ces consolations sont futiles. Tout est perdu : l'existence avec la femme, la solitude passée. Désemparé, je m'obstine dans ce monologue qui, dès maintenant, est injustifiable.

Malgré ma nervosité, aujourd'hui j'ai senti venir l'inspiration, alors que le soir se défaisait, participant à la sérénité sans tache, à la magnificence de la femme. Ce bien-être est revenu me gagner pendant la nuit ; j'ai rêvé de ce bordel de filles aveugles que j'ai visité à Calcutta avec Ombrellieri. La femme apparut et, à mesure, le bordel se convertissait en un riche palais florentin, couvert de stucs. Et moi, confusément, je m'exclamais : « Que c'est romantique ! » Pleurant de félicité poétique et de superbe.

Mais je me réveillai à plusieurs reprises, pris à la gorge par mon indignité au regard de la stricte délicatesse de la femme. Je ne l'oublierai

pas : elle a dominé le déplaisir que lui produisait mon affreux jardinet et, pieusement, elle a feint de ne pas le voir. J'étais agité aussi, dans mon sommeil, par les sons de *Valencia* et de *Tea for Two*, qu'un phonographe sans mesure répéta jusqu'au lever du soleil.

***

Tout ce que j'ai écrit sur mon destin — dans l'espoir ou la crainte, par plaisanterie ou sérieusement — me mortifie.

J'éprouve un sentiment désagréable. Il me semble que je connaissais depuis longtemps la funeste portée de mes actes et que j'ai insisté avec frivolité et obstination... C'est une conduite que j'aurais pu tenir en rêve, dans la folie... Aujourd'hui, pendant ma sieste, j'ai fait ce rêve, qui me paraît un symbole et une prémonition : je jouais une partie de croquet, lorsque j'ai su tout à coup que l'action de mon jeu était en train de tuer un homme. Puis, l'homme, c'était moi, irrémissiblement.

Et voici que le cauchemar continue... Mon échec est définitif et je me mets à raconter des rêves. Je veux me réveiller et je rencontre cette résistance qui empêche de sortir des rêves les plus atroces.

Aujourd'hui, la femme a voulu que je sente son indifférence. Elle y a réussi. Mais sa tactique est inhumaine. Je suis la victime ; cependant je crois juger la situation de façon objective.

Elle est venue avec l'affreux joueur de tennis. La présence de cet homme doit être un antidote contre la jalousie. Il est très grand. Il portait une veste de tennis de couleur grenat, trop grande, des pantalons blancs et des souliers blancs et jaunes, démesurés. La barbe paraissait postiche. La peau est féminine, cireuse, marbrée aux tempes. Les yeux sont noirs, les dents hideuses. Il parle lentement, en ouvrant beaucoup la bouche qu'il a petite, ronde, d'une voix pointue comme celle d'un enfant, montrant une langue petite, ronde, cramoisie, tout le temps collée aux dents inférieures. Les mains sont énormes, pâles ; je les devine moites.

Je me suis caché aussitôt. J'ignore si elle m'a vu ; je suppose que oui, car à aucun moment elle n'eut l'air de me chercher des yeux.

Je suis sûr que l'homme ne prit pas garde, du moins tout de suite, au jardinet. Elle a fait semblant de ne pas le voir. J'ai entendu quelques exclamations en français. Puis ils ne parlèrent plus. Ils paraissaient soudain tout assombris, perdus dans la contemplation de la mer. L'homme dit quelque chose. Chaque fois qu'une vague se brisait contre les rochers, je faisais rapidement deux ou trois pas pour me rapprocher. Ce sont des Français. La femme hocha la tête ; je n'ai pas entendu ce qu'elle disait, mais c'était indubitablement une négation ; elle tenait les yeux fermés et souriait avec amertume ou extase.

— « Croyez-moi, Faustine, » dit le barbu, avec un désespoir mal contenu, et je sus alors le nom : Faustine. (Mais il a perdu toute importance.)

— « Non... je sais ce que vous poursuivez... »

Elle souriait, sans plus d'amertume ni d'extase, avec frivolité. Je me

rappelle que sur le moment je l'ai haïe. Elle se jouait du barbu et de moi-même.

— « Quel malheur que nous ne nous entendions pas. Le délai est court : trois jours, puis plus rien n'aura d'importance. »

Je ne comprends pas bien la situation. Cet homme est apparemment mon rival. Il m'a paru triste et je ne serais pas étonné que sa tristesse fût un jeu. Celui de Faustine est insupportable, presque grotesque.

L'homme voulut réduire l'importance des paroles qu'il venait de prononcer. Il dit plusieurs phrases qui avaient, plus ou moins, ce sens :

« Il n'y a pas à s'en préoccuper. Nous n'allons pas discuter éternellement... »

— « Morel, » répondit sottement Faustine, « savez-vous que je vous trouve mystérieux ? »

Les questions que lui posait Faustine ne purent le faire renoncer à un ton de plaisanterie.

Le barbu alla chercher le foulard et le sac. Ils étaient sur une roche, à quelques mètres. Il revint en les agitant et dit :

— « Ne prenez pas au sérieux ce que je vous ai dit... Je crois parfois que si j'éveille votre curiosité... Mais ne vous fâchez pas... »

A l'aller et au retour, il piétina mon pauvre jardinet. J'ignore si ce fut consciemment ou avec une inconscience irritante. Faustine l'a vu, je jure qu'elle l'a vu, et elle n'a rien fait pour m'éviter cet affront ; elle a continué à interroger l'homme, presque *offerte* de curiosité. Son attitude me paraît ignoble. J'en conviens, ce jardinet est de mauvais goût. Pourquoi le faire piétiner par un barbu ? Ne suis-je pas, déjà, assez piétiné moi-même ?

Mais, que peut-on attendre de gens de cette sorte ? Leur type, à tous deux, correspond à l'idéal recherché de tout temps par les fabricants en grande série de cartes postales obscènes. Ils assortissent un pâle barbu et une immense gitane aux yeux énormes... C'est à croire que je les ai déjà vus à Caracas dans les meilleures collections du Portico Amarillo.

Toutefois, je puis me demander : que faut-il penser ? Certainement, c'est une femme abominable. Mais que cherche-t-elle ? Peut-être joue-t-elle à la fois avec moi et avec le barbu... Mais il est possible aussi que le barbu ne soit qu'un instrument pour se jouer de moi. Le faire souffrir lui importe peu. L'attention qu'elle prête à Morel n'est peut-être rien de plus qu'une exagération de sa façon de ne pas me voir et un signe que cette feinte atteint à la fois à son paroxysme et à sa fin.

Mais, si ce n'était pas cela ?... Il y a si longtemps qu'elle ne me voit pas... Je crois que, si cela continue, je vais la tuer ou devenir fou. Par moments, je me demande si l'extraordinaire insalubrité de la partie sud de cette île ne m'a pas rendu invisible. Ce serait un avantage : je pourrais enlever Faustine impunément.

Hier je ne suis pas allé sur les rochers. Aujourd'hui, à plusieurs reprises, je me suis dit que je n'irais pas. Vers le milieu de l'après-midi, j'ai su que j'irais. Faustine n'y était pas et qui sait quand elle reviendra ? Elle

a fini de s'amuser avec moi (en piétinant mon jardinet). Maintenant, ma présence doit la gêner, comme une plaisanterie qui a plu une fois et que l'on voudrait vous resservir. Je ferai en sorte que cela ne se produise pas.

Mais, en parcourant les rochers, j'étais comme un fou : « C'est ma faute, » me disais-je, (si Faustine ne se montrait pas). « Je me suis trop acharné à lui manquer de respect. »

J'ai gravi la colline. En débouchant de derrière un massif je me suis trouvé nez à nez avec deux hommes et une femme. Je m'arrêtai, la respiration coupée ; entre nous, il n'y avait rien (cinq mètres d'espace vide et crépusculaire). Les hommes me tournaient le dos. La femme était de face, assise, me regardant. Je la vis sursauter. Brusquement elle se retourna, les yeux dirigés vers le musée. Je me cachai derrière des buissons. Elle dit d'une voix gaie :

— « Ce n'est pas une heure pour les histoires de revenants. Rentrons. »

J'ignore, toutefois, s'ils se racontaient, effectivement, des histoires de revenants, ou si les revenants intervinrent dans la phrase pour annoncer qu'il s'était passé quelque chose d'étrange (mon apparition).

Ils s'en allèrent. Un homme et une femme se promenaient non loin de là. J'eus peur qu'ils ne me surprennent. Le couple se rapprocha. J'entendis une voix bien connue :

— « Aujourd'hui je ne suis pas allée voir... »

(Mon cœur battit très fort. Il me semblait que cette phrase se rapportait à moi.)

— « Est-ce que tu le regrettes beaucoup ? »

Je ne sais ce qu'a répondu Faustine. Le barbu avait fait des progrès ; ils se tutoyaient.

Je suis retourné dans les basses terres, décidé à rester là jusqu'à ce que la mer m'emporte. Si les intrus viennent me chercher, je ne me rendrai pas, je ne m'échapperai pas.

Ma résolution de ne pas me montrer à Faustine tint quatre jours (grâce à deux marées qui me donnèrent pas mal de travail).

Je partis de bonne heure pour les rochers. Peu après arrivèrent Faustine et le faux tennisman. Ils parlaient le français correctement, très correctement, presque comme des Sud-Américains.

— « Ai-je perdu toute votre confiance ? »

— « Toute. »

— « Auparavant, vous avez cru en moi. »

Je remarquai qu'ils ne se tutoyaient plus. Mais par la suite je me suis rappelé que les personnes qui commencent à se tutoyer ne peuvent éviter des retours au « vous ». Peut-être pensais-je cela sous l'influence de la conversation que j'écoutais. Il y avait aussi cette idée de « retour au passé » qui me préoccupait, mais se référant à d'autres thèmes.

« Et me croirez-vous si je pouvais vous ramener en arrière, à ce moment qui a précédé l'après-midi à Vincennes ? »

— « Je ne pourrai jamais plus vous croire. Jamais plus. »

— « L'influence de l'avenir sur le passé, » dit Morel à voix très basse et d'un ton pénétré.

Puis ils demeurèrent silencieux, face à la mer. L'homme parla, comme s'il se délivrait d'une angoisse qui l'oppressait :

« Croyez-moi, Faustine... »

Il me parut obstiné : il reprenait les mêmes prières que j'avais entendues huit jours auparavant.

— « Non... Je sais ce que vous cherchez. »

Les conversations rapportées par moi se répètent : c'est injustifiable. Que le lecteur n'aille pas s'imaginer, pourtant, qu'il est en train de déceler le fruit amer de ma condition de fugitif. Il ne doit pas davantage se complaire dans l'association trop facile des mots *persécuté, solitaire, misanthrope.* J'ai étudié ce sujet avant mon procès : les conversations sont des échanges de nouvelles (exemple : météorologiques), d'indignations ou de joies (exemple : intellectuelles) déjà connues ou éprouvées par les interlocuteurs. Le moteur est toujours le goût de parler, d'exprimer des accords ou des désaccords.

Je les regardais, je les entendais. J'ai senti qu'il se passait quelque chose d'étrange, sans pouvoir m'expliquer quoi. J'étais indigné par cette canaille ridicule.

— « Si je vous disais tout ce que je cherche... »

— « Est-ce que je vous insulterais ? »

— « Ou bien nous nous comprendrions. Le délai est court ; trois jours. C'est un bien grand malheur de ne pas nous entendre. »

Avec lenteur dans ma conscience, mais très ponctuellement dans la réalité, les paroles et les mouvements de Faustine et du barbu coïncidèrent avec leurs paroles et leurs mouvements d'il y a huit jours. L'atroce éternel retour. La coïncidence cependant n'était point parfaite : mon jardinet, mutilé la dernière fois sous les pas de Morel, est aujourd'hui un champ boueux, couvert de vestiges de fleurs mortes, écrasées contre le sol.

Sur le moment, je me sentis content de moi. Je crus avoir fait cette découverte : il doit y avoir dans nos activités des répétitions constantes et inattendues. Une occasion favorable m'avait permis de l'observer. Il nous est rarement donné d'être le témoin clandestin de plusieurs entrevues entre les mêmes personnes. Dans la vie, comme au théâtre, les scènes se répètent.

En entendant Faustine et le barbu, je corrigeais le souvenir que j'avais gardé de leur conversation précédente (transcrite de mémoire quelques pages plus haut).

J'eus peur que cette prétendue découverte ne fût que le simple effet d'un manque de fidélité dans mes souvenirs, ou de la comparaison d'une scène réelle avec une autre simplifiée par des oublis.

Puis, avec une colère soudaine, je soupçonnai que tout cela n'était qu'un spectacle burlesque, une farce montée contre moi.

Je dois ici m'expliquer. Jamais je n'ai douté que la tactique la plus convenable était de procurer à Faustine le sentiment de notre importan-

ce exclusive (et que le barbu ne comptait pas). J'avais commencé à avoir envie de châtier cet individu et à me divertir avec l'idée vague de l'injurier de quelque manière qui le couvrît de ridicule.

L'occasion se présentait enfin. Comment en profiter ? J'appliquai ma volonté à y réfléchir (tout en remâchant ma colère).

Immobile, comme si je méditais, j'attendis le moment de lui barrer la route. Le barbu alla chercher le foulard et le sac de Faustine. Il revenait en les agitant et en disant (comme l'autre fois) :

— « Ne prenez pas au sérieux ce que je vous ai dit... Parfois je crois... »

Il n'était plus qu'à quelques mètres de Faustine. Je m'avançai, bien décidé à faire quelque chose, sans savoir exactement quoi. La spontanéité est source de grossièretés. Je montrai du doigt le barbu, comme si je le présentais à Faustine, et je hurlai :

— « *La femme à barbe, Madame Faustine !* » (1).

Ce n'était pas une plaisanterie heureuse, et l'on ne savait même pas qui elle visait précisément.

Le barbu continua d'avancer vers Faustine ; il ne se heurta pas à moi parce que je fis un brusque saut de côté. La femme n'interrompit pas pour autant ses questions, la gaîté de son visage ne s'altéra pas. Cette maîtrise de soi m'épouvante.

Depuis lors, et jusqu'à ce soir, confondu de honte, j'ai lutté contre l'envie d'aller me jeter aux pieds de Faustine. Je n'ai pu tenir jusqu'au coucher du soleil. Je suis monté vers la colline, décidé à me perdre, avec le pressentiment que si tout marchait bien, je sombrerais dans une scène de supplications mélodramatiques. Je me trompais. Ce qui m'arrive ne peut s'expliquer. La colline est déserte.



Lorsque je vis la colline inhabitée, j'eus peur d'en trouver l'explication dans un piège déjà tout monté pour me perdre. J'ai parcouru tout le musée, le cœur battant, me cachant de temps à autre. Mais il suffisait de regarder les meubles et les murs, comme revêtus de solitude, pour se convaincre qu'il n'y avait là personne. Bien mieux : pour se convaincre qu'il n'y avait jamais eu personne. Il est difficile, après une absence de près de vingt jours, de pouvoir affirmer que tous les objets d'une habitation aux pièces très nombreuses se trouvent là même où ils étaient lorsqu'on est parti ; cependant je tiens en ce qui me concerne pour évident que ces quinze personnes (et un nombre égal de serviteurs), n'ont pas déplacé un banc, une lampe, ou — s'ils l'ont fait — qu'ils ont tout remis à sa place, dans la même position qu'avant. J'ai inspecté la cuisine, la buanderie : le repas que j'avais abandonné il y a vingt jours, le linge (volé dans une armoire du musée) mis à sécher il y a vingt jours, se trouvaient là, l'un pourri, l'autre propre, tous deux intacts.

(1) En français dans le texte.

Dans cette maison vide, j'ai appelé : « Faustine ! Faustine ! »
Personne n'a répondu.

Deux faits (plus exactement : un fait et un souvenir) que je rapproche aujourd'hui, peuvent m'aider à trouver une explication. Le fait est que, les derniers temps, je m'étais adonné à des essais de nouvelles racines. Je crois qu'au Mexique les Indiens connaissent un breuvage préparé avec des jus de racine — cela c'est le souvenir (ou bien l'oubli) — qui procure un délire de plusieurs jours. La conclusion de cela, touchant le séjour de Faustine et de ses amis dans cette île, est acceptable en principe. Cependant, il faudrait que je ne m'amuse pas à la prendre au sérieux. Et j'ai bien l'air, en effet, de m'amuser : j'ai perdu Faustine, et voici que je m'applique à présenter ces problèmes comme je le ferais pour un tiers, pour un observateur hypothétique.

Mais, sceptique, je me suis souvenu de ma condition de fugitif et du pouvoir infernal de la justice. Peut-être tout cela n'était-il qu'un immense stratagème. Je ne devais pas me laisser abattre, je ne devais pas laisser s'affaiblir mes capacités de résistance : la *catastrophe* pouvait être affreuse !

J'inspectai la chapelle, les souterrains. Je décidai de fouiller toute l'île avant de me coucher. Je m'en fus dans les rochers, dans les prairies de la colline, sur les plages, dans les basses terres, (par un excès de prudence). Je dus me rendre à l'évidence : les intrus étaient partis.

Il faisait presque nuit lorsque je suis rentré au musée. Je me sentais nerveux. J'avais besoin de l'éclat de la lumière électrique. Je fis jouer plusieurs interrupteurs : il n'y avait pas de courant. Ce fait paraît confirmer mon opinion : les marées doivent fournir aux moteurs l'énergie nécessaire (au moyen de cette roue à aubes ou turbine hydraulique qui se trouve dans les basses terres). Les intrus ont gaspillé le courant. Depuis les deux dernières marées, il y a eu un long intervalle de calme. Lequel a pris fin ce soir même, comme je pénétrais dans le musée. J'ai dû tout fermer ; on eût dit que le vent et la mer allaient emporter l'île.

Dans le premier souterrain, au milieu des moteurs que la pénombre faisait paraître démesurés, je me suis senti irrémédiablement abattu. L'effort nécessaire pour me suicider était superflu vu que, Faustine disparue, il ne me restait même plus l'anachronique satisfaction de la mort.

Par manière de compromis, pour justifier ma descente aux souterrains, j'essayai de remettre en marche la génératrice de lumière. Il y eut quelques faibles explosions puis le calme revint à l'intérieur, au milieu d'un ouragan qui secouait les branches d'un cèdre contre la vitre épaisse du soupirail.

Je ne me rappelle plus comment je suis sorti. En arrivant en haut, j'entendis le bruit d'un moteur ; la lumière, avec cette vélocité qui lui confère le don d'ubiquité, parvint partout et me mit en présence de deux hommes : l'un vêtu de blanc, l'autre de vert (un cuisinier et un autre domestique). Je ne sais lequel des deux demanda (en espagnol) :

— « Voulez-vous me dire pourquoi il a été choisir cet endroit perdu ? »

— « Il doit le savoir. » (En espagnol aussi.)

Je tendis avidement l'oreille. C'étaient d'autres gens. Ces nouvelles apparitions enfantées par mon cerveau affaibli, ou par cette île si mortelle) étaient ibériques et leurs paroles me laissaient conclure que Faustine n'était pas revenue.

Ils continuaient à parler d'une voix calme, comme s'ils n'avaient pas entendu mes pas, comme si je n'avais pas existé.

— « Je ne dis pas non, mais comment Morel a-t-il eu cette idée ? »

Un homme leur coupa la parole, qui leur cria, furieux :

— « Ça va durer longtemps ? Il y a une heure que le repas est prêt. »

Il les regarda fixement (si fixement que je me demandai s'il ne luttait pas contre l'envie de me regarder) puis, toujours criant, il disparut. Il fut suivi du cuisinier ; le domestique courut du côté opposé.

Moi, je m'efforçais de rester calme, mais je tremblais. Un gong résonna. Je vécus alors un de ces moments où l'épouvante atteint au paroxysme. Heureusement, cela dura peu. Je me rappelai ce gong. Je l'avais vu souvent dans la salle à manger. Je voulus fuir. Je me dominai. La fuite était pratiquement impossible. La tourmente, le canot, la nuit... Si la tempête avait cessé, il n'eût pas été moins épouvantable de gagner la haute mer par cette nuit sans lune. De plus, le canot n'aurait pas tenu l'eau bien longtemps... Quant aux basses terres, elles étaient certainement inondées. Ma fuite ne m'aurait pas mené bien loin. Mieux valait écouter, observer les mouvements de ces gens, espérer.

Je regardai autour de moi et me cachai (en souriant pour me donner du courage) dans un réduit situé sous l'escalier. C'était (je l'ai pensé plus tard) fort sot de ma part. Si l'on m'avait cherché, on aurait certainement regardé là. Je demeurai un moment sans penser, fort calme, mais toujours perplexe.

Deux problèmes se posèrent à moi :

Comment étaient-ils arrivés dans l'île ? Par cette tempête, aucun capitaine ne se serait risqué à en approcher, et il était absurde d'imaginer un transbordement et un débarquement en canot.

Quand étaient-ils arrivés ? Le repas était prêt depuis pas mal de temps ; or, il y avait à peine un quart d'heure que j'étais descendu aux moteurs, et l'île était alors déserte.

Ils avaient parlé de Morel. Il s'agissait, certainement, d'un retour des mêmes personnes. Il est probable, pensai-je le cœur battant, que je verrai de nouveau Faustine.

Je me représentai, vivant par avance l'arrestation immédiate, la fin de mes perplexités.

Il n'y avait personne.

Je montai l'escalier, avançai le long des couloirs de l'entresol ; de l'un des quatre balcons, entre les feuilles sombres et une divinité de terre cuite, je me penchai au-dessus de la salle à manger.

Environ seize personnes étaient assises autour de la table. Je pensai

que ce pouvaient être des touristes néo-zélandais ou australiens ; il me parut qu'ils étaient bien installés là, qu'ils n'allaient pas s'en aller d'un moment à l'autre.

Mes souvenirs sont bien précis : je découvris l'assemblée des dîneurs, je les comparai aux touristes, j'observai qu'ils ne paraissaient pas être là de passage, et c'est alors seulement que je pensai à Faustine. Je la cherchai, et ne fus pas long à la trouver.

J'eus une surprise agréable : le barbu n'était pas à côté de Faustine ; une joie de courte durée : le barbu n'y était pas, mais je le découvris bientôt en face de Faustine.

Les conversations languissaient. Morel lança le thème de l'immortalité. On parla voyages, fêtes, méthodes (d'alimentation). Faustine et une jeune femme blonde parlèrent de remèdes. Alec, un jeune homme de type oriental aux yeux verts, impeccablement coiffé, essaya, sans conviction ni succès, de parler de ses affaires de laine. Morel s'emballa à développer le projet d'installer dans l'île un fronton de pelote ou un terrain de tennis.

Je fis un peu mieux connaissance avec les habitants du musée. A la gauche de Faustine il y avait une femme — Dora ? — blonde, frisée, très rieuse, la tête grande et légèrement penchée en avant qui lui donnait l'air d'un cheval fougueux. A sa droite, elle avait un homme jeune, brun, aux yeux vifs, et qui fronçait un sourcil chargé de concentration et de poils On voyait ensuite une grande fille avec une poitrine plate, des bras démesurément longs et un air dégoûté. Cette femme s'appelait Irène. Puis celle qui avait dit : *Ce n'est pas une heure pour les histoires de revenants,* la nuit où j'étais monté à la colline. Je ne me souviens pas des autres.

Quand j'étais gosse, je jouais à faire des découvertes dans les illustrations des livres : je les regardais très longtemps et des objets se mettaient à apparaître, indéfiniment. Je demeurai un moment à contempler, contrarié, les panneaux de Foujita avec leurs femmes, leurs tigres ou chats.

Les dîneurs passèrent dans le hall. En y employant un temps infini, et tenaillé par la peur — mes ennemis se trouvaient dans le hall ou dans les souterrains (le personnel) — je descendis l'escalier de service jusqu'à la porte cachée derrière le paravent. La première chose que je vis fut une femme qui tissait près d'une des grandes coupes d'albâtre ; cette femme qui s'appelle Irène, et une autre, avec laquelle elle était en conversation. Je continuai de chercher et, au risque d'être découvert, j'aperçus Morel à une table, avec cinq autres personnes, jouant aux cartes ; la jeune femme qui me tournait le dos était Faustine. La table était petite, les pieds des joueurs rapprochés, et je passai quelques minutes, peut-être plusieurs, insensible à tout, anxieux de vérifier si les pieds de Morel et ceux de Faustine se touchaient. Cette occupation lamentable cessa instantanément, remplacée par l'épouvante, lorsque je vis un domestique au visage rouge fixer sur moi des yeux tout ronds, avant d'entrer dans le hall. J'entendis des pas. Je m'éloignai en courant. Je me cachai entre la première et la seconde rangée de colonnes d'albâtre, dans le salon rond, au-dessus de l'aquarium.

Au-dessous de moi nageaient des poissons identiques à ceux que j'avais retirés, tout pourris, peu après mon arrivée.

Lorsque je me sentis plus tranquille, je m'approchai de la porte. Faustine, Dora — sa voisine de table — et Alec montaient l'escalier. Faustine se déplaçait avec une lenteur étudiée. A cause de ce corps interminable, de ces jambes trop longues, de cette folle sensualité, je risquais de perdre ma sérénité, l'Univers, mes souvenirs, mon angoisse si pleine de vie, et cette richesse qui m'a été donnée de connaître les habitudes des marées et plus d'une racine inoffensive.

Je les suivis, les vis disparaître soudain dans une pièce. En face, je trouvai une porte ouverte, une chambre éclairée et vide. J'y entrai avec beaucoup de prudence ; quelqu'un s'était trouvé là et avait sans doute oublié d'éteindre la lumière. L'aspect du lit et de la table de toilette, l'absence de livres, de linge, du moindre désordre, tout me garantissait que personne ne l'habitait.

L'inquiétude me reprit lorsque les autres habitants du musée se retirèrent dans leurs chambres. J'entendis leurs pas dans l'escalier et voulus tourner le commutateur, mais cela me fut impossible : il était bloqué. Je n'insistai pas. Aussi bien, une lumière s'éteignant dans une pièce inhabitée eût-elle attiré l'attention.

Si ce n'avait été à cause de ce commutateur, je me serais peut-être abandonné au sommeil, tenté par la fatigue, les nombreuses lumières que je voyais s'éteindre sous les portes (et aussi la tranquillité que me donnait la présence de la femme à la grosse tête dans la chambre de Faustine !). Je songeai que si quelqu'un venait à passer dans le couloir, il entrerait dans ma chambre pour éteindre la lumière (le reste du musée était maintenant plongé dans le noir). C'était sans doute inévitable mais ne présentait pas un grand danger. S'apercevant que le commutateur était bloqué, la personne s'en irait pour ne pas déranger les autres. Il me suffirait de me cacher un peu.

Je pensais à tout cela lorsque apparut la tête de Dora. Son regard me balaya. Elle s'en alla, sans chercher à éteindre la lumière.

Je demeurai dans un état de frayeur presque convulsive. Je résolus de m'en aller mais, avant de sortir, je parcourus en imagination la maison à la recherche d'une cachette sûre. Il me coûtait d'abandonner cette chambre qui me permettait de surveiller la porte de Faustine. Je m'assis sur le lit et m'endormis. Un moment après, je vis Faustine en songe. Elle entrait dans la chambre. Elle venait tout près de moi. Je m'éveillai. Il n'y avait plus de lumière. Je m'efforçai de ne pas bouger, de m'habituer à voir dans le noir, mais je ne pouvais réprimer ni ma respiration haletante ni mon épouvante.

Je me levai, sortis dans le couloir ; j'écoutai le silence qui avait succédé à la tempête : rien ne le troublait.

Je me mis à parcourir le couloir, avec la sensation qu'une porte allait s'ouvrir soudain et que je me trouverais à la merci de mains brutales et d'une voix implacable, railleuse.

Le monde étrange qui m'avait obsédé ces derniers jours, mes conjectures et mes angoisses, Faustine, tout se résoudrait en une étape éphémère, sur le chemin de la prison et de l'échafaud.

Dans l'obscurité, je descendis l'escalier avec précaution. Je parvins à une porte et voulus l'ouvrir : ce me fut impossible. Je ne pus même pas arriver à faire tourner le bec-de-cane ; (je connaissais ces serrures qui bloquent la poignée, mais je ne comprends pas le système des fenêtres : elles n'ont pas d'espagnolette et les clavettes sont bloquées). Je me persuadais de mon impossibilité à sortir de là, mon agitation augmentait et (peut-être à cause de cela et aussi de l'état d'infériorité où me mettait le manque de lumière), je m'aperçus que les portes intérieures elles-mêmes refusaient de s'ouvrir. Des pas, dans l'escalier de service, mirent le comble à ma précipitation. Je ne sus comment quitter la pièce. J'avançai sans bruit, guidé par un mur, jusqu'à l'une des énormes coupes d'albâtre ; à grand' peine, et malgré le danger, je réussis à me glisser dedans.

Je demeurai aux aguets, longtemps, coincé entre la surface glissante de l'albâtre et la fragilité de l'ampoule. Je me demandai si Faustine était restée seule avec Alec ou si l'un des deux était sorti avec Dora, ou bien avant ou après elle.

Ce matin j'ai été réveillé par le bruit d'une conversation (j'étais trop faible et engourdi de sommeil pour écouter). Un peu plus tard, tout bruit avait cessé.

Je voulus m'en aller de ce musée. Je me dressai, tremblant de glisser et de réduire en miettes l'énorme ampoule, et à l'idée que quelqu'un pouvait voir surgir ma tête. Complètement épuisé, laborieusement, je descendis de ma vasque d'albâtre. Pour donner à mes nerfs le temps de se refaire, je me réfugiai derrière les rideaux. J'étais si faible que je ne pouvais les remuer ; ils me paraissaient aussi rigides et lourds que ces rideaux de pierre qui ornent certains tombeaux. Mon imagination évoquait, douloureusement, le beau pain blanc et d'autres nourritures propres au monde civilisé : je les trouverais sans doute dans l'office. Je passai par de légers évanouissements, des envies de rire. Intrépide, j'avançai jusqu'à l'entrée de l'escalier. La porte était ouverte. Il n'y avait personne. Je passai dans l'office, avec une témérité qui m'emplissait d'orgueil. J'entendis des pas. Je voulus ouvrir une porte donnant sur le dehors et me heurtai de nouveau à l'une de ces serrures inexorables. Quelqu'un descendait l'escalier de service Je courus jusqu'à l'entrée. Je pus entrevoir, par la porte, une chaise de paille et deux jambes entrecroisées. Je revins vers l'escalier principal : là aussi j'entendis des pas. Il y avait du monde dans la salle à manger. J'entrai dans le hall, aperçus une fenêtre ouverte et, presque en même temps, d'un côté Irène avec la femme qui parlait l'autre jour de revenants, et de l'autre le jeune homme aux sourcils touffus, un livre ouvert à la main, qui s'avançait vers moi en déclamant des vers français. Je pris un temps puis j'avançai, résolu, au milieu d'eux, les frôlant presque au passage ; je me précipitai par la fenêtre et, les jambes tout endolories par la chute (il y a plus de trois mètres de la fenêtre au gazon), je dévalai le ravin, non sans tomber plusieurs fois, et me souciant peu d'être vu.

Je me suis fait quelque chose à manger, dévorant d'abord avec enthousiasme puis, bien vite, sans appétit.

Maintenant, je n'ai presque plus de douleurs. Je suis aussi plus calme. Je pense, quoique cela paraisse absurde, que les gens du musée ne m'ont peut-être pas vu. Voici la fin de la journée et personne n'est venu me chercher. Tant de chance fait peur.

Je possède une donnée qui peut servir aux lecteurs de ce rapport à préciser la date de la seconde apparition des intrus : les deux lunes et les deux soleils ont été vus le jour suivant. Il pourrait s'agir d'une apparition locale ; cependant, il me semble plus probable qu'il s'agisse d'un phénomène de mirage provoqué par la lune ou le soleil d'une part, la mer et l'air d'autre part, visible, certainement, de Rabaul et de toute cette région. J'ai observé que ce second soleil — une image, peut-être, de l'autre — est beaucoup plus violent. Il me semble qu'entre hier et avant-hier il s'est produit une hausse infernale de la température. On dirait que le nouveau soleil a ajouté au printemps un été caniculaire. Les nuits sont très claires, il y a comme une lueur polaire errant dans l'air. Toutefois, je suppose qu'il n'y a pas grand intérêt à parler ici des deux lunes et des deux soleils ; le phénomène a dû être connu partout, soit par l'observation directe, soit au travers d'informations plus doctes et complètes. Je ne le rapporte pas pour sa valeur poétique ou comme une curiosité, mais afin que mes lecteurs, qui reçoivent des journaux et tiennent des éphémérides, puissent dater ces pages.

C'est la première fois que nous vivons des nuits avec deux lunes. Mais on a déjà vu deux soleils. Cicéron en parle dans son *De Natura Deorum :*

Tum sole quod ut e patre audivi Tuditano et Aquilio consulibus evenerat.

Je ne crois pas avoir mal cité (1). Au collège Miranda, M. Lobre nous a fait apprendre par cœur les cinq premières pages du Livre Second et les trois dernières du Livre Troisième. C'est tout ce que je sais de *La Nature des Dieux.*

Les intrus ne sont pas venus me chercher. Je les vois apparaître et disparaître sur les bords de la colline. Notre âme est si imparfaite (et peut-être aussi à cause des moustiques), que j'ai eu soudain la nostalgie du passé, alors que je vivais sans l'espérance de Faustine mais aussi sans angoisse. J'ai eu la nostalgie de ce moment où je me suis vu installé de nouveau au musée, maître d'une solitude domestiquée.

Je me rappelle maintenant à quoi je pensais avant-hier soir, dans cette chambre éclairée avec insistance : c'était à la nature de ces intrus, aux relations que j'ai eues avec eux.

---

(1) Il se trompe. Il oublie le mot le plus important : **Geminato,** (de **Geminatus,** jumelé, doublé, répété, réitéré). La phrase exacte est : **...Tum sole geminato, quod, ut e patre audivi, Tuditano et Aquilio consulibus evenerat ; quo quidem anno P. Africanus sol alter extinctus est...** (Traduction : « les deux soleils qui, d'après ce que j'ai entendu dire à mon père, ont été vus sous le Consulat de Tuditanus et d'Aquilius ; en la même année où s'éteignit cet autre soleil de Publius l'Africain ». (183 av. J.-C.). (Note de l'Editeur).

J'échafaudais plusieurs explications :

Il est possible que je sois atteint de la fameuse peste. D'où ses effets, d'une part sur l'imagination : les gens, la musique, Faustine, d'autre part sur le corps : d'horribles lésions, peut-être signes avant-coureurs de la mort, que les effets énumérés ci-dessus ne me permettraient pas de déceler.

Il est possible aussi que l'air corrompu des basses terres, joint à une alimentation déficiente, m'aient rendu invisible. Les intrus ne m'ont pas vu (ou alors ils possèdent une maîtrise de soi surhumaine). J'écarte, avec la secrète satisfaction d'agir sagement, tout soupçon de simulation organisée, policière. Objection : je ne suis pas invisible pour les oiseaux, les lézards, les rats, les moustiques.

Il me vint encore à l'esprit (bien confusément), qu'il pouvait s'agir d'êtres d'une autre nature, d'une autre planète, munis d'yeux mais qui n'étaient pas faits pour voir ; d'oreilles, mais qui n'étaient pas faites pour entendre. Je me rappelai qu'ils parlaient un français correct. Je poussai plus loin mes divagations : j'imaginai que cette langue pouvait être un lien entre nos deux mondes, destinée à des fins précises.

Et voici la quatrième hypothèse : je l'expose pour sacrifier à ma manie de raconter mes songes. Hier soir, j'ai fait ce rêve :

J'étais dans un asile d'aliénés. Après une longue consultation (le procès ?) avec un médecin, ma famille m'avait conduit là. Le directeur était Morel. Par moment, je savais que j'étais dans l'île ; par moment, je croyais être dans l'asile ; par moment, j'étais le directeur de l'asile.

Je ne crois pas nécessaire de prendre un songe pour la réalité, ni la réalité pour de la folie.

Cinquième hypothèse : les intrus seraient un groupe de morts et moi, un voyageur, comme Dante ou Swedenborg, ou bien un autre mort, d'une autre caste, à une phase différente de sa métamorphose ; cette île serait le purgatoire ou le ciel de ces morts ce qui implique la possibilité de plusieurs ciels. S'il n'y en avait qu'un, et que tout le monde y aille, et que nous y attende un mariage enchanteur et tous les mercredis littéraires, nous serions nombreux à n'être plus morts.

Je comprenais maintenant pourquoi, dans les romans, les fantômes d'ordinaire se plaignent. Les morts continuent leur existence au milieu des vivants Il leur coûte de changer leurs habitudes, de renoncer au tabac, à leur prestige de violateurs de femmes. Je fus horrifié (mais ne me jouais-je pas la comédie à moi-même ?) à l'idée d'être invisible ; horrifié à l'idée que Faustine, si proche, pût se trouver sur une autre planète (le nom de Faustine me rendit mélancolique). Mais je suis mort, je suis hors d'atteinte (je verrai Faustine, je la verrai s'en aller et mes signaux, mes supplications, mes voies de fait ne l'atteindront pas) ; ces horribles solutions-là sont des espérances frustrées.

Le maniement de ces idées me procurait une réelle euphorie. J'accumulai les preuves qui présentaient ma relation avec les intrus comme une relation entre êtres vivant sur des plans distincts. Une catastrophe avait pu fondre sur cette île dont les morts qui l'habitent (moi et les animaux), n'avaient pas eu conscience ; les intrus seraient arrivés par la suite.

Que je fusse mort ! Combien cette éventualité m'enthousiasma (vaniteusement, littérairement) !

Je récapitulai ma vie. Mon enfance, guère stimulante, avec les promenades du soir sur le Paseo del Paraiso ; le temps qui avait précédé ma détention, comme étranger à moi-même ; ma longue fuite ; les mois passés sur cette île. La mort avait eu deux occasions de s'emmêler à mon histoire. D'abord, lors des journées qui précédèrent l'arrivée de la police dans la chambre de l'infecte pension de famille, rose et puante, que j'habitais, 11, rue de l'Ouest, en face de la Pastora (le procès aurait eu lieu devant les juges éternels ; ma fuite et mes voyages seraient le voyage au ciel, en enfer ou au purgatoire, selon ma condamnation). L'autre occasion qu'avait eue la mort d'intervenir pouvait être le voyage en canot. Le soleil faisait fondre mon crâne et quoique j'aie ramé jusqu'ici, j'ai dû perdre conscience bien avant d'arriver. Tous les souvenirs de ces journées sont vagues, à l'exception d'une clarté infernale, du balancement et du bruit de l'eau, d'une souffrance plus grande que toutes nos réserves de vie.

Je songeais à cela depuis longtemps, au point que je m'en fatiguai et que je poursuivis avec moins de logique : je ne pouvais être mort avant l'apparition des intrus ; dans la solitude, il est impossible d'être mort. Pour ressusciter je dois supprimer les témoins. Ce sera une extermination facile. Je n'existe pas : ils ne soupçonneront pas leur destruction.

Je pensais aussi à autre chose, à une incroyable entreprise d'extase très intime, comme d'un rêve, que je me racontais seulement à moi-même.

C'est dans ces moments d'extrême angoisse que j'ai imaginé ces explications vaines et injustifiables. L'homme et le coït ne supportent pas de trop longues intensités.

⁂

Je vis dans un enfer. Les soleils sont accablants. Je ne me sens pas bien. J'ai mangé quelques bulbes fort fibreux semblables à des navets.

Les soleils étaient au zénith, l'un au-dessus de l'autre lorsque, à l'improviste (je crois n'avoir pas cessé, jusqu'à cet instant, de regarder la mer), un bateau est apparu tout près, au milieu des récifs. C'était comme si je m'étais endormi (les mouches elles-mêmes volent endormies sous ce double soleil) et que je me fusse réveillé, des secondes ou des heures après, sans m'être rendu compte que j'avais dormi ou que je me réveillais. C'était un bateau blanc, un cargo. *C'est ma fin,* pensai-je irrité. *Ils viennent sans doute pour exploiter l'île.* La cheminée, jaune (comme sur les navires de la Royal Mail ou de la Pacific Line), très haute, siffla trois coups. Les intrus se pressèrent sur les bords de la colline. Quelques femmes firent des signaux avec leurs foulards.

La mer était immobile. Du bateau, on mit à l'eau un canot automobile. Il fallut près d'une heure pour faire fonctionner le moteur. Un marin, habillé en officier ou en capitaine, débarqua dans l'île. Les autres retournèrent au bateau.

L'homme gravit la colline. Si grande était ma curiosité qu'en dépit de mes douleurs et de ces bulbes difficiles à digérer, je grimpai par un autre

côté. Je le vis saluer respectueusement. On lui demanda s'il avait fait bon voyage ; s'il avait *tout obtenu* à Rabaul. J'étais derrière un phœnix agonisant, sans crainte d'être vu (il me paraissait inutile de me cacher). Morel conduisit l'homme jusqu'à un banc. Ils se mirent à parler.

Je savais déjà à quoi m'en tenir au sujet de ce bateau. Il devait appartenir aux intrus ou à Morel. Il venait les chercher.

J'ai trois possibilités, pensai-je. *Enlever Faustine, me glisser dans le bateau, la laisser s'en aller.*

Si je l'enlève, on ira à sa recherche ; on finira tôt ou tard par nous découvrir. Ne trouverai-je pas dans toute l'île un endroit pour la cacher ? Je me souviens que mon visage se contractait de douleur, tant était grand mon effort pour m'obliger à penser.

J'eus, aussi, l'idée de la tirer hors de sa chambre aux premières heures de la nuit, et de m'en aller avec elle à la rame, dans le canot avec lequel j'étais venu de Rabaul. Mais où aller ? Le miracle du premier voyage se répéterait-il ? Comment m'orienter ? Me lancer à l'aventure avec Faustine compenserait-il les souffrances infinies qu'il faudrait endurer dans ce canot au milieu de l'océan. Ou bien les souffrances très brèves, s'il arrivait que nous coulions à quelques mètres de la côte.

Si je réussissais à me glisser dans le bateau, je serais découvert. Restait la possibilité de parler, de demander que l'on appelle Faustine ou Morel, et de leur expliquer ma situation. Peut-être aurais-je le temps, si mon histoire était mal accueillie, de me tuer ou de me faire tuer avant d'arriver au premier port possédant une prison.

Il faut que je me décide, pensai-je.

Un homme grand, vigoureux, le visage coloré, la barbe noire et mal soignée, d'allure efféminée, s'approcha de Morel et lui dit :

— « Il se fait tard. Nous avons encore à nous préparer. »

Morel répondit :

— « Un moment ! »

Le capitaine se leva. Morel, se dressant à demi, continua de lui parler avec insistance. Il lui donna quelques tapes sur l'épaule puis, se tourna vers le gros, tandis que l'autre le saluait, et lui demanda :

« On y va ? »

Le gros regarda avec un sourire interrogateur le jeune homme aux cheveux bruns et aux sourcils touffus et répéta :

— « On y va ? »

Le jeune homme acquiesça.

Tous trois coururent vers le musée, sans s'occuper des dames. Le capitaine s'approcha d'elles en souriant poliment. Le groupe suivit très lentement les messieurs.

Moi, je ne savais que faire. La scène, bien que ridicule, m'alarmait. A quoi donc allaient-ils se préparer ? Je n'étais pas ému. Je pensai que si je les avais vus partir avec Faustine, j'aurais tout de même laissé se consommer l'horrible arrachement, sans sortir de mon inaction, de ma légère nervosité.

Par bonheur, le moment n'était pas venu. La barbe et les maigres jambes de Morel apparurent au loin. Faustine, Dora, la femme que j'avais un soir entendue parler d'histoires de revenants, Alec, et les trois hommes qui s'étaient trouvés là il y a un instant, descendaient en costume de bain vers la piscine. Je courus d'un buisson à l'autre, pour mieux voir. Les femmes trottinaient souriantes ; les hommes faisaient des sauts, comme pour lutter contre un froid inconcevable sous ce régime de deux soleils. Je prévoyais la désillusion qu'ils auraient en se penchant au-dessus de la piscine. Depuis que je ne la change pas, l'eau est impénétrable du moins pour un être normal : verte, opaque, couverte d'écume avec de grands arbustes qui ont poussé monstrueusement, pleine d'oiseaux morts, et, sans doute, de vipères et de crapauds vivants.

A demi nue, Faustine est infiniment belle. Elle affichait cet air ravi, un peu stupide, des gens qui se baignent en public. Elle fut la première à plonger. Je les entendis rire et agiter l'eau.

Dora et la vieille femme sortirent les premières. La vieille, avec de grands mouvements de bras, se mit à compter :

— « Un, deux, trois... »

Les autres, sûrement, faisaient une course ; les hommes sortirent exténués. Faustine resta encore un moment dans l'eau.

Entre temps, les marins avaient débarqué. Ils se mirent à parcourir l'île. Je me dissimulai derrière des bouquets de palmiers.

Je vais rapporter très fidèlement les faits dont j'ai été témoin entre hier soir et ce matin, des faits si invraisemblables, que la réalité n'a pas dû les produire sans mal... Il apparaît maintenant que la véritable situation ne soit pas celle qui a été décrite dans les pages précédentes ; que la situation que je vis ne soit pas celle que je crois vivre.

Quand les baigneurs furent partis s'habiller, je décidai de veiller jour et nuit. Cependant, je considérai bien vite que cette mesure ne se justifiait pas.

Je m'en allais, lorsque le jeune homme aux sourcils touffus et aux cheveux noirs se montra. Une minute plus tard, je surpris Morel qui faisait le guet, caché dans l'embrasure d'une fenêtre. Morel descendit les marches du perron. Je n'étais pas loin. Je pus entendre :

— « Je n'ai pas voulu parler parce qu'il y avait du monde. J'ai à vous parler de quelque chose, à vous et à quelques autres. »

— « Allez-y. »

— « Pas ici, » dit Morel, scrutant les arbres avec méfiance. « Cette nuit. lorsque tout le monde s'en ira, restez. Mais, surtout, soyez discret. Je ne veux pas que les femmes soient au courant. L'hystérie me rend hystérique. Bonsoir. »

Il s'éloigna en courant. Avant d'entrer dans la maison il regarda derrière lui. Le jeune homme commençait à monter les marches. Morel, de quelques gestes, l'arrêta et l'autre s'en alla faire un tour, les mains aux poches, en sifflotant maladroitement.

J'essayai de réfléchir à ce que j'avais vu, mais le cœur n'y était pas. Je me sentais inquiet.

Il s'écoula environ un quart d'heure.

Un autre barbu, un gros homme chenu, dont je n'ai pas encore parlé dans ce rapport, apparut au haut du perron et promena au loin un regard circulaire. Il descendit, puis demeura en face du musée, immobile, apparemment troublé.

Morel revint. Ils s'entretinrent une minute. Je pus entendre :

— « ...si je vous disais que tous vos actes et vos paroles étaient enregistrés ? »

— « Cela importerait peu. »

Je me demandai s'ils avaient découvert mon journal. Je résolus de me tenir en état d'alerte. Repousser les tentations de la fatigue et de la distraction. Ne pas me laisser surprendre.

Le gros resta de nouveau seul, indécis. Morel apparut avec Alec (jeune, oriental et olivâtre). Ils s'en allèrent tous les trois.

Alors sortirent des messieurs et des serviteurs, ceux-ci portant des chaises de paille qu'ils placèrent à l'ombre d'un arbre à pain, grand et malade. (J'en ai vu quelques exemplaires moins développés dans une vieille villa, à Los Teques.) Les dames occupèrent les chaises ; autour d'elles, les hommes s'étendirent sur le gazon. Je me remémorai d'autres soirs dans la patrie.

Faustine passa, se rendant aux rochers. Qu'il est gênant d'aimer ainsi cette femme ! (Et ridicule : nous ne nous sommes pas parlé une seule fois.) Elle portait une robe de tennis, la tête ceinte d'un foulard presque violet. J'imagine ce que représentera pour moi le souvenir de ces foulards, lorsque Faustine sera partie !

J'avais envie de m'offrir à lui porter son sac ou sa couverture. Je la suivais de loin. Je la vis poser le sac sur un rocher, étendre la couverture, demeurer immobile à contempler la mer ou le soir, leur imposant son calme.

La suprême occasion de tenter ma chance avec Faustine m'échappait. J'aurais pu me mettre à genoux, lui avouer ma passion, mon existence. Je ne le fis pas. Cela ne me sembla pas habile. Il est certain que les femmes accueillent tout naturellement n'importe quel hommage. Mais il valait mieux laisser la situation s'éclaircir d'elle-même. Un inconnu qui se met à vous raconter sa vie, à vous dire spontanément qu'il a été emprisonné, condamné à perpétuité, et que vous êtes sa raison d'être, vous paraît plutôt suspect. On craint que tout cela ne soit qu'un *chantage* (1) pour vous vendre un porte-mine avec une inscription « Bolivar 1783-1830 », ou une bouteille contenant un voilier. Une autre méthode serait de lui parler en regardant la mer, comme un fou très contemplatif et candide : faire quelques commentaires sur les deux soleils, sur notre goût pour les crépuscules ; attendre un peu ses questions ; lui expliquer, en tout cas, que je suis écrivain, que j'ai toujours désiré vivre dans une île solitaire ; lui confesser ma colère à

(1) En français dans le texte.

l'arrivée de ses compagnons ; lui raconter comment je me trouve confiné dans la partie inondée de l'île (ce qui permettrait d'agréables explications sur les basses terres et leurs calamités). J'en arriverai ainsi à la déclaration : à savoir que maintenant je crains que ses compagnons s'en aillent, que vienne un crépuscule sans la joie accoutumée de la voir.

Elle se leva. Je m'énervai à l'extrême (comme si Faustine avait entendu ce que j'étais en train de penser, comme si je l'avais offensée). Elle s'en alla prendre un livre qu'elle avait laissé, dépassant le sac, sur un autre rocher, à environ cinq mètres de là. Elle revint s'asseoir. Elle ouvrit le livre, posa la main sur une page, demeura ainsi, comme assoupie, à regarder le soir.

Lorsque le plus faible des soleils se coucha, Faustine se leva de nouveau. Je la suivis... je courus, je me jetai à genoux et lui dis, lui criai presque :

— « Faustine, je vous aime. »

Je fis cela parce que je pensai que le mieux était, peut-être, de tirer parti de l'inspiration du moment, dont la sincérité passerait dans ma voix. Je n'en connaîtrai jamais le résultat. Des pas, une ombre épaisse, me mirent en fuite. Je me cachai derrière un palmier. Si bruyante était ma respiration que j'avais peine à entendre ce qui se disait.

Morel expliquait qu'il avait besoin de lui parler. Faustine répondit :

— « Bien, allons au musée. » (Cela, je l'entendis très distinctement).

Il y eut un bref échange de répliques. Morel s'insurgeait :

— « Je veux profiter de cette occasion... hors du musée et des regards de nos amis. »

Je l'entendis également dire : *...te mettre en garde ; tu es un autre genre de femme ; contrôle des nerfs...*

Je puis affirmer que Faustine refusa obstinément de rester. Morel insista :

« Cette nuit, lorsque tout le monde s'en ira, fais-moi la grâce de rester. »

Ils continuèrent à se promener entre les palmiers et le musée. Morel parlait beaucoup, en gesticulant. Dans l'un de ses mouvements, il saisit le bras de Faustine. Puis ils marchèrent en silence.

Lorsque je les vis rentrer dans le musée, je me dis que je ferais bien de me préparer quelque chose à manger, pour être en forme toute la nuit et pouvoir veiller.



Tea for Two et *Valencia* se prolongèrent jusqu'au delà de l'aube. Moi, malgré mes résolutions, j'avais peu mangé. Le spectacle de ces gens occupés à danser, la vue et le goût de ces feuilles visqueuses, de ces racines au goût de terre, de ces bulbes coriaces garnis de véritables écheveaux de fils, ne contribuèrent pas peu à me déterminer à entrer dans le musée pour y chercher du pain et une nourriture plus substantielle.

J'y pénétrai à minuit, par la cave à charbon. Il y avait des domestiques dans l'office et dans la réserve. Je décidai de me cacher, en attendant que tout le monde s'en allât se coucher. Peut-être pourrais-je enten-

dre ce que Morel voulait dire en particulier à Faustine, au jeune homme aux sourcils, au gros, à l'olivâtre Alec. Je volerais ensuite quelques aliments et chercherais le moyen de sortir.

En réalité, la déclaration de Morel m'importait peu. J'étais affolé par la présence de ce bateau près du rivage, par l'imminent, l'irrémédiable départ de Faustine !

En traversant le hall, je vis un fantôme de ce traité de Belidor que j'avais emporté quinze jours auparavant ; il était sur la même console de marbre vert. Je tâtai ma poche : je sortis le livre. Je les comparai : ce n'étaient pas deux exemplaires du même livre, mais deux fois le même exemplaire, avec la même tache d'encre bleu ciel entourant d'un nuage le mot *Perse,* la même déchirure oblique sur le coin inférieur de la page de garde, dans un pli... Je parle d'une identité extérieure... Il ne me fut pas possible de toucher au livre qui se trouvait sur la table. Je dus me cacher précipitamment pour n'être pas découvert (tout d'abord par quelques femmes, puis par Morel). Je traversai le salon à l'aquarium et me glissai dans la chambre verte, derrière les panneaux du paravent qui, repliés, formaient comme une petite maison. Par une fente, je pouvais voir le salon à l'aquarium.

Morel donnait des ordres :

— « Vous me mettrez ici une table et une chaise. »

Ils disposèrent les autres chaises en rangs, devant la table, comme dans une salle de conférences.

Il était très tard lorsqu'ils firent presque tous leur entrée. Il y eut quelque brouhaha, quelques mouvements de curiosité, quelques sourires forcés ; mais ce qui prédominait, c'était le laisser-aller paisible de la fatigue.

— « Personne ne peut manquer, » dit Morel. « Je ne commencerai pas avant que tout le monde soit là. »

— « Il manque Jane. »

— « Il manque Jane Gray. »

— « Cela ne m'étonne pas. »

— « Il faut aller la chercher. »

— « Qui la tirera maintenant du lit ? »

— « Elle ne peut pas manquer. »

— « Elle dort. »

— « Je ne commencerai pas, si je ne la vois pas ici. »

— « Je vais la chercher, » dit Dora.

— « Je t'accompagne, » dit le jeune homme aux gros sourcils.

J'ai voulu transcrire cette conversation fidèlement. Si elle ne paraît pas naturelle, à présent, la faute en est à mon manque d'art ou à ma mémoire. Elle fut naturelle. En voyant ces gens, en écoutant cette conversation, personne ne pouvait s'attendre à un événement magique, ni à la négation de la réalité qui vint ensuite (bien que tout se déroulât sur un aquarium illuminé, sur des poissons aux étranges nageoires et des lichens, au milieu d'une forêt de colonnes noires).

Morel parla avec quelques personnes que je ne pus distinguer :

— « Fouillez toute la maison, s'il le faut. Je l'ai vu entrer dans cette pièce, il y a déjà quelque temps. »

De qui parlait-il ? Je crus alors que l'intérêt que je portais à la conduite des intrus allait être satisfait pour toujours.

— « Nous avons parcouru toute la maison, » dit une voix rude.

— « Peu importe. Amenez-le, » répondit Morel.

Je me voyais déjà acculé. Je voulais sortir. Je me retins.

Je m'étais rappelé que les chambres à miroirs étaient des enfers aux tortures raffinées. Je commençais à avoir chaud.

Dora et le jeune homme revinrent avec une vieille femme alcoolique (j'avais vu cette femme à la piscine). Deux individus les accompagnaient, des serviteurs selon toute apparence, qui s'offraient à aider. Ils s'approchèrent de Morel ; l'un d'eux dit :

— « Impossible de rien faire ! »

(Je reconnus la voix rude de tout à l'heure.)

Dora cria à Morel :

— « Haynes est en train de dormir dans la chambre de Faustine. Personne ne sera capable de le tirer de là. »

Avaient-ils donc voulu parler de Haynes ? Je ne pensai pas qu'il pouvait y avoir quelque relation entre les paroles de Dora et la conversation de Morel avec les hommes.

Ils parlaient de chercher quelqu'un, et moi j'étais effrayé, prêt à découvrir partout des allusions ou des menaces. Je me dis maintenant que je n'ai peut-être jamais attiré l'attention de ces gens... Bien mieux, je sais maintenant qu'ils ne sauraient me chercher. En suis-je bien sûr ? Un homme de bon sens peut-il croire ce que j'ai entendu la nuit dernière, ce que j'imagine savoir ? Me conseillerait-il de me délivrer du cauchemar qui me fait voir en tout une machination organisée pour me capturer ?

Si c'était une machination destinée à me capturer, pourquoi l'avoir imaginée si compliquée ? Pourquoi ne pas me mettre tout simplement la main au collet ? Ne serait-ce pas folie que d'avoir monté cette laborieuse représentation ?

Nos habitudes impliquent un certain ordre dans la succession des choses, une vague cohérence de l'Univers. Or voici que la réalité se propose à moi changée, irréelle. Quand un homme se réveille ou meurt, il met un certain temps à se défaire des terreurs du rêve, des préoccupations et des manies de la vie. Il faut que je perde maintenant l'habitude d'avoir peur de ces gens.

Morel tenait à la main des feuilles de papier pelure jaune, écrites à la machine. Il les avait tirées d'une coupe en bois placée sur la table. Dans la coupe, il y avait un grand nombre de lettres attachées par des épingles à des coupures d'annonces parues dans les revues *Yachting* et *Motor Boating*. Elles demandaient les prix des bateaux d'occasion avec les conditions de vente, des indications pour aller les visiter. J'en avais lu un certain nombre.

— « Haynes n'a qu'à continuer à dormir, » dit Morel. « Il est trop lourd, et si on va le chercher, nous ne commencerons jamais. »

Morel étendit les bras et dit d'une voix entrecoupée :

— « Je dois vous faire une déclaration. »

Il sourit nerveusement :

« Ce n'est pas grave. Pour ne pas commettre d'inexactitudes, j'ai préféré vous la lire. Ecoutez, je vous prie. »

(Il se mit à lire les feuillets jaunes qu'il rangeait, au fur et à mesure, dans une chemise. Ce matin, lorsque je me suis échappé du musée, ils étaient sur la table. C'est là que je les ai pris.) (1)

« *Il faudra que vous me pardonniez cette scène, d'abord ennuyeuse puis terrible. Nous l'oublierons. L'oubli, associé au souvenir de la bonne semaine que nous avons vécue, atténuera son importance.*

» *J'avais résolu de ne rien vous dire. Vous n'auriez pas passé par une inquiétude toute naturelle. J'aurais disposé de vous tous, jusqu'au dernier moment, sans rébellion. Mais comme vous êtes des amis, vous avez le droit de savoir.* »

Il s'interrompait, roulait les yeux, souriait, tremblait, puis il reprenait avec force :

« *Mon abus consiste à vous avoir photographiés sans autorisation, car je dois vous dire qu'il ne s'agit pas d'une photographie comme les autres ; il s'agit de ma dernière invention. Nous serons vivants, sur cette photographie, à jamais. Imaginez une scène sur laquelle serait représentée toute notre vie durant ces sept jours. C'est nous qui jouons. Tous nos actes ont été enregistrés.* »

— « Quelle impudeur ! » s'écria un homme aux moustaches noires et aux dents proéminentes.

— « J'espère qu'il s'agit d'une plaisanterie, » dit Dora.

Faustine ne souriait pas. Elle paraissait indignée.

— « *J'aurais pu vous dire, à notre arrivée : nous vivrons pour l'éternité. Peut-être aurions-nous tout gâté, nous forçant à une gaîté continuelle. J'ai pensé que si nous ne nous sentions pas obligés d'utiliser au mieux notre temps, quelle que soit la semaine que nous passerions ensemble, elle serait agréable. N'en fut-il pas ainsi ?*

» *Eh bien je vous ai procuré une éternité agréable.*

» *Assurément, les œuvres des hommes ne sont point parfaites. Quelques amis nous manquent. Claude s'est excusé : il travaille à l'hypothèse — sous forme d'un roman et d'un précis de théologie — d'un désaccord entre Dieu et l'individu, hypothèse qui lui semble propre à le rendre immortel, et il n'a pas voulu interrompre son travail. Madeleine, voici deux ans qu'elle ne va plus à la montagne ; elle craint pour sa santé. Leclerc s'est engagé auprès des Davies à se rendre en Floride.* »

Il ajouta :

(1) Pour plus de clarté, nous avons jugé utile de mettre en italiques ce qui était écrit à la machine dans ces pages ; les autres passages sont des notes au crayon, dans les marges, de la même écriture que le reste du journal. (Note de l'Editeur).

« Le pauvre Charlie, naturellement... »

Au ton de ces paroles, qui mettait l'accent sur le mot *pauvre*, au silence solennel, accompagné de quelques changements d'attitude et bruits de chaises déplacées, qui suivit, je déduisis que ce Charlie était mort ; plus précisément encore : mort récemment.

Puis, comme s'il voulait alléger l'atmosphère, Morel dit :

— « Mais je l'ai gardé. Si quelqu'un veut le voir, je puis le lui montrer. Ce fut l'un des premiers essais qui me donna un bon résultat. »

Il s'arrêta. Je crois qu'il se rendit compte du nouveau changement qui se faisait dans l'auditoire. (Celui-ci avait tout d'abord passé d'un ennui poli au chagrin, joint à une légère réprobation pour le goût douteux qu'il y avait à introduire un mort au milieu d'une plaisanterie ; la salle était maintenant perplexe, presque horrifiée.)

Morel se replongea précipitamment dans ses feuillets jaunes.

« *Mon cerveau ne connaît, depuis longtemps, que deux occupations essentielles : penser à mes inventions et penser à...* » Morel me parut regagner nettement la sympathie de la salle. « *Par exemple : je découpe les pages d'un livre, je me promène, je bourre ma pipe, et j'imagine une vie heureuse, une vie conjugale avec...* »

Chaque interruption provoquait une salve d'applaudissements.

« *Lorsque je complétai mon invention, il me vint à l'esprit, d'abord comme un simple thème pour l'imagination, puis comme un incroyable projet, de donner une réalité perpétuelle à ma fantaisie sentimentale...*

» *Parce que je me croyais supérieur, et convaincu qu'il est plus facile de rendre une femme éprise que de fabriquer des cieux, je voulus agir sans plan préconçu. Hélas ! Les espoirs de la rendre éprise de moi ont été bien déçus ; je n'ai même plus sa confiante amitié ; j'ai perdu le soutien, le courage nécessaire pour affronter la vie.*

» *Il convenait de suivre une tactique. De tracer des plans.* » (Morel changea de ton, comme s'il voulait effacer l'impression de gravité produite par ses paroles.) « *Selon mes premiers plans, ou je parvenais à la convaincre de venir seule avec moi (ce fut impossible : je ne l'ai pas vue seule depuis que je lui ai avoué mes sentiments), ou je l'enlevais (nous nous serions disputés éternellement). Notez que, pour une fois, il n'y a aucune exagération dans le mot* éternellement. » Il changea considérablement ce paragraphe à la lecture. Il a dit — me semble-t-il — qu'il avait pensé l'enlever... puis il a risqué quelques plaisanteries.

« *Je vais vous expliquer maintenant mon invention.* »

Jusqu'ici, comme on voit un discours incohérent. Morel, savant mondain, lorsqu'il laisse de côté les sentiments et déballe son sac de vieilles ficelles, devient plus précis ; sa prose continue d'être désagréable, trop riche en mots techniques, et s'essoufflant vainement vers un certain élan oratoire, mais elle est plus claire. Le lecteur en jugera :

« *Quel est le rôle de la radiotéléphonie ? Supprimer, en ce qui concerne l'ouïe, une absence déterminée : au moyen d'émetteurs et de récepteurs, nous pouvons lier une conversation dans cette pièce avec Ma-*

deleine, bien que celle-ci se trouve à plus de vingt mille kilomètres d'ici, aux environs de Québec. La télévision remplit la même fonction en ce qui concerne la vue. Travailler avec des vibrations plus rapides ou plus lentes, c'est pénétrer dans le domaine des autres sens ; de tous les autres sens.

» Le tableau scientifique des moyens de remédier aux absences s'établissait récemment à peu près comme suit :

» En ce qui concerne la vue : la télévision, la cinématographie, la photographie ;

» En ce qui concerne l'ouïe : la radiotéléphonie, le phonographe, le téléphone. (1).

» Conclusion :

» La science, jusqu'à ces tout derniers temps, s'était bornée à combler, pour la vue et l'ouïe, les absences spatiales et temporelles. Le mérite de la première partie de mes travaux consiste à avoir mis fin à une paresse qui traînait déjà le poids de la tradition, et à avoir continué avec logique, sur des voies presque parallèles, les raisonnements et les renseignements des savants qui ont amélioré le monde grâce aux inventions que je viens d'énumérer.

» Je veux exprimer ma gratitude envers les industriels qui, tant en France (Société Clunie) qu'en Suisse (Schwachter, de Saint-Gall), ont compris l'importance de mes recherches et m'ont ouvert les portes de leurs laboratoires en me garantissant le secret. L'attitude de mes collègues ne mérite pas les mêmes sentiments.

» Lorsque je suis allé jusqu'en Hollande pour m'entretenir avec le célèbre électrotechnicien Jean Van Heuse, inventeur d'une machine rudimentaire qui permettrait de déceler si un témoin ment, je trouvai auprès de lui beaucoup de bonnes paroles mais, je dois le dire, une basse méfiance.

» Depuis lors, j'ai travaillé seul.

» Je me mis à rechercher des ondes et des vibrations encore jamais atteintes, à imaginer des instruments pour les capter et les transmettre. J'obtins, avec une relative facilité, les sensations olfactives ; les sensations thermiques et tactiles proprement dites requirent toute ma persévérance.

» Il fallut, en outre, perfectionner les moyens existants. Les meilleurs résultats avaient été obtenus par les fabricants de disques de phonographe. Depuis longtemps on pouvait affirmer que, pour ce qui est de la voix, nous avions vaincu la mort. En revanche, la photographie et le cinéma avaient conservé les images de façon fort imparfaite. J'orientai cette partie de mon travail vers la captation des images qui se forment dans les ***miroirs.***

---

(1) L'omission du télégraphe me paraît délibérée. Morel est l'auteur de l'opuscule : **Que nous envoie Dieu ?** (2) (paroles du premier message de Morse) ; et il répond : **Un peintre inutile et une invention indiscrète** (2). Cependant, des tableaux comme le **Lafayette** et l'**Hercule mourant** sont d'un intérêt indiscutable: (Note de l'Editeur).

(2) En français dans le texte.

» Devant mes appareils, une personne, un animal ou une chose sont comparables à une station qui émet le concert que vous écoutez à la radio. Si vous ouvrez le récepteur des ondes olfactives, vous respirerez le parfum du bouquet de jasmin que Madeleine porte à son corsage, sans la voir, elle. En ouvrant le secteur des ondes tactiles, vous pourrez caresser sa chevelure, douce et invisible, et apprendre, comme les aveugles, à connaître les choses avec vos mains. Mais si vous ouvrez le jeu complet des récepteurs, Madeleine apparaît complète, reproduite dans sa totalité, identique à elle-même ; vous ne devez pas oublier qu'il s'agit d'images extraites des miroirs, parfaitement synchronisées avec les sons, la résistance au toucher, la saveur, les odeurs, la température. Pas un seul témoin n'admettra qu'il s'agit là d'images. Et si maintenant apparaissaient les nôtres, vous-mêmes ne me croiriez pas. Il vous en coûterait moins de penser que j'ai engagé une compagnie d'acteurs, d'incroyables sosies.

» Cela, c'est la première partie de la machine ; la deuxième partie enregistre et la troisième projette. Celle-ci n'exige ni écran ni papier ; ses projections sont bien accueillies par l'espace tout entier, de jour comme de nuit. Pour la clarté, je comparerai respectivement les parties de la machine avec : l'appareil de télévision qui reproduit les images d'émetteurs plus ou moins éloignées ; la caméra qui prend un film des images transmises par l'appareil de télévision ; le projecteur de cinéma.

» Je pensais coordonner les réceptions de mes appareils et prendre des scènes de notre vie : une soirée avec Faustine, des moments de conversation avec vous tous ; j'aurais composé de la sorte un album de présences très nettes et durables, qui serait un legs de certains moments à d'autres moments, agréable aux fils, aux amis et aux générations qui auraient d'autres coutumes.

» J'imaginais en effet qu'alors que les reproductions des objets sont des objets — comme la photographie d'une maison est un objet qui en représente un autre —, les reproductions d'animaux et de plantes ne seraient pas des animaux ni des plantes. J'étais sûr que mes simulacres de personnes manqueraient de la conscience de soi (comme les personnages d'un film de cinéma).

» J'eus une surprise : après beaucoup de travail, en coordonnant harmonieusement les données de mes appareils, je me trouvai en présence de personnes reconstituées, qui disparaissaient si je débranchais l'appareil de projection ; elles ne vivaient que les moments écoulés durant que la scène avait été prise et, ceux-ci terminés, elles les reprenaient à partir du début, comme s'il s'agissait d'un disque ou d'un film qui, arrivé au bout, recommencerait indéfiniment. Mais nul ne pouvait les distinguer des personnes vivantes (on les voit qui semblent se déplacer dans un autre monde, fortuitement abordé par le nôtre). Si nous accordons la conscience, et tout ce qui nous distingue des objets, aux personnes qui nous entourent, aucun argument valable et sans réplique ne nous permettra de la refuser aux personnes créées par mon appareil.

» *Les sensations coordonnées, l'âme surgit. Il fallait s'y attendre. Madeleine était là pour la vue, Madeleine était là pour l'ouïe, Madeleine était là pour le goût, Madeleine était là pour l'odorat, Madeleine était là pour le toucher : voici Madeleine.* »

J'ai signalé que la littérature de Morel est désagréable, riche en mots techniques, et qu'elle recherche en vain un certain élan oratoire. Quant au ridicule, inutile de le relever, il apparaît tout seul :

« *Il vous coûte d'admettre un système de reproduction de la vie si mécanique et artificiel ? Rappelez-vous que, dans notre incapacité de les voir, les mouvements du prestidigitateur deviennent de la magie.*

» *Pour faire des reproductions vivantes, il me faut des émetteurs vivants. Je ne crée pas la vie.*

» *Ne faut-il pas appeler vie ce qui demeure latent dans un disque, ce qui se révèle quand fonctionne la machine du phonographe, quand je tourne une clef ? Insisterai-je sur le fait que toutes les vies, comme dans ce conte du mandarin chinois, dépendent de boutons, que des êtres inconnus peuvent pousser ? Et vous-mêmes, combien de fois n'avez-vous pas interrogé le destin des hommes, n'avez-vous pas agité les vieilles questions : Où allons-nous ? Où demeurons-nous, — telles, sur un disque des musiques encore inouïes, — jusqu'à ce que Dieu nous fasse naître ? Ne percevez-vous pas un parallélisme entre le destin des hommes et celui de mes images ?*

» *L'hypothèse selon laquelle mes images ont une âme paraît confirmée par les effets de ma machine sur les personnes, les animaux et les végétaux émetteurs.*

» *Il est clair que je n'obtins pas ces résultats sans beaucoup d'échecs partiels. Je me rappelle que je fis mes premiers essais sur des employés de la maison Schwachter. Sans les prévenir, j'ouvrais les machines et les prenais en train de travailler. Toutefois, il y avait encore des lacunes dans le récepteur ; il ne coordonnait pas harmonieusement ses données. Dans certains cas, par exemple, l'image ne coïncidait pas avec la résistance au toucher. Parfois, les erreurs sont imperceptibles pour des témoins non spécialisés ; en d'autres occasions, l'écart est important.* »

Stoever demanda :

— « Peux-tu nous montrer ces premières images ? »

— « Si vous me le demandez, pourquoi pas ? Mais je vous préviens que quelques-uns des fantômes sont légèrement monstrueux, » répondit Morel.

— « Très bien, » dit Dora, « qu'il les montre. Un peu de diversion ne fait jamais de mal. »

— « Je veux les voir, » continua Stoever, « parce que je me rappelle qu'il y a eu chez Schwachter certaines morts qui sont restées inexplicables. »

— « Je te félicite, » dit Alec en saluant. « Nous avons trouvé un croyant. »

Stoever répondit avec sérieux :

— « Imbécile, tu n'as rien compris : Charlie aussi a été enregistré. Quand Morel était à Saint-Gall, les employés de l'usine Schwachter se sont mis à mourir. J'ai vu leurs photographies dans des revues. Je les reconnaîtrai. »

Morel, tremblant et menaçant, quitta la pièce. Ce fut un concert d'exclamations :

— « C'est malin ! » dit Dora, « tu l'as offensé. Il faut aller le chercher. »

— « C'est incroyable d'avoir fait ça à Morel ! »

Stoever insista :

— « Mais vous ne comprenez donc pas ? »

— « Morel est sensible. Je ne vois pas quel besoin il y avait de l'insulter. »

— « Vous ne comprenez donc pas, » hurla Stoever, furieux. « Il a pris Charlie avec son appareil, et Charlie est mort ; il a pris des employés de la maison Schwachter, et il y a eu des morts mystérieuses parmi ces employés. Et voici qu'il déclare qu'il nous a pris, nous ! »

— « Et nous ne sommes pas morts, » dit Irène.

— « Lui aussi, il s'est pris. »

— « Personne ne comprend donc que tout ça n'est qu'une plaisanterie ? »

— « Rien que le fait que Morel s'est mis en colère... Moi, je ne l'ai jamais vu en colère. »

— « Il faut reconnaître que Morel s'est mal conduit, » dit l'homme aux dents proéminentes. « Il aurait pu nous prévenir. »

— « Je vais le chercher, » dit Stoever.

— « Reste là ! » cria Dora.

— « J'irai, moi, » dit l'homme aux dents proéminentes, « non pas pour l'insulter, mais pour lui demander de nous excuser et de continuer. »

Ils entourèrent Stoever. Ils s'efforçaient de le calmer, excités.

Au bout d'un moment, l'homme aux dents proéminentes revint.

« Il ne veut pas venir. Il nous demande de l'excuser. Il n'y a rien eu à faire pour l'amener. »

Faustine, Dora, la vieille femme, sortirent.

Après leur départ, il ne restait plus qu'Alec, l'homme aux dents proéminentes, Stoever et Irène. Ils paraissaient calmés, graves, tombés d'accord. Ils s'en allèrent.

J'entendais parler dans le hall, dans l'escalier. Les lumières s'éteignirent et la maison demeura dans la lumière blafarde de l'aube. Sur le qui-vive, j'attendis. Il n'y avait pas de bruit, il n'y avait presque pas de lumière (il n'y avait pas d'obscurité !) Les gens étaient-ils allés se coucher ? Ou faisaient-ils le guet, afin de me capturer ? Je restai là, je ne sais combien de temps, tremblant, jusqu'à ce que je me mette à marcher (sans doute pour entendre mes propres pas et me donner à moi-même ce signe de vie) sans me rendre compte que je faisais, peut-être, ce que mes persécuteurs présumés avaient prévu.

Je m'approchai de la table, j'enfouis les papiers dans ma poche. Je songeai, avec terreur, que la pièce n'avait pas de fenêtre, que je devais passer par le hall. J'allais avec une extrême lenteur ; la maison me paraissait interminable. A la porte du hall, je me tins immobile. Enfin, j'avançai doucement et sans bruit jusqu'à une fenêtre ouverte ; je sautai ; j'ai couru jusqu'ici.

***

Lorsque je suis arrivé dans les basses terres, j'ai éprouvé un sentiment confus de colère contre moi-même pour n'avoir pas fui dès le premier jour, pour avoir voulu élucider le mystère de ces gens.

Après l'explication de Morel, il me semblait que tout n'était qu'une manœuvre de la police ; je ne me pardonnais pas d'avoir été si lent à le comprendre.

Ce que je viens de dire est absurde, pourtant je crois pouvoir en donner la justification. Qui ne se méfierait d'une personne qui viendrait lui dire : *Moi et mes compagnons nous sommes des apparences, nous sommes une nouvelle sorte de photographies ?* Dans mon cas, la méfiance est encore plus justifiée : on m'accuse d'un crime, j'ai été condamné à la prison perpétuelle et il est possible que mon arrestation continue d'être l'activité professionnelle de quelqu'un, son espoir d'avancement.

Mais, comme j'étais épuisé, je m'endormis tout de suite, parmi de vagues projets de fuite. Ç'avait été une journée fort agitée.

Je rêvai de Faustine. Le rêve était très triste, très émouvant. Nous nous quittions. On venait la chercher, le bateau partait. Puis nous restions de nouveau seuls, nous faisant des adieux passionnés. Je pleurai dans mon rêve et me réveillai avec un inconsolable désespoir parce que Faustine n'était pas là, joint à une sorte de mélancolique consolation, parce que nous nous étions aimés sans déguisement. Je craignis que le départ de Faustine n'ait eu lieu pendant mon sommeil. Je me levai. Le bateau était parti. Ma tristesse fut sans borne au point de m'inspirer la décision de me tuer ; mais, levant les yeux, je vis Stoever, Dora, d'autres encore, sur la crête de la colline.

Je n'eus pas besoin de voir Faustine. J'étais maintenant sûr de moi : il ne m'intéressait plus qu'elle y fût ou non.

Je compris que ce qu'avait dit Morel, quelques heures auparavant, était vrai (mais il est possible qu'il ne l'eût pas dit pour la première fois quelques heures auparavant, mais bien des années auparavant ; il le répétait parce que cela se trouvait dans la semaine éternelle, sur le disque éternel).

J'éprouvai de la répulsion, presque du dégoût, pour ces gens et leur inlassable activité répétée. Ils se montrèrent plusieurs fois, là-haut, sur la crête. Vivre dans une île habitée par des fantômes artificiels était le plus insupportable des cauchemars. Etre amoureux d'une de ces images était encore pire qu'être amoureux d'un fantôme (mais peut-être avons-

nous toujours désiré que la personne aimée ait une existence de fantôme).

J'ajouterai ici les pages (extraites des feuillets jaunes) que Morel n'a pas lues.

« *Devant l'impossibilité d'exécuter mon premier projet, — l'emmener chez moi et prendre une scène d'une félicité unilatérale ou réciproque — j'en conçus un autre certainement meilleur.*

» *Nous avions découvert cette île dans les circonstances que vous connaissez. Trois conditions me la recommandèrent : 1°, les marées ; 2° les récifs ; 3° la luminosité.*

» *La régularité des marées lunaires et l'abondance des marées météorologiques assurent un service presque constant de force motrice. Les récifs forment un vaste système de murailles contre des envahisseurs éventuels ; un homme les connaît, c'est McGregor, notre capitaine ; j'ai pris soin qu'il ne revienne pas se risquer dans ces dangereux parages. La luminosité, vive sans être éblouissante, permet d'espérer capter les images avec un déchet vraiment minime.*

» *Je vous avoue qu'une fois découvertes ces nombreuses vertus de l'île, je n'hésitai pas à investir ma fortune dans son achat et dans la construction du musée, de l'église et de la piscine. J'affrétai ce cargo que vous appelez le* yacht *afin que notre voyage fût plus agréable.*

» *Le mot* musée, *que j'emploie pour désigner cette maison, est une survivance du temps où je travaillais aux projets de mon invention, sans en connaître le but. Je pensais alors ériger de grands albums ou « musées », familiers et publics, de mes images.*

» *Le moment est venu de vous annoncer ceci : cette île, avec ses édifices, est notre paradis privé. J'ai pris quelques précautions — physiques et morales — pour en assurer la défense ; je crois qu'elles seront efficaces. Nous demeurerons ici éternellement, bien que nous partions demain, — répétant l'un après l'autre les moments de cette semaine, sans jamais pouvoir sortir de la conscience que nous eûmes à chacun de ces moments — parce que les appareils nous enregistrèrent ainsi ; cela nous permettra de nous sentir vivre une vie toujours nouvelle, car il n'y aura pas d'autres souvenirs, à chaque moment de la projection, que ceux que nous avions au moment correspondant de l'enregistrement, et parce que le futur, tant de fois décevant, gardera toujours* (1) *ses attributs* »

Ils apparaissent de temps à autre : hier j'ai vu Haynes sur la crête, il y a deux jours, c'était Stoever, c'était Irène. Aujourd'hui c'est Dora, d'autres femmes. Ils troublent mon existence ; si je veux y mettre de l'ordre, je dois éloigner ces images de mon attention.

Les détruire, détruire les appareils qui les projettent (ils se trouvent

(1) **Toujours** : sur la durée de notre immortalité : les machines sont simples et faites de matériaux sélectionnés ; elles sont plus incorruptibles que le métro de Paris. (Note de Morel).

certainement dans le souterrain), ou bien briser la turbine hydraulique, telles sont mes tentations favorites ; je me retiens, je ne veux pas m'occuper de mes compagnons de l'île, il me semble en effet qu'il ne leur est que trop facile de se changer en obsessions.

Je ne crois pas, cependant, que ce péril me menace, je suis bien trop occupé à survivre à l'eau, à la faim, à mes repas.

Je cherche maintenant comment m'installer pour dormir d'une façon permanente. Je n'y parviendrai pas si je reste dans les basses terres : les arbres sont pourris ; ils ne peuvent supporter mon poids. Je suis décidé à changer de lieu. Quand il y a les grandes marées je ne dors pas, et les autres jours, les inondations de plus faible amplitude me dérangent dans mon sommeil, chaque fois à des heures différentes. Je ne m'habitue pas à ce bain. Je tarde à m'endormir, pensant au moment où l'eau, boueuse et tiède, va recouvrir mon visage et m'asphyxier durant quelques instants. Je ne veux pas être surpris par la crue, mais la fatigue est la plus forte et déjà l'eau, en silence, comme une vaseline de bronze, est en train de forcer mes voies respiratoires. Le résultat en est une fatigue douloureuse, une tendance à m'irriter et à me laisser abattre par n'importe quelle difficulté.

J'ai continué à lire les feuillets jaunes. Je trouve que distinguer pour les absences — spatiales ou temporelles — uniquement les moyens de les surmonter, prête à confusion. Il faudrait peut-être dire : *Moyens de réalisation* et *moyens de réalisation et de conservation.* La radiotéléphonie, la télévision, le téléphone sont exclusivement de réalisation ; la photographie, le cinéma, le phonographe — *véritables archives* — sont *de réalisation et de conservation.*

Tous les appareils propres à remédier aux absences sont donc des moyens de réalisation (avant d'avoir la photographie ou le disque, il faut la prendre ou le graver).

De même, il n'est pas impossible que toute absence ne soit, en définitive, que spatiale... D'une façon ou d'une autre, l'image, le contact, la voix de ceux qui ne vivent plus doivent demeurer quelque part. (*Rien ne se perd...*).

Je viens de laisser percer ici l'espoir qui est l'objet de mon étude et à cause duquel j'irai au souterrain du musée examiner les machines. Je pensais, à propos de ceux qui ne vivent plus : un jour des pêcheurs d'ondes les assembleront de nouveau, sur la terre. Je me flattais d'arriver moi-même à un résultat dans ce domaine ; d'inventer peut-être un système pour reconstituer la présence des morts. Cela pourrait être l'appareil de Morel muni d'un dispositif qui l'empêcherait de capter les ondes des émetteurs vivants (au relief sans doute plus accusé).

L'immortalité pourra devenir l'attribut de toutes les âmes, celles qui sont décomposées aussi bien que les vivantes. Mais, gare ! les morts les plus récents feront devant nos yeux une forêt aussi dense que les morts plus anciens. Pour recomposer un seul homme déjà désagrégé, avec tous

ses éléments et sans rien y laisser pénétrer d'étranger, il faudra le patient amour d'Isis lorsqu'elle a reconstitué Osiris.

La conservation indéfinie des âmes en état de fonctionnement est chose assurée. Ou pour mieux dire : elle sera complètement assurée le jour où les hommes comprendront que pour défendre leur place sur la terre il leur convient de prêcher et de pratiquer le malthusianisme.

Il est lamentable que Morel ait caché son invention dans cette île. Mais peut-être me trompé-je ; peut-être Morel est-il un personnage célèbre ? Autrement, j'aurais pu obtenir, pour prix de la communication de son invention, la grâce de mes persécuteurs. Mais si Morel ne l'a pas communiquée, l'un ou l'autre de ses amis l'aura fait. Cependant, il est étrange qu'on n'en parlât pas, lorsque j'ai quitté Caracas.



J'ai dominé la répulsion nerveuse que j'éprouvais à l'égard de ces images. Elles ne me préoccupent plus. Je vis confortablement dans le musée, libéré des crues. Je dors bien, je suis reposé et j'ai retrouvé enfin cette sérénité qui m'a permis de me jouer de mes persécuteurs et d'atteindre l'île.

Il est vrai que le commerce constant des images me produit un léger malaise (surtout si j'ai l'esprit vacant) ; cela passera aussi, et le fait de pouvoir me distraire suppose que je mène déjà une existence plus naturelle.

Je suis en train de m'habituer à voir Faustine sans émotion, comme un simple objet. Par curiosité, je la suis depuis une vingtaine de jours. J'ai eu peu de difficultés, bien qu'ouvrir les portes — même celles qui ne sont pas fermées à clef — soit impossible (car si elles étaient fermées lorsque la scène fut enregistrée, elles doivent le rester lorsqu'elle est projetée). Peut-être pourrais-je les enfoncer, mais je crains qu'une rupture partielle dans la succession des images ne perturbe tout l'appareil (encore que je ne croie pas la chose probable).

En se retirant dans sa chambre, Faustine ferme la porte. Dans une seule circonstance, il ne me sera pas possible d'entrer sans la toucher : c'est le soir où Dora et Alec l'accompagnent ; puis ces deux derniers sortent rapidement. La première semaine, j'ai passé toute la nuit dans le couloir, en face de la porte fermée et du trou de la serrure, d'où l'on ne voyait qu'une partie de la pièce entièrement vide. La semaine suivante, j'ai voulu voir du dehors et, au mépris du danger, j'ai marché le long de la corniche, me blessant les mains et les genoux aux aspérités des pierres que j'embrassais, tremblant de peur (c'est à environ cinq mètres du sol). Les rideaux m'ont empêché de voir.

La prochaine fois, je dominerai ma dernière crainte et j'entrerai dans la chambre avec Faustine, Dora et Alec.

Les autres nuits, je les passe le long du lit de Faustine, par terre, sur une natte, et je suis tout ému de la regarder se reposer, alors qu'elle reste

étrangère à cette habitude de dormir ensemble que nous sommes en train de prendre.

Un homme solitaire ne peut pas construire de machines ni fixer des visions, sauf sous une forme mutilée en les écrivant ou les dessinant pour d'autres, plus heureux que lui.

A mon avis, il doit être impossible de comprendre quelque chose à ces machines rien qu'en les regardant ; hermétiquement closes, elles continueront de fonctionner en obéissant aux intentions de Morel. Demain, je le saurai avec certitude. Aujourd'hui je n'ai pas pu aller au souterrain ; j'ai passé l'après-midi à rassembler des aliments.

Qu'on ne me fasse pas la perfidie de penser — si un jour les images venaient à disparaître — que je les ai détruites. Au contraire : mon intention est de les sauver, grâce à ce rapport. Ce qui les menace, ce sont les invasions de la mer, et de ces hordes que l'accroissement de la population essaime sur le globe. Il est douloureux de penser que mon ignorance, entretenue par toute cette bibliothèque que j'ai à ma disposition — pas un livre qui puisse servir à des travaux scientifiques — les menace peut-être aussi.

Je n'insisterai pas sur les dangers qui, dans l'oubli des prophéties de Malthus, guettent cette île, la terre et les hommes. Quant à la mer, je dois dire ceci : à chacune des grandes marées j'ai craint de voir l'île submergée. J'ai entendu dire dans un café de pêcheurs, à Rabaul, que les îles Ellice ou des Lagunes, ne sont pas stables, les unes disparaissent tandis que d'autres émergent (suis-je dans cet archipel ? Je m'en remets à mes autorités : le Sicilien et Ombrellieri).

N'est-il pas étonnant que l'invention ait leurré son propre inventeur ? Moi aussi, j'ai cru que les images vivaient ; mais notre situation n'était pas la même. Morel avait tout imaginé, il avait assisté au développement de son œuvre et l'avait menée à son terme. Moi, je l'ai trouvée achevée, en train de fonctionner.

Cet aveuglement de l'inventeur à l'égard de son invention nous surprend et nous conseille la circonspection dans nos jugements... Peut-être suis-je moi-même en train de généraliser les défauts d'un seul homme, de moraliser à propos de ce qui n'est qu'une particularité de Morel.

J'applaudis la direction qu'il a su donner, sans doute inconsciemment, à ses tentatives de perpétuer l'homme : il s'est borné à conserver les sensations et, bien que se trompant, il a prédit la vérité : l'homme, seul, apparaîtra. Il faut voir en tout cela la confirmation de mon vieil axiome : on ne doit pas tenter de maintenir vivant le corps tout entier.

La logique nous commande de rejeter les espérances de Morel. Les images ne vivent pas. Il me semble cependant que, ayant déjà cet appareil, il conviendrait d'en inventer un autre qui permettrait de vérifier si les images sentent et pensent (ou, tout au moins, si elles ont les pensées et les sensations qui habitèrent les sujets originaux durant l'enregistrement ; il est clair que la relation de leur conscience (?) avec ces pensées et ces sensations ne pourra être vérifiée). Cet appareil, très semblable à l'appareil

actuel, sera orienté vers les pensées et les sensations de l'émetteur ; à n'importe quelle distance de Faustine, nous pourrons obtenir ses pensées et ses sensations (visuelles, auditives, tactiles, olfactives, gustatives).

Et un jour on inventera un appareil plus complet. Ce que nous pensons et sentons durant la vie — ou durant les moments enregistrés — sera comme un alphabet grâce auquel l'image continuera à tout comprendre (comme nous pouvons, avec les lettres de l'alphabet, comprendre et composer tous les mots). Alors la vie deviendra un dépôt de la mort. Mais, même à ce moment-là, l'image ne vivra pas ; elle n'aura pas connaissance d'objets essentiellement nouveaux. Elle connaîtra seulement tout ce qu'elle a senti ou pensé, ou les combinaisons ultérieures de ce qu'elle a senti ou pensé.

Le fait que nous ne puissions comprendre rien en dehors du temps et de l'espace permettrait peut-être de suggérer que notre vie n'est pas, de façon appréciable, différente de la survivance que l'on obtiendrait par cet appareil.

Lorsque des esprits moins grossiers que celui de Morel se seront attachés à cette invention, l'homme élira un lieu retiré et plaisant, rassemblera autour de lui les personnes qu'il aime le plus et se perpétuera au sein d'un paradis intime.

Le même jardin, si les scènes à perpétuer sont prises à des moments différents, abritera un grand nombre de paradis individuels dont les sociétés, s'ignorant entre elles, rempliront leur fonction simultanément, sans heurts, presque dans les mêmes lieux. Par malheur, ce seront des paradis vulnérables, car les images ne pourront voir les hommes, et les hommes, s'ils n'écoutent pas Malthus, auront un jour besoin du sol du paradis le plus exigu, et ils détruiront ses occupants sans défense, ou bien les relègueront dans l'existence virtuelle et inutile de leurs machines débranchées (1).

J'ai veillé dix-sept jours. Même un amoureux n'aurait pu découvrir de motifs pour soupçonner Morel et Faustine.

Je ne crois pas que Morel ait fait allusion à elle dans son discours (bien qu'elle ait été la seule à n'avoir pas ri). Mais, en admettant que Morel soit amoureux de Faustine, comment peut-on affirmer que Faustine soit amoureuse de lui ?

Si nous voulons être méfiants, les occasions ne nous manqueront pas. Un soir ils se promènent en se donnant le bras, entre les palmiers et le musée. Y a-t-il rien d'étrange dans cette promenade de deux amis ?

En harmonie avec l'*ostinato rigore* qui est devenu ma devise, ma vigilance a atteint un degré qui m'honore ; je n'ai pas tenu compte du confort

---

(1) Au-dessous de l'épigraphe :
Come, Malthus, and in Ciceronian prose,
Show what a rutting Population grows,
Until the produce of the Soil is spent,
And Brats expire for lack of Aliment.
l'auteur s'attarde dans une éloquente apologie, encore que les arguments en soient peu nouveaux, de Thomas Robert Malthus et de son **Essai sur le principe de la population.** Faute de place, nous avons dû la supprimer. (Note de l'éditeur).

ni du décorum : le contrôle fut tout aussi sévère sous les tables qu'à la hauteur où se déplacent d'ordinaire les regards.

Dans la salle à manger, une nuit, une autre fois dans le hall, les jambes se touchent. Si j'admets la malice, pourquoi refuserais-je la distraction, le hasard ?

J'insiste : il n'y a aucune preuve décisive que Faustine éprouve de l'amour pour Morel. Peut-être l'origine de mes soupçons se trouve-t-elle dans mon égoïsme ? J'aime Faustine. Faustine est le moteur de tout. Je crains qu'elle en aime un autre : c'est la mission des choses de le prouver. Quand j'étais obsédé par la persécution policière, les images de cette île se déplaçaient, comme les pièces d'un échiquier, selon une stratégie conçue pour me capturer.

Morel serait furieux si je rendais publique son invention. La chose est sûre et je ne crois pas que je puisse m'en tirer avec des éloges. Ses amis feraient cause commune avec lui, animés de la même indignation (même Faustine). Mais si Faustine s'était fâchée avec lui (elle ne partageait pas les rires pendant le discours), peut-être s'allierait-elle à moi ?

Reste l'hypothèse de la mort de Morel. Dans ce cas, l'un ou l'autre de ses amis aurait fait connaître son invention. Sinon, il nous faudrait supposer une mort collective, une peste, un naufrage. Tout cela est incroyable ; cependant, il reste inexpliqué que l'on n'ait pas eu connaissance de l'invention, lorsque je quittai Caracas.

Une explication pourrait être qu'on n'ait pas cru Morel, qu'il soit fou, ou bien, j'en reviens à ma première idée, qu'ils soient tous fous, que l'île soit un vaste asile d'aliénés.

Ces explications exigent autant d'imagination que l'épidémie ou le naufrage.

Si j'arrivais en Europe, en Amérique ou au Japon, je connaîtrais des moments difficiles. Quand j'aurais commencé à passer pour un charlatan fameux — avant d'être un inventeur fameux — les accusations de Morel m'atteindraient et, peut-être, un mandat d'arrêt de Caracas. Le plus triste serait que ce fût l'invention d'un fou qui me poussât dans ce mauvais pas.

Mais je dois m'en convaincre : je n'ai pas besoin de fuir. Vivre en compagnie de ces images est une chance. Si mes poursuivants arrivent, ils m'oublieront face au prodige de ces gens inaccessibles. Je resterai.

Si je rencontrais Faustine, comme je la ferais rire en lui racontant combien de fois, amoureux et sanglotant, j'ai parlé à son image ! J'estime que cette pensée est condamnable : je la fixe par écrit pour lui assigner ses limites, pour me persuader qu'elle ne me tient pas sous son charme, pour l'écarter de moi.

Cette éternité à répétition peut paraître atroce à un spectateur ; elle est satisfaisante pour les individus qui y sont soumis. Libérés des mauvaises nouvelles et de la maladie, ils vivent toujours comme si c'était pour la première fois, sans souvenir des fois antérieures. En outre, avec les interruptions qu'impose le régime des marées, la répétition n'a rien d'implacable.

Habitué à voir une vie qui se répète, je trouve la mienne irréparablement régie par le hasard. Les intentions d'y remédier sont vaines : pour moi, il n'y a pas de prochaine fois, chaque instant est unique, différent, et nombreux sont ceux qui se perdent en distractions. Il est vrai que pour ces images, non plus, il n'y a pas de prochaine fois (toutes les fois sont identiques à la première).

On pourrait imaginer que notre vie ressemble à une semaine de ces images, et qu'elle va se répéter sous d'autres cieux.

Sans faire aucune concession à ma faiblesse, je me plais à me représenter mon émouvante arrivée chez Faustine, l'intérêt qu'elle témoignera à mes récits, l'amitié que ces circonstances aideront à établir. Qui sait si je n'ai pas pris, vraiment, le long et pénible chemin qui me conduit à Faustine, au repos nécessaire de mon existence ?

Mais où habite Faustine ? Je l'ai suivie des semaines. Elle parle du Canada. Je n'en sais pas plus. Mais il y a une autre question que l'on peut se poser — avec horreur — : Faustine vit-elle ?

Peut-être parce que cette idée me paraît si poétiquement déchirante — chercher une personne dont j'ignore où elle vit, dont j'ignore si elle vit — Faustine m'importe-t-elle plus que la vie même ?

Existe-t-il une possibilité quelconque de faire le voyage ? Le canot est pourri. Les arbres sont pourris ; je ne suis pas assez bon charpentier pour construire un canot avec d'autre bois (par exemple avec des chaises ou des portes ; je ne suis même pas sûr que j'aurais pu le faire avec des arbres). J'attendrai que passe un bateau. C'est ce que je ne voulais pas. Mon retour ne sera plus secret. D'ici, je n'ai jamais vu un bateau ; sauf celui de Morel, et ce n'était qu'un simulacre de bateau.

De plus, si j'atteins le but de mon voyage, si je rencontre Faustine, je me trouverai devant l'une des situations les plus pénibles de mon existence. Il faudra que je me présente en m'entourant de quelque mystère ; demander à lui parler en tête à tête. Déjà cela, de la part d'un inconnu, lui inspirera de la méfiance ; puis, quand elle saura que j'ai été le témoin de certains événements de sa vie, elle pensera que je cherche à en tirer quelque profit malhonnête. Et en apprenant que je suis un condamné à la prison à perpétuité, ses craintes se trouveront confirmées.

Auparavant, il ne me venait pas à l'esprit qu'un acte pût me porter bonheur, ou malheur. Maintenant, je répète, la nuit, le nom de Faustine. Bien entendu, j'ai plaisir à le prononcer ; mais la répétition finit par m'accabler de fatigue. Cependant, je continue (parfois, je m'endors avec les nausées et les angoisses d'un grand malade).



Lorsque j'aurai recouvré mon sang-froid, je trouverai bien la manière de sortir d'ici. Pour l'instant, en racontant ce qui s'est passé, j'impose quelque ordre à mes pensées. Et si je dois mourir, ces pages témoigneront de l'atrocité de mon agonie.

Hier, il n'y avait pas d'images. Désespéré devant ces impénétrables machines au repos, j'eus le pressentiment que je ne reverrais plus Faustine. Mais ce matin la marée montait. Je suis parti avant que les images apparaissent. Je me suis rendu dans la chambre des machines avec l'idée d'en comprendre le fonctionnement (pour n'être pas à la merci des marées et pouvoir remédier aux pannes). J'avais pensé que si je voyais les machines se mettre en marche, j'en comprendrais peut-être le fonctionnement, ou, tout au moins, que je pourrais en tirer quelque indication sur l'orientation de mes études. Cet espoir ne s'est pas réalisé.

Je suis entré par la fente percée dans le mur et me suis arrêté, saisi... Je sens que l'émotion m'emporte de nouveau. Je dois me dominer et composer mes phrases. Lorsque je suis entré, j'ai éprouvé la même surprise et la même félicité que la première fois. J'avais l'impression d'avancer sur le fond immobile et bleu d'une rivière. Je me suis assis, attendant que les machines se mettent en marche, le dos tourné à la brèche que j'avais faite (cette solution dans la céleste continuité de la porcelaine me faisait mal).

Ainsi suis-je demeuré un moment dans une distraction placide (chose qui, maintenant, me paraît inconcevable). Puis les machines vertes se sont mises à fonctionner. Je les comparai avec la pompe à eau et les groupes électrogènes. Je les examinai, les auscultai, les palpai avec attention : en vain ! Mais, comme ces machines m'ont semblé de prime abord inaccessibles. peut-être mon attention était-elle seulement feinte, dans une tentative de déguiser mon impuissance ou ma honte (la honte de m'être tant pressé de descendre aux souterrains, d'avoir tant attendu ce moment), comme si quelqu'un me regardait.

Dans ma fatigue, voici que je sens mon agitation me reprendre et grandir. Je dois la réprimer. En me dominant, je trouverai la façon de m'en tirer.

Je raconte très scrupuleusement ce qui m'est arrivé : j'avais fait demi-tour et avançais les yeux baissés. Comme je regardais le mur, j'ai eu le sentiment d'être désorienté. Je cherchai la fente que j'avais faite. Elle n'y était plus. J'ai cru que ce pouvait être un intéressant phénomène d'optique et j'ai fait un pas de côté, pour voir si l'illusion persistait. J'ai tendu les bras dans un geste d'aveugle. J'ai palpé tous les murs. J'ai ramassé à terre des morceaux de porcelaine, de brique, que j'avais fait tomber en perçant l'ouverture. J'ai palpé la muraille au même endroit, très longtemps. J'ai été obligé d'admettre qu'elle s'était reconstruite.

Avais-je pu être fasciné par la clarté céleste de la salle, intéressé par le fonctionnement des moteurs, au point de n'avoir pas entendu un maçon reconstruire le mur ?

Je me suis approché. J'ai senti la fraîcheur de la porcelaine contre mon oreille et j'ai entendu un silence infini, comme si l'autre côté avait disparu.

Sur le sol, là où je l'avais laissé tomber en entrant la première fois, se trouvait la barre de fer dont je m'étais servi pour défoncer le mur. *Heureusement qu'ils ne l'ont pas vue* (ai-je dit, dans une pathétique ignorance de ma situation), *je les aurais laissé l'emporter sans m'en rendre compte.*

J'ai collé de nouveau mon oreille contre ce mur qui paraissait définitif.

Rassuré par le silence, j'ai cherché l'emplacement de l'ouverture que j'avais faite et j'ai commencé à frapper (dans l'idée qu'il me coûterait plus d'ouvrir là où le mortier était plus ancien). J'ai multiplié les coups ; mon désespoir croissait à mesure. La porcelaine était invulnérable. Les coups les plus puissants, les plus épuisants résonnaient contre sa dureté sans y ouvrir la fissure la plus superficielle, ni détacher le plus léger fragment de son émail azuré.

Je me suis dominé, j'ai repris mon souffle.

J'ai attaqué de nouveau en d'autres endroits. Des fragments d'émail sont tombés et, lorsque se sont détachés de plus grands morceaux du mur, j'ai continué à frapper, les yeux embués, à une cadence frénétique, sans rapport avec le poids de la barre de fer, jusqu'à ce que la résistance de la paroi, qui ne diminuait pas proportionnellement à la rapidité et à la violence des coups, m'ait jeté sur le sol, pleurant de fatigue. D'abord, j'ai vu, j'ai touché les morceaux de maçonnerie, polis d'un côté, rugueux et terreux de l'autre ; puis, dans une vision si lucide qu'elle paraissait éphémère et surnaturelle, mes yeux ont rencontré la céleste continuité de la porcelaine, la paroi indemne et entière, la pièce close.

Je me suis remis à frapper. En certains endroits, je faisais sauter des morceaux de mur qui ne laissaient voir aucune cavité, ni claire, ni obscure, qui se reconstituaient avec une rapidité plus grande que celle de ma vue et qui prenaient alors cette même dureté invulnérable que j'avais rencontrée à l'endroit de l'ouverture.

Je me suis mis à crier : « Au secours ! » me suis lancé encore plusieurs fois à l'assaut de la paroi, puis me suis laissé tomber. J'ai eu un accès de démence, avec crise de larmes, une ardeur humide qui m'enflammait le visage. J'étais bouleversé par la terreur de me trouver dans un lieu enchanté et par la révélation confuse que le merveilleux se manifestait aux incrédules tels que moi, intransmissible et mortel, pour se venger.

Traqué par les terribles parois azurées, j'ai levé les yeux vers le soupirail, où elles s'interrompaient. J'ai vu, longtemps d'abord sans comprendre, puis saisi d'effroi, une branche de cèdre qui se séparait d'elle-même et se dédoublait ; les deux branches, ensuite, pénétraient de nouveau l'une dans l'autre, dociles comme des fantômes, pour se fondre en une seule. J'ai dit à haute voix, ou bien j'ai pensé très clairement : *Je ne pourrai jamais sortir. Je suis dans un lieu enchanté.* Comme je prononçais ces mots, j'ai été saisi de honte, tel un imposteur qui aurait poussé la simulation trop loin, et j'ai tout compris :

Ces murs — comme Faustine, Morel, les poissons de l'aquarium, l'un des deux soleils et l'une des deux lunes, le traité de Belidor — sont des projections des machines. Ils coïncident avec les murs construits par les maçons (ce sont les mêmes murs enregistrés par les machines, puis projetés sur eux-mêmes). Là où j'ai brisé ou supprimé le premier mur, il reste le mur projeté. Comme il s'agit d'une projection, aucune puissance n'est capable de la traverser ou de la supprimer (tant que les moteurs fonctionnent).

Si je démolis complètement le premier mur, quand les moteurs ne fonc-

tionneront pas, cette chambre des machines restera ouverte, ce ne sera plus une chambre mais un coin de la première. Dès que les moteurs se remettront à fonctionner, le mur s'interposera de nouveau, impénétrable.

Morel a dû avoir imaginé cette protection à double paroi, afin que personne ne puisse parvenir aux machines qui maintiennent son immortalité. Mais son étude des marées a été insuffisante (faite sans doute lors d'une autre période solaire) et il a cru que l'usine pourrait fonctionner sans interruption. Il est certainement l'inventeur de la fameuse peste qui, jusqu'à présent, a si bien protégé l'île.

Mon problème est d'arrêter les moteurs verts. Il ne doit pas être difficile de trouver la clef qui les débranche.

J'ai appris en une seule journée à me servir de la génératrice de lumière et de la pompe à eau. Sortir d'ici ne saurait présenter pour moi une difficulté plus grande.

Le soupirail m'a sauvé, ou me sauvera, car il ne faut pas que je me laisse mourir de faim, résigné au-delà du désespoir, saluant ce que je laisse derrière moi, comme ce marin japonais à l'agonie vertueuse et bureaucratique, qui asphyxiait dans un sous-marin couché au fond de la mer. J'ai lu, dans le *Nouveau Journal*, la lettre retrouvée dans le sous-marin. Le mort salue l'Empereur, les ministres et, en suivant l'ordre hiérarchique, tous les chefs de la Flotte qu'il peut énumérer, tandis qu'il attend l'asphyxie. De plus, il note des observations comme celles-ci : *A présent je saigne du nez ; il me semble que mes tympans ont éclaté.*

En racontant cette action dans toutes ses circonstances, je l'ai revécue. J'espère ne pas en revivre la conclusion.

Les horreurs de cette journée restent inscrites dans ce journal. Je n'ai déjà que trop écrit : il me semble inutile de rechercher les inévitables analogies avec les moribonds qui font de vastes projets d'avenir ou qui revoient, sur le point de se noyer, une image minutieuse de toute leur vie. Le moment final doit être bousculé, confus ; nous en sommes toujours si loin que nous ne pouvons imaginer les ombres qui viennent le troubler. Je vais maintenant m'arrêter d'écrire pour me consacrer, calmement, à trouver le moyen de faire arrêter ces moteurs. Alors la brèche s'ouvrira de nouveau, comme sous l'effet d'une parole magique. Sinon (dussé-je perdre Faustine à jamais), je les frapperai à coups de barre de fer, comme je l'ai fait pour la paroi, et je les briserai et la brèche s'ouvrira comme par l'effet d'une parole magique et je serai hors d'ici.

Je n'ai pas encore réussi à arrêter les moteurs. J'ai mal à la tête. De légères crises de nerfs, que je domine rapidement, m'arrachent à un état de somnolence qui va s'aggravant.

J'ai l'impression, certainement illusoire, que si je pouvais recevoir un peu d'air du dehors, je ne tarderais pas à résoudre mes problèmes. Je me suis attaqué au soupirail : il est invulnérable comme tout ce qui m'enserre.

Je me répète que la difficulté ne réside pas dans ma torpeur ni dans le manque d'air. Ces moteurs doivent être très différents de tous les autres. Il semble logique de supposer que Morel les a dessinés de manière

que leur fonctionnement ne puisse être compris du premier venu qui débarque dans l'île. Sans doute, la difficulté de leur maniement doit-elle résider dans des différences avec les autres moteurs. Comme je n'entends rien à aucun, cette difficulté majeure disparaît pour moi.

Du fonctionnement des moteurs dépend l'éternité de Morel. Je puis supposer qu'ils sont très solides ; je dois donc réprimer l'envie que j'ai de les briser à coups de barre de fer. Je ne réussirais qu'à me fatiguer et à gaspiller la provision d'air. Pour me contenir, j'écris.

Et si Morel avait eu l'idée d'enregistrer les moteurs aussi ?...

A la fin, la crainte de la mort me libéra de la superstition de mon incompétence ; ce fut comme si je m'en étais rapproché à l'aide de verres grossissants : les moteurs cessèrent d'être un tas de ferraille assemblée au hasard, ils revêtirent des formes, des structures qui permettaient d'en comprendre la fonction.

Je débranchai, je sortis.

Dans la chambre des machines, je pus reconnaître (en plus de la pompe à eau et de la génératrice de lumière déjà mentionnées) :

a) un groupe de génératrices de courant liées à la turbine qui se trouve dans les basses terres ;

b) un groupe fixe de récepteurs, enregistreurs et projecteurs, avec un réseau d'appareils disposés de manière à couvrir toute l'île ;

c) trois appareils portatifs, récepteurs, enregistreurs et projecteurs, pour les expositions isolées.

Dans ce que je supposais être le moteur le plus important et qui n'était qu'une boîte à outils, je découvris quelques plans incomplets qui me donnèrent beaucoup de travail et ne m'aidèrent que fort peu.

L'état de clairvoyance dans lequel j'ai résolu l'énigme des moteurs ne s'est pas produit tout de suite. Les états antérieurs par lesquels j'ai passé ont été :

1°) Le désespoir.

2°) Un dédoublement en acteur et spectateur. Je me sentais dans un asphyxiant sous-marin, au fond de la mer, sur une scène, pénétré de sérénité pour mon attitude sublime, confus comme un héros. C'est ainsi que j'ai perdu du temps et, lorsque je suis sorti, il faisait déjà nuit et je ne voyais plus assez clair pour chercher des racines comestibles.

J'ai fait d'abord fonctionner les récepteurs et les projecteurs pour expositions isolées. J'ai placé des fleurs, des feuilles, des mouches, des grenouilles. J'ai eu l'émotion de les voir apparaître, reproduites et réelles.

Puis, j'ai commis l'imprudence.

J'ai placé ma main gauche devant le récepteur ; j'ai ouvert le projecteur et la main est apparue, rien que la main, en train de faire les mouvements paresseux que j'avais effectués au moment où je l'enregistrais.

Maintenant, elle est comme un objet de plus, presque un animal, dans le musée.

Je laisse marcher le projecteur, je ne veux pas que la main disparaisse ; sa vue, plutôt curieuse, n'est pas désagréable.

Cette main, dans un conte, serait une terrible menace pour le héros. Dans la réalité, quel mal peut-elle faire ?

Les émetteurs végétaux — feuilles, fleurs — sont morts au bout de cinq à six heures ; les grenouilles, au bout de quinze.

Les copies survivent, incorruptibles.

Je ne distingue plus entre les mouches véritables et les artificielles.

Les fleurs et les feuilles ont peut-être manqué d'eau. Je n'ai pas donné de nourriture aux grenouilles ; elles ont dû souffrir, elles aussi, du changement d'ambiance.

Quant aux effets sur la main, je soupçonne qu'ils sont dus davantage aux craintes qu'a fait naître en moi la machine, plutôt qu'à la machine même. J'éprouve une sourde et constante irritation. La peau est en partie tombée. Hier soir, j'étais inquiet. Je pressentais d'horribles transformations dans ma main. Je rêvais que je la grattais, que je la défaisais facilement. J'ai pu me l'abîmer alors.

⁂

Un jour de plus sera intolérable.

D'abord ma curiosité fut éveillée par un paragraphe du discours de Morel Puis, je crus faire une découverte qui m'amusa beaucoup. Je ne sais comment cette découverte s'est changée en une autre, certaine, sinistre.

Je ne me tuerai pas tout de suite. Je me suis habitué à voir mes théories les mieux raisonnées se défaire le lendemain, demeurer comme la preuve d'une combinaison effrayante d'ineptie et d'enthousiasme (ou de désespoir). Peut-être mon idée, une fois couchée par écrit, m'obsédera-t-elle moins.

Voici la phrase qui m'a effrayé :

Vous aurez à me pardonner cette scène d'abord ennuyeuse, puis terrible.

Pourquoi terrible ? Ils allaient apprendre qu'ils avaient été photographiés selon un procédé nouveau, sans en avoir été avertis. Il est vrai que savoir *a posteriori* que huit jours de notre vie, avec tous leurs détails, ont été enregistrés à jamais, ne doit pas être agréable.

Je pensai aussi, à un certain moment : *Une de ces personnes doit avoir un horrible secret ; Morel doit s'efforcer de le connaître ou de le révéler.*

Par hasard, je me rappelai que l'horreur que certains peuples éprouvent à être représentés en images repose sur la croyance selon laquelle, lorsque l'image d'une personne se forme, son âme passe dans l'image, et la personne meurt.

Je m'amusai de découvrir des scrupules chez Morel pour avoir photographié ses amis sans leur consentement. En effet, je crus reconnaître, dans l'esprit d'un homme de science contemporain, la survivance de cette antique frayeur.

Je lus de nouveau la phrase :

Vous aurez à me pardonner cette scène, d'abord ennuyeuse, puis terrible. Nous l'oublierons.

Que voulait dire : « Nous l'oublierons » ? Que bientôt ils n'attacheraient plus d'importance à la scène, ou bien qu'ils ne pourraient plus s'en souvenir ?

La discussion avec Stoever avait été terrible. Stoever avait conçu le même soupçon que moi. Comment ai-je pu tant tarder à le comprendre ?

En outre, l'hypothèse que les images possèdent une âme paraît exiger, comme base, que les émetteurs la perdent lorsqu'ils sont captés par les appareils. Morel lui-même le déclare : *L'hypothèse que les images aient une âme paraît confirmée par les effets de ma machine sur les personnes, les animaux et les végétaux émetteurs.*

A la vérité, il faut avoir une conscience singulièrement supérieure et audacieuse, qui se confond avec l'inconscience, pour faire cette déclaration à ses propres victimes ; mais c'est là une monstruosité qui semble assez en harmonie avec l'homme qui, poursuivant son idée, organise une mort collective, et décide de sa propre autorité d'en rendre tous ses amis solidaires.

Quelle était cette idée ? Profiter de la réunion presque complète de ses amis pour créer une espèce de paradis terrestre, ou bien s'agit-il d'une inconnue que je ne soupçonne pas ? S'il s'agit d'une inconnue, il est possible qu'elle ne présente aucun intérêt pour moi.

Je crois pouvoir identifier maintenant les membres de l'équipage trouvés morts sur le bateau bombardé par le croiseur *Namura :* Morel a utilisé sa propre mort et celle de ses amis pour confirmer les rumeurs touchant la maladie mortelle qui frapperait tout ce qui vit dans cette île ; rumeurs précédemment propagées par Morel pour protéger sa machine, son immortalité.

Mais tout cela, si je raisonne juste, signifie que Faustine est morte ; qu'il n'y a plus d'autre Faustine que cette image, pour laquelle je n'existe pas.

S'il en est ainsi, la vie n'est plus tolérable pour moi. Comment pourrais-je continuer de subir la torture de vivre avec Faustine et de la savoir si loin ? Où la chercher ? Hors de cette île, Faustine s'est perdue, avec les attitudes et les songes d'un passé qui m'est étranger.

J'ai noté au début de ce journal :

« *Je sens avec déplaisir que ces pages se transforment en testament. S'il doit en être ainsi, il me faut faire en sorte que mes affirmations puissent être contrôlées ; de cette façon, personne, pour m'avoir jugé ici suspect de fausseté, n'aura lieu de croire que je mens, quand je dis que j'ai été condamné injustement. Je placerai ce rapport sous la devise de Léonard* — Ostinato rigore (1) — *et m'efforcerai de la suivre.* »

(1) Cette devise n'apparaît pas en tête du manuscrit. Faut-il attribuer cette omission à un oubli ? Nous ne savons pas ; comme pour tous les autres passages douteux, nous avons préféré rester fidèle à l'original, au rique d'encourir les critiques. (Note de l'éditeur).

Je me sais voué maintenant aux larmes et au suicide. Cependant, je n'oublie pas cette rigueur que j'ai fait serment d'observer.

Dans les pages qui suivent, je veux corriger des erreurs et élucider tout ce qui n'a pas été d'une clarté suffisante : je réduirai ainsi l'écart qui peut exister entre l'idéal d'exactitude qui m'a guidé dès le début, et mon récit.

LES MARÉES : J'ai lu le petit livre de Belidor (Bernard Forest de). Il commence par une description générale des marées. J'avoue que celles de cette île préfèrent se conformer à son explication, plutôt qu'à la mienne. Il faut tenir compte du fait que je n'avais jamais étudié les marées (sauf peut-être au collège, où personne n'étudiait) et que je les ai décrites, dans les premiers chapitres de ce journal, alors qu'elles commençaient seulement à prendre de l'importance à mes yeux. Auparavant, tant que j'ai vécu sur la colline, elles ne représentaient pas un danger et, même si elles m'intéressaient, je n'avais pas le temps de les observer à mon aise (presque tout le reste était un danger).

Chaque mois, selon Belidor, il y a deux marées d'amplitude maximum : les jours de pleine lune et de nouvelle lune ; et deux marées d'amplitude minimum : les jours du premier et du dernier quartier.

Quelquefois, au septième jour d'une marée de pleine lune ou de nouvelle lune, il est possible qu'il y ait eu une marée météorologique (provoquée par les grands vents et par les pluies) : d'où l'erreur que j'ai faite de croire que les grandes marées ont lieu une fois par semaine.

Explication du manque de ponctualité des marées quotidiennes : d'après Belidor, les marées arrivent chaque jour avec cinquante minutes de retard, pendant la phase ascendante de la lune, et avec cinquante minutes d'avancependant la phase de déclin. Cela n'est pas tout à fait exact dans l'île : je crois que l'avance ou le retard doit être d'un quart d'heure à vingt minutes par jour. Je donne ces modestes observations, faites sans appareil de mesure : peut-être les savants y ajouteront-ils ce qui manque et pourront-ils en tirer quelque conclusion utile à une meilleure connaissance du monde que nous habitons.

Ce mois-ci il y a eu plusieurs grandes marées : deux furent lunaires, les autres météorologiques.

LES APPARITIONS ET DISPARITIONS. LA PREMIÈRE ET LES SUIVANTES : Les machines projettent les images. Les machines fonctionnent grâce à la puissance des marées.

Après des périodes plus ou moins longues, avec des marées de peu d'amplitude, il y eut une succession de marées qui atteignirent le « moulin » qui se trouve dans les basses terres. Les machines se mirent à fonctionner, et le disque éternel se remit en marche, à partir du moment de la semaine où il s'était arrêté.

Si le discours de Morel eut lieu dans la dernière nuit de la semaine, la première apparition aura eu lieu la nuit du troisième jour.

L'absence d'images, durant la longue période antérieure à la première

apparition, est peut-être due au fait que le régime des marées varie avec les périodes solaires.

LES DEUX SOLEILS ET LES DEUX LUNES : Comme la semaine éternelle se répète tout au long de l'année, on voit ces soleils et ces lunes qui ne coïncident pas (et aussi les habitants qui ont froid par des journées torrides, qui se baignent dans des eaux sales, qui dansent au milieu des bruyères ou dans la tempête). Si l'île était submergée (à l'exception des endroits où sont les machines et les projecteurs) on continuerait de voir les images, le musée, et l'île elle-même.

J'ignore si la chaleur excessive de ces derniers temps est due à la somme de la température actuelle et de la température qu'il faisait lorsque la scène fut prise (1).

LES ARBRES ET AUTRES VÉGÉTAUX : ceux que la machine a enregistrés sont desséchés ; les autres — les plantes annuelles (fleurs, herbes) et les arbres nouveaux — sont vigoureux.

L'INTERRUPTEUR ÉLECTRIQUE, LES TARGETTES BLOQUÉES ET LES RIDEAUX INAMOVIBLES : on peut appliquer aux targettes et aux commutateurs ce que j'ai dit beaucoup plus haut des portes :

S'ils étaient fermés lorsque la scène fut prise, ils doivent le rester quand elle est projetée.

Pour la même raison, les rideaux sont inamovibles.

LA PERSONNE QUI ÉTEINT LA LUMIÈRE : La personne qui éteint la lumière de la pièce opposée à celle de Faustine est Morel. Il entre et se tient un moment devant le lit. Le lecteur se rappellera que, dans mon rêve, c'est Faustine qui fait tout cela. Il m'est désagréable d'avoir confondu Morel avec Faustine.

CHARLIE. LES FANTÔMES IMPARFAITS : Tout d'abord, je ne les ai pas trouvés. Maintenant, je pense avoir mis la main sur leurs disques. Je ne les passerai pas. Ils peuvent être déprimants et ne pas convenir à ma situation (future).

LES ESPAGNOLS QUE J'AI VUS A L'OFFICE : Ce sont des employés de Morel.

LES CHAMBRES SOUTERRAINES. LE PARAVENT A MIROIRS : J'ai entendu Morel dire qu'ils servent à des expériences d'optique et de son.

LES VERS FRANÇAIS DÉCLAMÉS PAR STOEVER : Je les ai notés.

Ame, te souvient-il, au fond du paradis,
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis ?

Stoever dit à la vieille qu'ils sont de Verlaine.

Je ne crois pas qu'il reste, dans mon journal, d'autres points inexpliqués (2). Les éléments sont là, qui doivent permettre de comprendre presque tout. Les chapitres qui manquent ne surprendront point.

---

(1) L'hypothèse des températures additionnées ne me semble pas nécessairement fausse (un petit réchaud est insupportable par une journée d'été), mais je pense que la véritable explication est différente. Ils étaient au printemps ; la semaine éternelle fut gravée en été ; en fonctionnant, les machines reflètent la température de l'été. (Note de l'éditeur).

(2) Il reste le plus incroyable : la coïncidence, dans un même espace, d'un objet et de son image totale. Ce fait suggère la possibilité que le monde soit exclusivement constitué de sensations. (Note de l'éditeur).

⁂

Je cherche à m'expliquer la conduite de Morel.

Faustine évitait sa compagnie ; lui, alors, trama la semaine éternelle, la mort de tous ses amis, pour atteindre à l'immortalité avec Faustine. Ainsi compenserait-il son renoncement aux possibilités qu'offre la vie. Il estima que, pour les autres, la mort ne serait pas un grand préjudice ; en échange d'un laps de temps incertain, il leur donnerait l'immortalité au milieu de leurs amis préférés. Il disposa également de la vie de Faustine.

Mais l'indignation même que j'éprouve me met sur mes gardes ; peut-être attribuè-je à Morel un enfer qui m'est personnel ? C'est moi qui suis amoureux de Faustine, moi qui suis capable de tuer et de me tuer, c'est moi le monstre. Peut-être Morel n'a-t-il jamais fait allusion à Faustine dans son discours ; peut-être était-il amoureux d'Irène, de Dora, ou de la vieille ?

Non ! Mon exaltation me fait dire des sottises. Morel ignore ces espèces de coquettes. Il aimait l'inaccessible Faustine. C'est pourquoi il l'a tuée, pourquoi il s'est tué avec tous ses amis, et a inventé l'immortalité !

La beauté de Faustine mérite ces folies, ces hommages, ces crimes. Je l'ai niée, par jalousie ou par une réaction de défense, pour ne pas admettre la passion.

Je vois maintenant l'acte de Morel comme un juste dithyrambe.

Mon existence n'a rien d'atroce. Si je ne me laisse pas troubler par l'espoir irréalisable de partir à la recherche de Faustine, je puis m'accommoder du destin tout séraphique de la contempler.

Une voie s'ouvre à moi : vivre ; être le plus heureux des mortels.

Mais la condition de mon bonheur, comme tout ce qui est humain, est précaire. La contemplation de Faustine pourrait — mais je ne *peux pas* tolérer cela, pas même en pensée — être interrompue :

Par un dérangement des machines (je ne sais pas les réparer) ;

Par quelque doute qui naîtrait dans mon esprit et me ruinerait ce paradis (je dois reconnaître qu'il y a, entre Morel et Faustine, des conversations et des attitudes capables d'induire en erreur des personnes d'un caractère moins ferme que le mien) ;

Par ma propre mort.

Le véritable avantage de ma solution, c'est qu'elle fait de la mort la condition nécessaire et la garantie de la contemplation éternelle de Faustine.



Me voici sauvé des jours interminables que j'aurais dû vivre en attendant la mort dans un monde sans Faustine. Me voici sauvé d'une interminable mort sans Faustine.

Lorsque je me suis senti prêt, j'ai ouvert les récepteurs d'activité simultanée. Sept journées ont été enregistrées. J'ai bien joué : un spectateur peu

averti peut croire que je ne suis pas un intrus. C'est là le résultat naturel d'une laborieuse préparation : quinze jours d'études et de répétitions ininterrompues. Infatigablement, j'ai répété chacun de mes actes. J'ai étudié ce que dit Faustine, ses questions et ses réponses. Plusieurs fois, j'intercale habilement quelque phrase entre les siennes ; on dirait que Faustine me répond. Je ne reste pas toujours derrière elle ; je connais ses mouvements et parfois la précède. J'espère que dans l'ensemble nous donnons l'impression d'être des amis inséparables, de nous entendre sans avoir besoin de nous parler.

Longtemps, j'ai été troublé par l'espoir de supprimer l'image de Morel. Je sais qu'une telle espérance est vaine. Cependant, en écrivant ces lignes j'éprouve le même ardent désir, le même trouble. J'étais vexé par la dépendance des images (en particulier, de Morel avec Faustine). Mais plus maintenant : je suis entré dans cet univers. On ne peut plus supprimer l'image de Faustine sans que la mienne disparaisse. Je me réjouis également de dépendre (et cela est plus étrange, moins justifiable) de Haynes, Dora, Stoever, Irène, etc. (et de Morel lui-même !)

J'ai changé les disques ; les machines projetteront la nouvelle semaine, éternellement.

Dans les premiers jours, la conscience importune d'être en train de jouer un rôle m'a ôté de mon naturel ; je l'ai vaincue. Et si l'image garde — comme je le crois — les pensées et les états d'âme des journées où elle a été enregistrée, la joie de contempler Faustine sera l'élément où je vivrai pour l'éternité.

Grâce à une infatigable vigilance, j'ai maintenu mon esprit libre de toute inquiétude. Je suis parvenu à m'interdire d'approfondir les actes de Faustine, à oublier les haines. Ma récompense sera une paisible éternité ; bien mieux, j'ai réussi à sentir la durée de la semaine.

La nuit où Faustine, Dora et Alec entrent dans la chambre, j'ai maîtrisé victorieusement mes nerfs. Je n'ai essayé aucune vérification. Je suis un peu ennuyé, maintenant, d'avoir laissé ce point dans l'ombre. Dans l'éternité, je ne lui accorde pas d'importance.

Je n'ai presque pas senti le processus de ma mort. Elle a commencé dans les tissus de la main gauche ; cependant, elle a beaucoup gagné : la progression de la brûlure est si lente, si continue, que je ne la remarque pas.

Je perds la vue. Le toucher m'est devenu impraticable, ma peau tombe, les sensations sont ambiguës, douloureuses ; je m'efforce de les éviter.

Devant le paravent à miroirs, j'ai constaté que je suis glabre, chauve, sans ongles, légèrement rosé. Mes forces diminuent. Quant à la douleur, j'éprouve une impression absurde : il me semble qu'elle augmente, mais que je la sens moins.

La persistante, l'infime anxiété que me causent les relations de Morel avec Faustine, me préserve de prêter attention à ma propre destruction ; c'est là un effet inespéré et bienfaisant.

Par malheur, toutes mes préoccupations ne sont pas aussi profitables : il y a — et cela dans ma seule imagination, afin de m'inquiéter — l'espoir

que toute ma maladie ne soit qu'une puissante auto-suggestion ; que les machines ne fassent pas de mal ; que Faustine vive et que bientôt je parte à sa recherche ; qu'ensemble nous rirons de ces fausses veilles de la mort.

Mais la discipline de fer que je me suis imposée ne se lasse pas de mettre en déroute ces idées, qui risquent de compromettre la paix ultime.

Je vois encore mon image en compagnie de Faustine. J'oublie qu'elle est une intruse ; un spectateur non prévenu pourrait croire qu'elles sont également amoureuses et dépendantes l'une de l'autre. Ou bien n'est-ce qu'une illusion due à la faiblesse de mes yeux ? De toute façon, il est consolant de mourir en assistant à un résultat aussi satisfaisant.

Mon âme n'est pas encore passée dans l'image ; si cela se faisait, c'est que je serais mort et que j'aurais cessé de voir (peut-être) Faustine, pour demeurer avec elle dans une apparition que personne ne recueillera.

A celui qui, se basant sur ce rapport, inventera une machine capable de rassembler les présences désagrégées, j'adresserai une prière : qu'il nous cherche, Faustine et moi, qu'il me fasse entrer dans le ciel de la conscience de Faustine. Ce sera là une action charitable.

Traduit par Armand Pierhal.
Titre original : La invención de Morel.

« Le tour d'écrou » à l'écran

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le roman de Henry James, « *Le tour d'écrou* », qui parut dans nos numéros 90 et 91. Ce classique de la littérature fantastique vient d'être porté à l'écran par le metteur en scène Jack Clayton, avec Deborah Kerr dans le rôle principal. Le film, intitulé « *Les innocents* », a été sélectionné pour le récent festival de Cannes et vient de sortir à Paris, où il est projeté depuis le 18 mai aux cinémas Mercury, (V. O.), Madeleine et les Images (V. F.). Nous en publierons le mois prochain la critique.

CHARLES G. FINNEY

Captivité

Le thème du « Pont de la rivière Kwaï » *a été utilisé plus d'une fois, mais jamais en science-fiction. Voici une lacune comblée, et bien comblée, avec le conte que vous allez lire et qui reprend, dans une atmosphère étrange et irréelle, tous les problèmes de la vie en captivité.*



OUI, dit Rops, je sais que ça ressemble à l'Abyssinie de Rasselas, mais je ne vous raconte pas d'histoires, ça s'est bien passé ainsi. Nous étions là une centaine ; il nous vint à l'esprit seulement par la suite que nous avions été choisis. *Ils* avaient fait environ six mille prisonniers dans notre camp, vous savez. Donc, *ils* en sélectionnèrent cent et laissèrent les autres s'échapper. Ceux-là ne trouvèrent pas grand chose au terme de leur fuite. Tout, ou presque, était en ruines. Mais les fugitifs et les survivants des villes et des villages où ils avaient cherché refuge parvinrent à reconstruire, à subsister. C'est probablement dans ce but qu'on leur avait permis de s'échapper.

Bien entendu, je ne saurai jamais la raison pour laquelle ces cent hommes-là furent maintenus en captivité. Cela se passait il y a quarante ans, et pourtant les chosoes n'ont pas changé le moins du monde. Nous voilà prêts à y retourner — bang, bang, bang ! Les vainqueurs de la dernière, celle d'il y a quarante ans, se sont affaiblis, et les vaincus ont repris des forces. On dirait qu'une loi quelconque régit tout cela, mais je ne saurais la définir.

En tout cas, les vainqueurs de l'époque auraient été, je pense, bien assez puissants pour imposer leur volonté à l'univers entier. Ce fut une sorte de compromis qui mit un terme aux combats, mais l'identité des gagnants ne faisait aucun doute. Il semble, cette fois-ci au contraire, que l'on ne sache pas très bien qui sera le vainqueur ; les deux camps sont aussi prêts l'un que l'autre ; la guerre, seule, en décidera.

Ces cent hommes, dont j'étais furent faits prisonniers dans la Région de l'Extrême Nord. Le lendemain, *ils* nous acheminèrent par avion (après nous avoir sélectionnés) vers le lieu qui devait être notre camp pendant les trois années suivantes. Vous avez vu les vertes collines qui vallonnent

les îles d'Hawaï, et les verts abîmes de Mindanao. C'était un endroit de ce genre. Il y avait un cañon enfoui sous la verdure, un cañon à fond plat, qui faisait environ quinze kilomètres de longueur, et qu'un fleuve traversait. Sur les parois en terrasses, s'étageaient des champs cultivés. Un réseau de fils de fer barbelé entourait notre camp, comme dans une réserve de bêtes sauvages : car on pourrait croire que les animaux vivent dans leur habitat naturel, mais chacun sait — même les animaux — qu'il y a une barrière autour et que toute issue est bouchée.

Des pistes et des sentiers serpentaient entre les champs et les terrasses ; des cavernes spacieuses s'ouvraient dans les flancs du cañon. On nous divisa en groupes de dix et, à chaque dizaine, une de ces cavernes fut allouée. Nous pouvions nous y laver commodément et nous ne souffrions pas, pour dormir, de la promiscuité, chaque hamac étant séparé des autres par un paravent. *Ils* nous prirent nos uniformes de l'Extrême Nord et nous donnèrent en échange des pagnes en tissu à fleurs. *Ils* nous immunisèrent contre toutes les maladies possibles. A ma connaissance, nul prisonnier ne tomba malade pendant les trois années que nous passâmes là. Il n'y eut pas non plus un seul décès. Les cent hommes qui avaient pénétré dans le camp au pas cadencé, en ressortirent tous, au grand complet, trois ans plus tard.

Jamais nous ne vîmes nos véritables vainqueurs. *Leurs* directives nous parvenaient par le canal d'une race intermédiaire, des soldats qui faisaient office de gardiens. Peut-être le terme de « serviteurs » serait-il préférable à celui de « gardiens ». Car nous n'étions nullement en prison. Notre petit monde de quinze kilomètres, notre petit monde bien à nous, ne ressemblait en rien à une prison. Nous avions droit à une nourriture et à des soins aussi attentifs que si nous eussions été les plus rares des animaux rares. Et nous vivions dans un magnifique univers de fleuve et de vallons, de fleurs, de fruits et de soleil.

Nous consacrions au sport une grande partie de notre temps : notre préférence allait à un jeu qui se disputait avec des balles sur un court de sable. Vingt hommes pouvaient y jouer à la fois, un groupe de Dix contre un autre groupe de Dix. Nous organisâmes un tournoi. Une année, le groupe auquel j'appartenais devint champion du monde, mais il perdit son titre l'année suivante. Nous aimions à pêcher dans le fleuve, et il fallait dix hommes pour manier les grands filets qu'*ils* nous avaient donnés. C'était un sport comme un autre, et les vainqueurs de la compétition, ceux qui rapportaient le plus de poisson, recevaient en récompense une petite barrique de vin supplémentaire. Nous chassions, avec des couteaux de silex, les cerfs et les cochons sauvages qui hantaient les collines verdoyantes, et c'était là le sport le plus apprécié de tous. Les aliments que nous nous procurions ainsi, la chair livide du poisson, la viande pâle du cochon, celle, rouge, du cerf, nous les confiions aux intermédiaires qui s'occupaient de nous ; ils les préparaient et nous les servaient.

La pratique des arts était encouragée. Moi-même, je me mis à peindre, car c'était une chose dont j'avais toujours eu envie. *Ils* me fournirent les

couleurs, les pinceaux et de jolies planches d'un bois dur et blanc en guise de toiles. Sur ma demande, (que je formulai par le canal des intermédiaires) *ils* me firent également parvenir un manuel indiquant la façon exacte de faire les ombres pour souligner les yeux, les muscles ou les seins quand il s'agissait d'un nu.

Nombre de prisonniers souhaitaient s'adonner à la sculpture, au modelage ou à la céramique. *Ils* leur fournirent tous les outils dont ils avaient besoin. Sept hommes appartenant à l'un des groupes de Dix qui vivaient en contrebas érigèrent un échafaudage qu'ils adossèrent à une paroi de roche nue et sculptèrent dans la pierre des statues qui les représentaient eux-mêmes dans différentes attitudes. Cette année-là, ce fut à eux que revint le premier prix de composition artistique. L'un de mes tableaux obtint un accessit. C'était un nu que j'avais fait de Feuille. Elle venait d'attraper une salamandre et on la voyait debout, cette salamandre à la main, l'air un peu effrayé, la peau couverte de fines gouttelettes qui miroitaient au soleil. Hé oui, *ils* nous avaient donné des femmes. Ils les jugeaient aussi nécessaires à notre bien-être que la nourriture et l'exercice, le vin et le confort matériel. Nous leur donnâmes, à ces femmes, le nom des jolies choses qui nous entouraient. Par exemple, j'appelai la mienne Feuille, un autre homme de notre groupe nomma la sienne Tige, un autre encore, Pétale. Ces filles, qui appartenaient à une race différente, captive elle aussi, bien sûr, avaient la peau plus claire que la nôtre. Je me rappelle notre joie lorsque nous apprîmes, le troisième jour de notre captivité, qu'il y aurait des femmes. Nous les fêtâmes longuement le soir de leur arrivée. Nous allumâmes un grand feu sur le sable qui bordait la rivière, et *ils* nous firent parvenir des barriques de vin en supplément. Les filles allèrent habiter des cavernes séparées. Nous pouvions leur rendre visite à notre gré et choisir n'importe laquelle d'entre elles, pourvu qu'elle nous accordât la permission d'entrer.

Nous nous accouplions, en fait, comme les oiseaux... pour la semaine, pour le mois, pour la saison. Un homme qui appartenait à un groupe voisin du nôtre engendra onze enfants pendant ses trois années de captivité.

Comme des hippopotames dans un zoo, vous comprenez : les gardiens les soignent le mieux possible et se réjouissent quand ils ont des petits. Ou comme des cochons, peut-être. Vous avez déjà vu l'aménagement des auges, dans une ferme. Il y en a tant pour un nombre donné de bêtes, et elles apprennent à se rassembler devant les auges au moment où on leur apporte leur nourriture. Certes, dans notre cas, les auges étaient remplacées par des écuelles de poterie brune et noire. Chaque groupe de Dix avait son propre réfectoire ; nous les appelions guérites à cause de leur ressemblance avec le petit abri sous lequel la sentinelle monte la faction. Elles formaient, toutes les dix, des espèces de grilles dans la clôture qui encerclait notre cañon, clôture en fil de fer barbelé, mais très élevée, envahie de lianes qui masquaient le fer et semblaient une impénétrable barricade de verdure. Cinq fois par jour, à heures fixes, chaque groupe se

réunissait devant sa guérite, où l'on nous servait nos repas. Voici un menu type : (Rappelez-vous, cependant, qu'il changeait tous les jours et que les portions étaient assez réduites.)

Petit déjeuner : Fruits, céréales, œufs, café.
Premier déjeuner : Une saucisse, petit pain, pickles.
Second déjeuner : Soupe (aux lentilles, aux haricots ou aux pois), petit pain, tarte, vin (rouge, un gobelet).
Dîner : Viande ou poisson ou volaille, salade de légumes crus, vin (blanc, un gobelet).
Souper (*dans la soirée*) : *Bouillon, trois grandes olives, petit pain, bière (une grande canette).*

Notre emploi du temps quotidien, bien qu'il variât lui aussi chaque jour, se présentait à peu près comme suit :

Petit déjeuner, puis partie de chasse dans les collines ou de pêche dans la rivière.
Premier déjeuner, puis jeux en groupes qui opposaient les Dizaines les unes aux autres.
Second déjeuner, puis quelques heures de repos que nous consacrions généralement aux arts (sculpture, peinture, travail du bois, etc.)
Dîner, que nous prenions avec les filles.
Souper, très tard dans la soirée. A cette heure-là, nous étions fatigués et, une à une ou par petits groupes, les filles remontaient vers leurs cavernes.

Du reste, ce règlement n'avait rien de particulièrement strict. Libre à nous de respecter l'emploi du temps ou de le négliger. De manger aux heures fixées ou de sauter un repas. De passer la journée entière à dormir, à jouer avec les filles, à faire ce que bon nous semblait. De chasser du matin au soir ou de travailler à un tableau. Il n'y avait pas de discipline, pas d'appels ou d'inspections. Mais, généralement, nous nous conformions à la routine. C'était, dans notre langage, l' « ornière ».

Au bout de quinze mois environ, je ressentis la nécessité de faire de longues promenades solitaires ; je choisissais d'habitude pour cela les heures qui suivaient le second déjeuner. Entre les terrasses et les champs cultivés qui s'étageaient sur les flancs du cañon serpentaient des sentiers, des pistes étroites ombragées par un dôme de verdure, des petits chemins humides sillonnés d'ombre, pleins de chants d'oiseaux et d'odeurs de fougère. En trois ans, je ne réussis pas à les explorer tous.

Un jour, j'en suivis un qui grimpait abruptement, presque comme un escalier, puis s'aplanissait pour aboutir à un bosquet ; là, il y avait une percée dans la voûte de feuillage. Un petit lac alimenté par une chute d'eau qui plongeait au-dessus d'une falaise formée par la terrasse supérieure, en éclaboussements d'écume léchant les fougères ondulantes et spumeuses, s'y étalait. Dans ce lac, trois filles, Vigne, Tige et Nid,

jouaient avec trois hommes. Ils ne portaient pas de vêtements, puisqu'ils étaient dans l'eau ; les jeunes gens, qui ne s'étaient pas rasés depuis près de deux ans, avaient de longues barbes. Sur des buissons, près du lac, poussaient des fruits éclatants qu'ils mangeaient et dont ils se jetaient les pépins. Le pays des lotus. Etendus comme des dieux sur les collines. Je courus à ma caverne, j'y pris ma palette, mes pinceaux et j'obtins de Tige, de Vigne, de Nid et des trois jeunes gens qu'ils se groupâssent devant le torrent. Ce fut ainsi que je fis leur portrait et je crois bien être le seul homme qui ait jamais peint des nymphes et des satyres en chair et en os.

Une fois encore, je pris un autre chemin. C'était, comme toujours, un sentier tapissé de verdure, humide, plein de chants d'oiseaux et d'odeurs de fougères. Il menait à un bois qui, par la taille gigantesque de ses arbres et les intervalles qui séparaient leurs troncs, ressemblait à la nef d'une cathédrale. Là, un jeune homme, appartenant à un groupe différent du mien, s'était installé une sorte de table faite de branchages verts ; en m'approchant, je le vis debout devant cette table et je l'entendis qui disait à voix haute : « J'irai vers l'autel de Dieu, du Dieu qui fait ma joie et mon allégresse ». Puis il m'aperçut et pouffa de rire. mais son rire se noya dans les larmes. « J'ai prononcé le nom de Dieu en vain, » dit-il. « J'ai péché. » Il s'enfuit et jamais plus je ne le revis.

Nous n'avions pas de dimanches. Les jours ne différaient en rien les uns des autres. Nous ne savions jamais quel jour nous étions mais nous discutions sans fin pour savoir si c'était un lundi ou un jeudi.

Ce fut pendant lune de ces promenades solitaires, vers la fin de la deuxième année, que je rencontrai un jour un membre d'un groupe vivant au-dessus du mien sur le flanc du cañon. Son amie l'accompagnait. Elle était très belle. Ils n'avaient de vêtements ni l'un ni l'autre car nous avions tous, à cette époque, renoncé à nous vêtir. Comme il semblait avoir envie de parler, je m'arrêtai à son niveau. Il était un peu plus âgé que moi : il pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans.

— « Tu vois ces petites racines, » me dit-il en m'en indiquant une touffe qui émergeait d'une fissure creusée dans la paroi de la falaise. « Elles ressemblent à de minuscules fils électriques, tu ne trouves pas ? Je travaillais autrefois dans une compagnie de téléphone. J'utilisais des fils de couleurs différentes ; il fallait assortir ces couleurs pour réussir parfaitement l'épissage. C'était un travail monotone et plutôt mal payé. Mais, tu sais, quand c'était fait et bien fait, on éprouvait une certaine satisfaction. Le plaisir d'avoir accompli quelque chose. »

— « Eh bien, » dis-je, « rien ne t'empêche de faire ça ici, je suppose. Tu n'as qu'à le *leur* demander, et *ils* te procureront du fil électrique, des outils, tout ce que tu voudrais. »

— « Ici ? » s'écria-t-il. « Le leur demander à *eux* ? Je préfèrerais me couper la gorge. » Il prit la cigarette que je tenais entre les doigts et en brûla sauvagement l'épaule de son amie.

Au cours de la troisième année, nous décidâmes de nous échapper, un autre homme et moi. En examinant la clôture près de la guérite où

nous prenions nos repas, nous avions constaté que les barbelés n'étaient pas plus redoutables qu'un grillage de poulailler. Aussi notre plan était-il très simple. Il nous suffirait de grimper jusqu'au bord du cañon, à l'endroit où, selon nous, s'élevait la clôture et de l'abattre avec des gourdins faits de branches mortes. Si nous n'avions jamais encore envisagé la fuite, c'était tout bonnement que, jusqu'alors, notre captivité ne nous déplaisait pas.

Nous partîmes après le second déjeuner ; au bout d'une heure de marche, nous étions montés à près de 1.500 mètres, le sentier que nous avions emprunté étant très abrupt. Au fur et à mesure de notre escalade, nous croisions et recroisions les chemins qui serpentaient entre les terrasses supérieures. Sur ces chemins, un groupe chassait le cerf. La chasse avait commencé à l'heure habituelle, c'est-à-dire juste après le petit déjeuner, mais l'animal poursuivi manifestait une résistance telle qu'elle se prolongeait beaucoup plus que d'habitude.

Là, dans notre cañon, nous chassions le cerf comme le font les Indiens Tarahumara qui vivent dans les *barrancas* de la Sierra Madre Occidentale : nous les forcions à pied et nous les égorgions. Nous nous postions à intervalles réguliers le long des terrasses où ils rôdaient ; celui qui, le premier, levait un cerf, nous avertissait par ses cris, s'élançait à sa poursuite et bondissait derrière lui jusqu'à l'essoufflement. Alors ses compagnons, soit seuls, soit à deux ou à trois, prenaient la relève et bondissaient sans désemparer, toujours sur la piste du cerf. L'animal ne pouvait pas s'arrêter un seul instant pour se reposer, pour boire ou pour brouter un brin d'herbe car la chasse, une fois commencée, ne s'achevait jamais avant sa mort. Et, de lui-même, le cerf courait jusqu'à ce que ses poumons s'emplissent de sang, jusqu'à ce que sa fuite sur les rochers des pistes fendît et arrachât ses sabots. Il ne s'arrêtait et ne s'écroulait que lorsqu'il ne pouvait plus continuer et, une fois le cerf tombé, la meurtrière course de relai était terminée.

Donc, en escaladant la paroi du cañon, nous entendions, mon camarade et moi, le bruit de la chasse, la galopade du cerf et les cris de ses poursuivants. D'en bas nous parvenaient également les exclamations des joueurs qui s'affrontaient sur les courts, le long de la rivière, en disputant l'une de leurs interminables parties. Parfois, quand les chasseurs et leur proie se perdaient dans les méandres d'un sentier éloigné, le bruit s'atténuait, les cris des joueurs s'apaisaient lorsque l'un des deux camps avait marqué un but, et nous n'entendions plus alors que les pépiements des oiseaux dans la verdure, le bruissement des fougères agitées par le vent.

Nous avions prévu qu'au début de l'après-midi nous aurions atteint le bord extrême du cañon où nous pensions que se dressait la clôture mais, la matinée finie, terrasses et champs s'étageaient encore au-dessus de nous. La chasse n'était pas terminée ; nous nous demandâmes comment le cerf, à lui tout seul, pouvait tenir si longtemps contre cette harde de loups humains.

Et puis nous atteignîmes enfin le bord du cañon et nous vîmes à nos pieds comme une longue balafre verte, sinueuse, striée d'un mince trait blanc... la rivière et ses rives sablonneuses. Nous trouvâmes la clôture. Elle n'était guère redoutable, ni haute, ni solide. L'abattre avec nos gourdins n'eût servi de rien car une grille y était percée, une grille qui n'était pas cadenassée.

Pendant que nous l'examinions, le bruit de la chasse retentit de nouveau ; elle s'approchait de nous en suivant un chemin qui bordait le côté intérieur de la clôture. Nous étions si haut à présent que nous n'entendions plus les cris des joueurs sur les courts. Nous nous regardâmes, mon compagnon et moi, et nous hochâmes la tête. Nous ouvrîmes la grille, puis, quand le cerf déboucha en bondissant sur la piste, nous nous dressâmes en face de lui avec de grands gestes qui l'effrayèrent, et d'un saut il franchit la porte de la liberté. C'était un grand mâle gris, le plus gros que nous eussions jamais vu ; ses flancs se soulevaient et il traînait des fougères accrochées à ses bois.

Nous refermâmes la grille, nous nous engageâmes sur la piste et nous arrêtâmes les trois jeunes gens qui le poursuivaient, leurs couteaux de silex à la main. Nous leur dîmes ce que nous avions fait. « Il y a donc une grille là-haut ? » demanda l'un d'entre eux. « Est-ce que nous pourrions la franchir, tout comme le grand cerf ? » « Oui, » répondîmes-nous. « Et qu'y a-t-il de l'autre côté ? » « Rien. Encore de la verdure, encore des montagnes. On est mieux de ce côté-ci. » Alors, ils jetèrent leurs couteaux et redescendirent avec nous au fond du cañon.

Au cours de la troisième année, des animosités naquirent ; les bagarres entre les Groupes ou les individus à l'intérieur des Groupes devinrent monnaie courante. Cependant, quoique aucun règlement ne l'interdît, nul d'entre nous ne tua jamais personne. « Tu ne tueras point », était l'unique loi à laquelle nous obéissions, mais nous n'aurions pas pu expliquer pourquoi. *Ils* ne nous l'avaient certes pas interdit ; *ils* ne nous donnaient jamais un ordre, sous quelque forme que ce fût. Mais nous agissions comme ces troupes de singes qui vivent dans les arbres et, sans règlements formels, sans principes pour les guider, observent néanmoins certains tabous. Les querelles naissaient à propos de n'importe quoi : un but marqué sur le terrain de jeu, un petit chapardage, une insulte imaginaire. On se battait surtout à propos des filles dont certaines étaient plus jolies que d'autres. Mais jamais ces bagarres ne se soldaient par un meurtre. On eût dit que nous avions conclu un accord tacite aux termes duquel les Cent hommes qui étaient entrés dans le camp au pas cadencé devaient en ressortir un jour, au grand complet. Donc nous nous battions, nous nous jetions à la tête injures et reproches, nous nous blessions parfois avec nos couteaux de silex, mais il n'y eut jamais un seul mort. Je crois que c'était notre unique sujet de fierté.

Car nous ne pouvions nous enorgueillir de rien d'autre. A notre arrivée, nous étions civilisés ; du moins avions-nous le vernis de la civilisation. Il y avait certaines choses que nous faisions et d'autres que nous ne faisions pas. Nous portions docilement les pagnes qu'*ils* nous avaient

donnés. Docilement nous disions nos prières le soir. Mais, n'étant soumis à nulle discipline, à nuls règlements, à nulles obligations, n'ayant pas un seul instinct qui ne fût assouvi, nous devînmes peu à peu des bêtes. Un jour nous jetâmes nos pagnes et nous cessâmes de dire nos prières.

Vous me direz qu'il y eut quelque chose à payer. En effet. Notre captivité s'acheva une fois les trois ans écoulés, à une minute près. Cent hommes étaient entrés dans le camp au pas cadencé ; cent hommes en sortirent, au grand complet. Un groupe était entré ; deux groupes ressortirent. D'abord les cinquante premiers : ceux qui avaient réussi à survivre. Puis les cinquante autres : ceux qui avaient sombré dans la folie.

Traduit par Elizabeth Gille.
Titre original : The captivity.

Le " Prix Nocturne " 1962

Réunis à Paris le 15 mai dernier, les membres du « Groupe Nocturne » ont attribué, pour la première fois et à l'unanimité, leur prix annuel — le « Prix Nocturne » — au « *Marquis de Bolibar* », roman fantastique de l'écrivain autrichien Leo Perutz (1882-1957). Le « Groupe Nocturne » est par nature secret. A l'extrême, il pourrait rappeler le « Club des Onze », imaginé naguère par André Salmon et dont chaque membre « ignorant les autres poussait l'ignorance jusqu'à ignorer qu'il fut membre de ce club ». Le « Prix Nocturne » se propose d'attirer chaque année l'attention du public lettré sur une œuvre méconnue ou injustement oubliée d'inspiration fantastique ou insolite. Tel est le cas du « *Marquis de Bolibar* », incontestablement l'un des plus subtils chefs-d'œuvre de la littérature étrange du demi-siècle et dont il existe une traduction française demeurée presque aussi nocturne que le prix mystérieux qui en sanctionne aujourd'hui les mérites (Editions Albin Michel).

■ Une revue du cinéma fantastique

A l'intention des cinéphiles amateurs d'étrange, signalons la parution d'une nouvelle revue : « *Midi-Minuit Fantastique* », spécialisée dans le cinéma fantastique sous toutes ses formes (éditions Le Terrain Vague).

Le numéro 1 (mai 1962) est consacré à Terence Fisher, metteur en scène de « *Frankenstein s'est échappé* », « *Le cauchemar de Dracula* », « *Les maîtresses de Dracula* », « *La nuit du loup-garou* », etc.

Le numéro 2 (juillet 1962) aura pour thème : les vamps fantastiques (femmes-chats, femmes-panthères, femmes-vampires, femmes-insectes, femmes-oiseaux et sirènes).

Quatre-vingts pages dont trente pages d'illustrations soigneusement imprimées sur papier couché. Prix du numéro : 6 NF.

EVELYN E. SMITH

Une journée en banlieue

L'histoire d'un jour comme les autres parmi des gens comme les autres... mais dans un monde en proie à une indéniable démence ! En bref : un brillant essai de S. F. sociologico-satirique.



— « BAISSE la tête, Margie ! » cria Mrs. Skinner, tandis que les balles frappaient les vitres de la voiture.

— « Les vitres sont à l'épreuve des balles, » fit remarquer Margie, en tournant la tête pour regarder par la glace arrière.

— « Ne t'y fie pas, » dit sa mère sombrement. « Je crois savoir que les Toits-Plats ont une cinquième colonne à Detroit. »

Margie se remit droite sur son siège.

— « C'est cette vieille Helen Kempf qui nous tirait dessus. Elle n'est pas capable d'atteindre un éléphant ! »

— « Elle est tout de même arrivée à toucher une portière de voiture. J'espère que nous aurons le temps de faire une rapide pulvérisation avant que ton père rentre à la maison. Heureusement qu'il y a de la peinture qui sèche immédiatement. »

— « Quand je retournerai en classe, je l'attirerai dans le vestiaire et je la tuerai, » dit Margie.

— « Tu sais que l'école est un terrain neutre, » murmura Mrs. Skinner, les yeux fixés sur la route. Aucun risque de mines (les Toits-Plats utilisaient aussi cette voie), mais il pourrait toujours y avoir un traquenard. « Nous avons un accord avec le conseil. »

— « Le conseil ! » ironisa Margie. « Il comprend presque exclusivement des Résidents du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent. Leurs enfants vont dans des écoles privées, ou quelque chose de ce genre ; leurs classes sont pratiquement vides. »

Mrs. Skinner n'entendit les mots qu'à moitié. Elles traversaient maintenant une région accidentée, et ses yeux scrutaient avec attention les massifs qui masquaient les talus. Etait-ce le canon d'un revolver qui brillait au soleil ou seulement un morceau de bouteille cassée ?

— « Tu connais mon opinion sur les Résidents du Vieux-Moulin-à-

Vent ? » dit Margie. Et elle se mit à l'exposer à sa mère en termes tout à fait crus.

Cela capta l'attention de Mrs. Skinner, qui pinça les lèvres.

— « Margery, je ne sais pas où tu prends cette façon de parler. »

— « Les Toits-Plats s'expriment toujours de cette manière en classe. »

— « Ne mens pas à ta mère. Le professeur ne permettrait jamais, même à un Toit-Plat, d'avoir un tel langage en classe. Tu tiens cela des garçons. »

— « Mais, ce sont *nos* garçons. »

— « Les garçons sont des garçons. Ils... »

— « Attention ! » hurla Margie.

Le pied de Mrs. Skinner, chaussé de haut talon, appuya lourdement sur l'accélérateur. La voiture fit un bond en avant. Derrière, un énorme caillou s'abattit sur la route, projetant de la boue sur la glace arrière. Le front de Mrs. Skinner était emperlé de sueur.

— « La prochaine fois, » dit-elle calmement, « ne me distrais pas quand nous passons dans la gorge. »

Margie se mit à pleurer doucement.

— « As-tu vu qui c'était ? »

— « Mrs. Pascal avec tous les gosses, sauf le bébé, » sanglota Margie. « Ils sont tous à la maison et n'ont rien à faire en raison des vacances de Pâques. »

— « Elle ne doit plus savoir à quel saint se vouer avec huit enfants à amuser. Mais après tout c'est son affaire. »

Un léger sourire voltigeait sur le visage de Mrs. Skinner tandis qu'elle tirait rapidement ses plans.

— « Tu la coinceras à la prochaine réunion de l'Association des Parents d'élèves, hein, dis maman ? »

Mrs. Skinner eut un sourire énigmatique, et Margie s'abstint d'autres questions. Sa mère avait toujours aimé faire cavalier seul. Les autres Toits-Pointus auraient pu lui en tenir rigueur, mais elle était — il faut le dire — la meilleure tireuse du lotissement. Avec maestria elle pénétra dans le parking par l'entrée de Brightview.

— « Il vaut mieux prendre ton revolver, » conseilla-t-elle, quand elles sortirent de voiture. « Je sais que le Marché Central est un terrain neutre, mais ces chausse-trapes de la route ne me disent rien qui vaille. »

Cependant, étant donné que les Toits-Plats — et les Toits-Pointus fréquentaient la partie du supermarché réservée aux détenteurs de revenus allant de 15.990 à 17.990 dollars, le directeur demanda aux Skinner de déposer leurs revolvers à son bureau.

— « Le magasin est paisible, Mrs. Skinner, et j'essaie qu'il le reste. C'est déjà assez des bagarres à coups de poings. La semaine dernière, Mrs. Knowland et Mrs. Maltese se sont battues au rayon de la Crèmerie et ont fracassé une caisse de gros œufs de Jersey. Si seulement vous autres femmes vous vous rendiez compte que ce genre d'histoire passe dans les frais généraux et fait monter les prix ! »

Les Skinner prirent un chariot dans l'armada alignée et entamèrent leur promenade dans les allées. Quand elles rencontraient des Toits-Plats, il y avait des regards hostiles et, parfois, le brusque écart d'un chariot. Si elles croisaient d'autres Toits-Pointus, elles s'arrêtaient pour se dire l'heure et échanger des nouvelles qui ne figuraient pas dans les journaux locaux car il arrive que ces derniers tombent entre les mains des maris.

— « Méfiez-vous d'une femme qui circule en disant qu'elle fait la quête pour la Fondation Anti-Séborrhée, » signala Mrs. Belton. « C'est une Toit-Plat qui espionne les demeures de Brightview. Vous avez eu une idée merveilleuse de mettre des rideaux aux grandes baies. »

— « N'importe qui d'autre y aurait pensé, » répondit modestement Mrs. Skinner.

Près de la Pâtisserie, Mrs. Skinner et Margie se heurtèrent à Mrs. Richmond, débordant de potins.

— « Avez-vous appris ce qui est arrivé à la petite Ava Pratt ? Les Toits-Plats s'en sont emparés hier. Ils l'ont attirée dans un terrain vague. »

Mrs. Skinner émit des petits claquements de langue.

— « Est-ce que je peux avoir des biscuits enrobés de chocolat, dis, maman ? Maman ? » demanda Margie.

— « Non, » répondit Mrs. Skinner. « Cela te donne des boutons. »

— « On ne croit pas qu'elle vivra, » poursuivit Mrs. Richmond.

— « Et des craquelins à la farine d'avoine, alors ? »

— « Oui, mais un petit paquet... Et qu'a-t-on dit au père ? »

Mrs. Richmond haussa les épaules.

— « Comme d'habitude... un maniaque sexuel. Quoi d'autre ? Les hommes vont mettre sur pied une patrouille et battre les buissons ce soir. »

Les deux dames eurent de petits rires tristes.

— « J'espère qu'il n'y aura personne de blessé, » émit Mrs. Skinner, tolérante... « Alors, tu vois, » recommanda-t-elle à Margie, tandis qu'elles poussaient leur chariot le long des Condiments et des Confitures. « ne va pas dans un terrain vague toute seule. Il faut que tu apprennes à ne pas courir de risques si tu veux avoir, plus tard, un mari et des enfants à toi et vivre dans un joli lotissement comme Brightview. »

Margie fit un saut de côté, mais pas assez vite. Un gros pot d'olives dégringola d'une pyramide et lui effleura l'épaule.

— « Pourquoi ne vivrais-je pas à Brightview même ? » questionna-t-elle en frottant l'endroit endommagé.

— « Parce que ce sera vieux quand tu auras grandi. Il n'y aura pas les dernières commodités modernes. Les gens te regarderont de haut si tu ne vas pas t'installer dans une maison neuve dès que tu seras mariée... Zut, encore pas de langues de paon en gelée ! »

— « Il y en a des quantités dans la section du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent, » dit Margie, scrutant à travers la séparation améthyste en verre incassable qui séparait ceux qui disposaient de 30.600 dollars de leurs semblables aux revenus inférieurs. On apercevait des silhouettes vagues, vêtues de tweed, qui évoluaient dans ces régions lointaines.

— « Des boîtes et des boîtes. »

— « Ne te fais pas *remarquer* en train de les regarder ! » s'écria Mrs. Skinner en la tirant en arrière. « Ce qu'ils font, disent ou ont ne nous regarde pas ! *Nous nous en moquons !* »

Une dame Toit-Plat, tiraillée entre deux marques de gibier mariné, leva les yeux.

— « Un de ces jours, il faudra que nous, les Toits-Plats, et vous, les Toits-Pointus, nous décrétions un armistice, et que nous allions là-haut, et qu'*on leur fasse leur affaire* à ces Résidents du Vieux-Moulin-à-Vent, » s'exclama-t-elle d'une voix passionnée et contenue. « Qu'on brûle leurs maisons de haut en bas pour leur apprendre à se croire supérieurs à nous. »

Pendant un instant, elles restèrent là, unies par un lien commun de haine. Puis...

— « Viens, Margie, » dit Mrs. Skinner. « Il faudra nous contenter d'un salmis d'agouti. »

— « Une minute, maman. »

Visant soigneusement par derrière les Conserves de Poisson, Margie déclencha sa fronde. Il y eut un hurlement.

— « Ça apprendra à Marilyn Sforza à me faire tomber un pot d'olives dessus, » murmura Margie, rangeant sa fronde dans son étui.

Sa mère lui tapota les cheveux.

Un hélicoptère qui rôdait au-dessus du supermarché les arrosa de balles tandis qu'elles gagnaient en courant le parking.

— « C'est trop fort ! » haleta Mrs. Skinner quand elles furent en voiture. « J'ai son numéro et je vais la dénoncer. Canarder un peu... bon, ça passe... mais bombarder, c'est vraiment passer la mesure ! »

Margie n'avait pas oublié la leçon et resta silencieuse pendant qu'elles roulaient sur la grand'route. Les yeux de Mrs. Skinner, aux aguets, allaient d'un côté à l'autre, mais c'est de derrière que vint le danger : une voiture de sport bondée de mères Toits-Plats vociférantes arriva à toute vitesse et les força à quitter la route. Pendant un instant, Mrs. Skinner fut prise de panique. La voiture se mit à osciller, s'enfonça de quelques pieds, puis s'immobilisa dans un fossé. Tandis que Margie et elle la ramenaient sur la route, elles entendirent le bref fracas d'une explosion. Quand elles continuèrent leur chemin, elles découvrirent que le pont devant elles avait sauté. La voiture des Toits-Plats était une masse de ferraille tordue.

— « C'est nous qui étions visées, » dit avec satisfaction Mrs. Skinner en s'engageant vers une déviation. « Il y en a une qui s'est trompée dans ses messages. »

Elle et Margie rirent de concert.

— « Je parie que c'est la même bande qui a fait un raid contre la réception de bridge de Mrs. Perkins, consommé toutes les provisions et tué le bébé, » déclara Margie.

— « Cela ne m'étonnerait pas, » convint Mrs. Skinner. « Heureusement que ce n'était qu'un garçon ! »

— « Qu'est-ce qu'on a dit cette fois à Mr. Perkins ? »

— « Qu'il était tombé du berceau. Naturellement, le médecin l'a confirmé. Tous les médecins sont avec nous. » Mrs. Skinner palpa affectueusement son pistolet automatique. « C'est leur intérêt. Nous les bourrerions de plomb, ces médicastres, s'ils nous vendaient. »

— « S'ils nous dénonçaient, Margie, ou mieux encore s'ils donnaient des renseignements sur nous. »

— « S'ils donnaient des renseignements sur nous, » répéta complaisamment Margie.

Quand elles s'arrêtèrent devant le « Petit Cap Cod » — parmi une rangée de Caps Cod presque identiques, Rock, le frère aîné de Margie. arrachait d'un air maussade les mauvaises herbes de la pelouse.

— « Ça a marché, les achats d'épicerie ? » demanda-t-il avec un petit sourire dédaigneux.

— « Naturellement, » répondit sa mère. « Comme toujours. »

Il s'accroupit sur le trottoir pour examiner les traces de balles sur la voiture.

— « Eh ben, quand papa va voir ça... »

— « Il ne le verra pas. Tu vas y mettre de la peinture « Vite-sèche »

Il se releva et la défia.

— « Et si je ne le fais pas ? Si je lui disais la vérité pour une fois ? »

Leurs yeux se rencontrèrent. Il grandit, pensa-t-elle avec un serrement de cœur. Bientôt il la quitterait. Mais Margie serait toujours à elle, même si elle se mariait et partait...

— « Et qu'en dirais-tu si je lui parlais de cet argent que tu as pris dans mon sac ? »

Il s'humecta les lèvres.

— « Mais je n'ai pas... »

— « Et de ton... flirt avec Sue Richmond ? »

— « Je ne voudrais pas toucher à Sue Richmond même avec des pincettes... Bon, ça va, tu m'as eu, » dit-il avec amertume. « De nous deux, c'est toi qu'il croirait. Il ne penserait jamais que... »

— « Très juste. Il ne penserait pas, » convint Mrs. Skinner, regrettant d'être obligée d'agir ainsi, mais sachant qu'il n'y avait pas d'autre moyen.

— « Tu n'es pas le seul à Brightview... ni à Marcus Park non plus. Les autres aussi essaient d'avertir leur père. »

— « Maman, » dit-il en fronçant les sourcils, « une supposition que j'aille à l'université, que je décroche mes diplômes, et que je devienne banlieusard comme papa, et que je me marie... que nous partions tous les deux, ma future et moi, vivre dans un ensemble immobilier où les maisons sont tout à fait modernes. Avec des toits plats, je veux dire. »

— « Tu ne ferais pas cela, » répliqua-t-elle après un silence. Après tout, tu es toujours mon fils. Maintenant, dépêche-toi. Débarque les provisions, puis tu peindras la voiture. »

Margie et elle entrèrent dans la maison de leurs petits pas féminins rapides, et elles fermèrent la porte derrière elles.

— « Il partira bientôt, n'est-ce pas ? » questionna tristement Margie.

Mrs. Skinner prit la petite fille par la taille.

— « J'en ai bien peur. Et quand il reviendra, il aura tout oublié, ou il croira que... c'était un effet de son imagination. Il est même possible qu'il aille voir un psychiatre à ce sujet. »

— « Mais nous, nous saurons toujours, n'est-ce pas, m'man ? »

— « Nous saurons toujours, » confirma Mrs. Skinner. « parce que c'est toujours à nous que reviendra le soin de nous occuper de tout. »

Mr. Skinner rentra, tout joyeux, par le train de six heures trois. Il embrassa sa femme et sa fille et se glissa derrière le volant de la voiture.

— « Tu as passé une bonne journée, chéri ? » s'enquit Mrs. Skinner.

— « Assez mouvementée, » dit-il en riant. « Marshall a fait des histoires comme d'habitude, et Winterhalter a déclaré qu'il allait annuler. Il s'agissait d'un ordre de dix wagons... c'est quelque chose ! »

— « Sapristi, je pense bien ! »

— « Alors le patron m'a dit : « Henry, vous allez aller trouver le vieux Winterhalter et voir si vous pouvez lui faire entendre raison. » Eh bien, au commencement, Winterhalter ne voulait pas dire un mot ; il était trop furieux. A vrai dire, j'ai cru qu'il allait me jeter dehors, moi et ma valise d'échantillons. »

Mr. Skinner se mit à rire, et sa femme fit de même gentiment.

« Puis il s'est calmé, et nous avons discuté ; finalement il a consenti à maintenir sa commande. » Mr. Skinner ajouta, d'une voix pleine de modestie : « Seulement, il a dit que, la prochaine fois, le patron devrait m'envoyer, à la place de Marshall, s'il voulait qu'il lui passe d'autres ordres. Le patron a été... hem... assez enthousiaste. »

— « Je pense bien, » commenta Mrs. Skinner de sa voix douce.

— « Il a déclaré qu'il me témoignerait sa gratitude d'une manière plus tangible que par des mots et que, lorsque je recevrais mon enveloppe la semaine prochaine, je verrais ce qu'il voulait dire. »

— « C'est merveilleux, chéri. Nous saurons bien employer un supplément de fonds. »

— « Pour t'acheter de jolies choses, hé ? » dit tendrement Mr. Skinner. « Ta journée a été bonne ? »

— « La routine habituelle, » répondit-elle.

— « Ce doit être bien monotone pour vous autres, les femmes. J'ai une idée : pourquoi n'irais-tu pas demain en ville avec Margie assister à une matinée ? Et je vous retrouverais pour le dîner, qu'en penses-tu ? »

Pour aller à la ville, il fallait traverser la Résidence de la Vallée Heureuse et le Parc de Schlossman, couper par les Bois de Chez-Vous et longer la limite des Ranches du Paradis. On disait que les Rancheros du Paradis avaient des dispositifs atomiques sur leurs revolvers.

— « Eh bien, Henry, à vrai dire, cela ne me chante pas de conduire dans tous ces encombrements. »

Une de ses mains quitta le volant et vint presser les épaules de sa femme.

— « C'est l'ennui d'habiter en banlieue. Tu es devenue une vraie petite sauvage... »

— « Je me plais ici, » répliqua Mrs. Skinner. « Et tu ferais bien de garder tes deux mains sur le volant, Henry. »

— « Je pourrais pratiquement conduire dans cette rue avec les pieds, » plastronna Mr. Skinner. « On y est aussi tranquille que chez soi. Je ne peux pas comprendre pourquoi il y a tant d'accidents par ici dans la journée. Ah ! ces femmes au volant ! »

— « N'aie pas l'esprit étroit, Henry, » dit en souriant Mrs. Skinner.

Elle s'adossa à son siège et ferma les yeux. Elle pouvait se détendre. La rue était sans danger maintenant. De cinq heures et demie de l'après-midi à huit heures trente du matin, de même que les week-ends et jours fériés, il n'y avait aucun risque.

Sur la route, Mr. Skinner se laissait aller à rêver.

— « Je vais te dire : si l'augmentation est aussi importante que je l'espère et que je le... » (il eut un sourire dubitatif) « mérite, et si j'en ai une autre l'année prochaine, nous pourrions commencer à songer à une maison neuve. Peut-être une dans... » Il acheva avec une désinvolture affectée : ...« la Résidence du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent. »

Il ne pouvait pas voir le visage de Mrs. Skinner se crisper, les yeux de Margie s'agrandir de terreur. Mais il perçut le silence.

« Qu'y a-t-il ? Tu ne *veux* pas aller au Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent ? Tu ne voudrais pas vivre dans de meilleures conditions ? »

— « Nos amis sont ici à Brightview, Henry. »

— « Mais, pour l'amour du ciel, le Manoir est juste de l'autre côté de la route. Ils pourraient venir te voir. Et tu te feras de nouveaux amis. »

— « Somme toute, maman, » dit Margie pensive, « les maisons du Manoir du Vieux-Moulin-à-Vent ont des toits pointus. Des tas de pointes. »

— « Des pignons, » corrigea Mrs. Skinner, « on les appelle des pignons. »

Margie avait raison. Les pignons ne pouvaient pas se comparer aux toits plats ; c'était plutôt le fin du fin en matière de « pointes. » Elle se représentait, habillée de tweed, déambulant doucement dans des couloirs améthyste aux voûtes de cathédrale, où il y aurait à tout moment des langues de paon en gelée... Tandis que ses amis de Brightview (sauf que, bien sûr, ce ne seraient plus ses amis) aplatiraient leurs nez envieux contre le verre couleur de soutane d'évêque, invulnérable aux balles, incassable.

— « Veux-tu dire que tu ne *voudrais* pas aller habiter dans le quartier du Vieux-Moulin-à-Vent ? » La voix de Mr. Skinner était au maximum de l'incrédulité.

Elle prit un peu de temps pour répondre.

— « Evidemment, cela m'ennuierait de quitter notre vieille maison, » dit-elle enfin. « Nous y avons passé tant d'heureuses années ensemble. » Et

elle le regarda tendrement. « Mais le Manoir serait si bien pour les enfants... »

Ce serait beaucoup mieux pour les enfants, se dit-elle. Plus sûr, en tout cas. Si les Rancheros du Paradis avaient des armes atomiques, ce n'était qu'une question de mois pour que les Résidents du Vieux-Moulin-à-Vent en aient aussi. Ils étaient peut-être conservateurs, mais pas réactionnaires. Et, bien entendu, leurs armes seraient plus importantes et plus efficaces (quoique ne brillant pas davantage) que celles de n'importe qui... comme tout ce qu'avaient les Résidents du Vieux-Moulin. Nous nous y adapterons, pensa Mrs. Skinner, passant en revue dans son esprit — pour en rejeter la majeure partie — sa garde-robe actuelle. Nous nous y adapterons très bien.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : A day in the suburbs.

Une perle

L'hebdomadaire féminin « *Elle* », donnant des conseils littéraires à ses lectrices (numéro du 6 avril 1962), consacre en ces termes un paragraphe à Jorge-Luis Borges et à la science-fiction :

« *La fiction scientifique, elle aussi, a des précurseurs de qualité : Jules Verne et H. G. Wells, pour nous en tenir au siècle dernier. Mais, là aussi, comme avec la littérature policière, on risque d'être souvent déçu, la production étant très abondante et, donc, de qualité souvent inférieure. Rien de cela n'est à craindre avec J. L. Borges, qui est un des grands écrivains de l'Amérique latine contemporaine.*

» *Dans ce genre, vous pouvez lire* « Chroniques martiennes », *de Ray Bradbury ou* « Nous, les Martiens », *de J. Guieu.* »

Passons sur l'étrange erreur d'interprétation qui consiste à cataloguer Borges comme écrivain de science-fiction. Mais le comble, c'est de ranger dans le même sac Bradbury et Jimmy Guieu, l'astre de première grandeur et le ver de terre !

Les lectrices de « *Elle* » peuvent être tranquilles : elles sont sainement guidées.

KRIS NEVILLE

Encore deux heures ?

Kris Neville, qui n'avait pas reparu depuis longtemps dans « Fiction », *nous présente ici une* **évocation** *d'un genre nouveau sur le thème — bien connu — de la fin du monde.*



Dans la Cité universitaire, *Charley, Bar-Grill-room* était surtout fréquenté par des hommes d'affaires. Les étudiants n'y venaient qu'occasionnellement et le personnel les accueillait de telle façon que ça leur ôtait toute envie de revenir. Charley estimait qu'il fallait au moins un endroit dans la ville où, après une lourde journée de travail, un honnête homme puisse venir se détendre, rencontrer ses semblables et discuter sans être contredit des affaires de ce monde. On y fumait autant le cigare que la cigarette, et la pipe professorale ne surprenait pas.

Charley dirigeait donc un bar tranquille. Dans les moments de silence, on pouvait entendre le tic tac de l'horloge ornementale qui indiquait le chemin de l'éternité.

Chaque habitué connaissait son voisin, et Charley connaissait tous ses habitués. Il leur servait leur consommation favorite avant même qu'ils aient eu le temps de s'installer confortablement et de passer la commande. Il encaissait leur argent ou leur faisait crédit si nécessaire.

Parler était bien entendu leur principale occupation et constituait l'essence même de leurs échanges : conversations à voix basse, douce, qui pour être ardentes n'en résolvaient que rarement les problèmes de l'existence. Le bar de Charley constituait un pont social reliant le monde universitaire à celui des affaires. Les personnalités de la ville devant un bon verre, trouvaient une issue à leurs conflits d'intérêt et se séparaient bons amis.

Il y avait cette nuit là, dans le bar, trois amis et un étranger. Tout le tapage fait récemment autour des soucoupes volantes avait forcément mis la conversation sur les possibilités de vie intelligente sur les autres planètes.

L'étranger se présenta sous le nom de Ed Trevalyn et se mêla à la conversation. L'atmosphère facilitait de telles intrusions et les excusait.

— « Il me semble, » dit-il, « qu'il devrait être possible de répondre logiquement à cette question une fois pour toutes. Arriver, d'une façon ou d'une autre, à en faire la preuve, grâce à des déductions logiques. »

Ce qui fut considéré par nos trois hommes d'affaires comme un énorme non sens. Mr. Earles (agent de change) vida son verre, fit signe qu'on le lui remplisse, puis mordit à l'hameçon :

— « Il existe un moyen aisé de démontrer qu'une vie intelligente existe ailleurs : en donner la preuve vivante. Voilà un homme qui vient, disons, de Mars. Il paraît à la porte... et nous convainc de son origine. »

— « S'il a la même apparence que nous, » dit Mr. Trevalyn, « ça lui sera difficile. »

Un silence. Chacun méditait.

— « Ce ne serait pourtant pas impossible, » assura Mr. Cowles, directeur du journal local.

— « Il faudrait qu'il nous donne des preuves irréfutables, » poursuivit Trevalyn. « Mais quelles sortes de preuves accepterions-nous ? »

Mr. Earles n'était pas homme à se laisser détourner de ses hypothèses :

— « Mais... le contraire ? » interrompit-il. « Comment pourriez-vous prouver le contraire ? Que dans l'univers entier, aucune des billions d'étoiles n'abrite une vie intelligente. Je veux dire... prouver réellement. Il est vraisemblable que quelque part... »

— « Excusez-moi, » dit Mr. Trevalyn, « je reconnais l'existence du problème. Cependant, je crois qu'il me serait possible à partir d'un certain postulat, de vous prouver de la façon la plus logique du monde que nous sommes les seuls êtres intelligents de l'univers. »

Au bout d'un moment, Mr. Towne, (agent d'assurances) dit :

— « Je suis prêt à parier un verre là-dessus. »

— « Moi aussi, » dit Mr. Earles.

— « Et moi, » dit Mr. Cowles.

Tic tac, faisait l'horloge. Charley polissait silencieusement son comptoir.

— « Pari tenu, » dit Mr. Trevalyn en allumant un cigare. « Je vous demande quelques instants d'indulgence. »

Les trois hommes d'affaires se retournèrent en même temps vers la porte. Un nouveau venu qu'ils avaient déjà vu, mais à qui ils n'avaient jamais parlé, entrait dans le bar.

— « Bonsoir, Dr. Ashenback, » dit Charley.

— « M'accorderez-vous que si des êtres intelligents devaient avoir un trait commun, ce serait la curiosité ? »

Les trois homme,s pensant que c'était peut-être là le postulat qu'ils avaient convenu d'admettre, réfléchirent un instant.

— « Poursuivez, » dit Mr. Earles.

— « Bien. Donc, l'être intelligent est curieux, et aime à bricoler. Si une chose est faisable, quelque part, à un moment quelconque, il se trouvera quelqu'un pour la faire. A travers les éons qui se sont écoulés avant notre avènement — parmi les milliards, je dis bien les milliards d'endroits où la vie a pu se développer, — quelque part, à une minute donnée, si une chose avait été réalisable, quelqu'un l'aurait réalisée. »

Malgré lui, Mr. Towne esquissa une protestation.

Mr. Cowles, en revanche, anticipa la suite :

— « Ce que vous allez dire, c'est que si des voyages interplanétaires

à la fois rapides et économiques avaient été réalisables, ce serait déjà chose faite. Et une fois passés dans le domaine des choses possibles, ils auraient été pratiqués, puis enseignés à tous les êtres intelligents. De ce fait, il y a beau temps que nous aurions eu des visiteurs, qui nous auraient invités à nous joindre à la Communauté... Je suis navré, cher monsieur, mais il existe un certain nombre d'objections logiques à cette belle hypothèse. L'Univers est, en vérité, une immensité, dans laquelle l'histoire de notre race ne durera que le temps d'un clin d'œil. Notre petite Terre peut passer inaperçue durant des millénaires, même si le restant de la Galaxie est grouillant de vie. »

Il se cala dans son siège, content de lui.

— « Non, » répliqua Mr. Trevalyn, « ce n'est pas ce que j'allais dire. Messieurs, la première des lois de la thermodynamique vous est, je pense, connue ? »

— « Bien entendu, » dit Mr. Earles. « L'énergie ne peut être ni créée ni être détruite. »

A ce moment, le Dr. Ashenback, qui s'était jusque là tenu à l'écart, les rejoignit et se présenta. Il était, expliqua-t-il, professeur à Princeton, et s'était arrêté, le temps de prendre un verre et d'attendre le résultat d'une expérience. Leur conversation l'intéressait vivement.

Les trois hommes d'affaires, pressentant un allié en la personne du professeur, lui demandèrent s'il désirait participer au pari.

Le professeur jeta un coup d'œil sur l'horloge, parut procéder à un calcul mental d'une extrême complication, et dit : « Je crois que j'ai le temps de prendre un autre verre. »

— « Je vous en prie, continuez, » dit Mr. Towne à Trevalyn.

— « J'en viens à mon postulat. »

Les hommes d'affaires ne cachèrent pas leur désappointement, ayant déjà fait pas mal de concessions sans discuter. »

« Supposons, » dit Trevalyn, « que l'énergie puisse être annihilée. Que ce soit dans le domaine du possible. »

— « Absurde, » dit le Dr. Ashenback.

— « Oui, bien sûr. Mais admettez-le, dans l'intérêt de la discussion. »

Cela jeta un froid. Aussi Mr. Trevalyn poursuivit-il sans perdre de temps :

« Bon. Nous sommes donc tous d'accord : Si, à un moment donné, une chose peut être faite quelque part, de quelque façon que ce soit un être intelligent la fera. Ce qui signifie que s'il était possible de détruire l'énergie, quelqu'un l'aurait déjà fait. Quelque part dans l'Univers, quelqu'un aurait détruit, soit un atome, soit une onde, ou tout autre forme d'énergie. Ce quelqu'un aurait pris toute l'énergie contenue dans une particule à une seconde donnée. »

Le Dr. Ashenback commanda un autre verre. Les trois hommes d'affaires attendaient sa réponse.

— « Si, » dit-il, « vous rameniez une particule de matière au zéro absolu, si vous la portiez, pour ainsi dire, au point mort, cette particule possèderait encore l'énergie de la Terre tournant autour du Soleil, du

Soleil tournant autour de la Galaxie, de la Galaxie autour de la Nébuleuse... Mais... n'est-ce pas plutôt le contraire : la nébuleuse tournant autour de... Vous me suivez. Seul quelque chose existant en dehors de notre continuum spatio-temporel aurait le pouvoir de « vider » l'énergie d'une particule. Il faudrait que ce quelque chose se trouve à un point de référence fixé. »

D'exaspération, Mr. Trevalyn vida son verre et le reposa bruyamment.

— « Vous ne jouez pas le jeu, » accusa-t-il. « Nous étions convenus d'un postulat au départ. »

— « Mais votre postulat est absurde. » répliqua Ashenback.

— « Je ne pense pas, » dit Mr. Cowles, « que nous puissions accepter un postulat absurde. Cela serait trop facile. Pourquoi ne pas dire aussi que s'il existait quelque part un être intelligent, il enverrait des messages radio à toutes les planètes... »

— « Très bien, » dit Mr. Trevalyn. « Puisqu'il en est ainsi, je ne poursuivrai pas. »

— « Ce n'est pas juste, » intervint Mr. Towne. « Nous devrions l'écouter jusqu'au bout. »

— « Absurde! » répéta Ashenback.

— « Allons, écoutons jusqu'au bout, » dit Mr. Earles. « Après tout, il faut jouer le jeu. Je vous en prie, monsieur, continuez. »

— « Je ne vois pas que vous ayez prouvé quoi que ce soit, en tout cas, » dit Mr. Cowles.

— « Le temps de vider mon verre, et vous allez voir, » dit Trevalyn.

Le professeur s'adossa confortablement, alluma sa pipe, et attendit, un aimable sourire aux lèvres.

L'horloge allait : tic tac, tic tac. On entendait le léger bruit des glaçons agités dans les verres.

— « Très bien, » dit enfin Trevalyn tout en s'envoyant une bonne gorgée dans le gosier afin de vérifier le nouveau mélange, « nous connaissons tous par cœur l'équation d'Einstein, sa merveilleuse équation : E = Mc2. Ce simple énoncé nous a permis de calculer l'énergie d'une bombe H. Mais ce n'est pas tout. Il indique également l'existence d'une force infiniment plus puissante encore. La force la plus destructive de l'univers. Une force qui serait assez puissante pour « vider » — comme le dit si bien le professeur — notre continuum espace-temps. Aussi facilement qu'un enfant crèverait un ballon, un jouet. »

— « Venez-en au fait, » dit Mr. Earles.

— « Voilà, » dit Trevalyn, avant que les forces de l'opposition ne puissent à nouveau se rallier contre lui. Il se saisit de son stylo et écrivit sur la nappe :

$$E = Mc2$$

ou

$$c2 = \frac{E}{M}$$

« Et maintenant, » ajouta t-il, « supposons que E égale zéro. Dans ce cas nous aurons :

$$c2 = \frac{0}{M}$$

ou

$$c2 = 0$$

et

$$c = 0$$

» Ce qui nous indiquerait que la vitesse de la lumière est zéro. Ce qui est illogique et contre les lois, non ? Puisque nous savons que la vitesse de la lumière, vitesse approximative de 300.000 kilomètres par seconde, est une constante invariable... Mais, voilà : sommes-nous réellement en présence d'un paradoxe ? Ce n'est qu'à présent, en fait, qu'il nous est donné d'apprécier toute la beauté de cette équation qui nous démontre à quel point l'espace et le temps sont liés l'un à l'autre dans le même continuum au point d'être étroitement interdépendants. A un tel point que si une toute petite vie intelligente arrivait à détruire ne serait-ce qu'une parcelle infinitésimale d'énergie, la vitesse de la lumière deviendrait zéro. LE TEMPS, MESSIEURS, CESSERAIT D'EXISTER. Le temps n'étant plus, l'espace ne serait plus. Détruire la moindre particule d'énergie soufflerait l'échafaudage de l'Univers. »

Il y eut un silence prolongé, durant lequel chacun reconsidéra en soi la logique du raisonnement. Mais si les lèvres remuaient, rien d'audible n'en sortit.

Seule l'horloge, dans le silence, dit « tic tac, tic tac. »

E égale O, donc la vitesse de la lumière deviendrait zéro, et si la vitesse de la lumière est zéro, alors le temps ne peut plus exister, parce que la lumière voyage à une vitesse de 300.000 kilomètres-seconde. Dans le silence, chacun faisait de l'Univers une petite boule pétrie de Temps et d'Espace, chaque élément apparemment différent de l'autre, mais ne pouvant exister l'un sans l'autre. Un échafaudage d'étoiles, de galaxies, de planètes, de gens, n'existant que par l'interaction de deux néants.

« Tic toc, » intervint l'horloge.

— « Vraiment... » dit enfin Mr. Earles, une légère anxiété perçant dans la voix.

— « Par tous les dieux du ciel, *il a raison !* » dit Mr. Towne.

Trevalyn se rassit. « Ainsi donc, si cela avait pu être fait, cela eut été fait, et nous ne serions pas ici à converser comme nous le faisons : il n'y aurait pas d'Univers du tout. Qu'en dites-vous, professeur ? »

Mais le professeur s'était dressé d'un seul bond qui l'avait déjà porté près de la porte de sortie.

— « Hé ! Mon verre ! » cria Trevalyn. Mais le professeur avait disparu.

« Curieux personnage. Enfin... vous voyez que j'ai pu vous fournir une preuve logique à partir d'un certain postulat... »

— « Un postulat absurde. » affirma Mr. Cowles comme pour se rassurer.

— « Je suis heureux, en tout cas, que ce ne soit pas vrai, » dit Mr. Towne. « Pensez, quelle terrible solitude à l'idée que nulle part dans l'Univers ne vivent d'autres êtres intelligents que nous. Seulement notre humanité, nous quatre, Charley et le reste, tournoyant sur notre petite planète... pour finalement nous éteindre dans l'oubli des temps... Je ne pourrais pas supporter de contempler les étoiles et la nuit, si j'avais la certitude que dans cette immense, énorme machine, incommensurablement vaste, il n'existe aucun ami... »

— « Je pense qu'il a gagné son pari, » dit Mr. Earles. « Et je pense que le professeur vous doit aussi un verre. »

Il appela Charley.

« Le professeur s'est défilé après avoir perdu un pari. Vous porterez donc la consommation de monsieur sur son compte. »

— « Il n'en a pas encore ouvert un chez nous. »

— « Ça va bien, » dit Mr. Trevalyn, « j'ai déjà bu plus que je ne devrais. Curieux personnage, quand j'y pense... Il n'a même pas fini son verre. »

— « Il a dû trop s'attarder, » dit Charley. « Il procédait cette nuit à une expérience, et il lui fallait être de retour pour les résultats. »

— « Que fait-il exactement ? » demanda Mr. Cowles.

— « Oh ! » dit Charley, « il s'occupe de l'anti-gravité. Hier, il a griffonné sur un napperon pour m'expliquer. C'est trop savant pour moi. Il a installé un champ magnétique, ou quelque chose comme ça, et il essaie de supprimer la pesanteur. Il disait que ce soir, cette pesanteur allait disparaître totalement, et qu'il ferait... »

— « Quoi ? » demanda Trevalyn.

— « Oh ! quelque chose avec cette machine qui la supprime, » expliqua Charley.

— « Je vois, » dit Trevalyn.

Après être resté un moment silencieux, Mr. Earles s'éclaircit la gorge.

« Tic toc, » dit la pendule.

— « J'ai l'impression, » dit Mr. Earles, « que nous ferions bien de boire nos consommations. »

Tous étaient assis, un verre presque plein devant eux. Comme procédant à un rite, ils le burent à longs traits.

— « Ne vous pressez pas, messieurs, » dit Charley, « il reste encore deux heures avant la fermeture. »

Tous les regards se portèrent automatiquement sur le mur.

Cowles rompit le lourd silence.

— « Espérons que ces deux heures aboutiront vraiment, » dit-il.

Traduit par Régine Vivier.
Titre original : Closing time.

BRIAN W. ALDISS

Le monde vert

4/ Du côté de la nuit

SYNOPSIS DES EPISODES PRECEDENTS

Des millions d'années se sont écoulées. Les radiations nouvelles vomies par le Soleil à son déclin ont virtuellement décimé toutes les espèces animales tandis que les végétaux, proliférant de façon monstrueuse, se sont emparé de l'empire de la Terre. S'éveillant lentement au cours des millénaires à une sorte de pseudo-conscience, s'adaptant aux conditions nouvelles — au fait, entre autres, que la planète présente désormais éternellement la même face au Soleil —, les plantes victorieuses ont développé des formes nouvelles pour répondre aux exigences de la concurrence sans pitié qui est la loi sur Terre. C'est ainsi que tout le continent ensoleillé a fini par être recouvert par un unique et colossal banian dans les ramures duquel les rares survivants de l'espèce humaine cherchent un asile précaire.

Les derniers hommes, dont la peau est devenue verte et dont la taille est réduite à une trentaine de centimètres, végètent, constitués en petites tribus primitives dont les femmes assurent la direction. La tradition veut que, arrivés à un certain âge, les Adultes accomplissent la Grande Montée : hermétiquement enfermés dans les siliques transparentes des crémataires, les plantes à feu qui fleurissent sur la Cime, ils quittent ce monde pour celui des dieux, et c'est alors aux enfants qu'il incombe de perpétuer la vie du clan parmi les innombrables embûches de la forêt. Lily-yo, la femme-chef, s'est conformée à la Loi. Son sarcophage et ceux de ses amis ont traversé les espaces interplanétaires accrochés à la toison d'une travertoise, une de ces araignées végétales démesurées, dont les gigantesques toiles tendent leur réseau enchevêtré entre la Terre et la Lune.

Atteints au cours de leur voyage par des radiations cosmiques, les voyageurs subissent une mutation somatique : des ailes leur poussent et ils finissent par se joindre aux humains qui les ont précédés — les Volants — dont le rêve est d'acclimater la race humaine sur ce monde plus favorable pour qu'elle puisse retrouver sa grandeur passée. Les Captifs, autres transmigrants dont la mutation s'est mal faite et qui sont les guides

des Volants, ont élaboré un plan : transplanter de force sur la Lune les enfants nés sur le Monde Lourd (la Terre). Lilyyo et ses compagnons — Flor et l'homme-Haris — acceptent de faire partie du premier raid. Pour gagner leur planète natale, ils s'introduiront à l'intérieur d'une travertoise dont un tigre volant — monstrueux insecte descendant des guêpes d'antan — a percé le corps pour y déposer ses œufs.

Entre temps, le groupe des enfants, dont la petite Toy a pris le commandement, s'efforce de survivre. Mais son homogénéité est en passe de se rompre car Gren, l'enfant-homme, le plus intelligent de tous, supporte mal l'état de sujétion auquel sa virilité le condamne. Et lors d'une chasse à l'oiseau-sangsue, Gren commet une maladresse : la proie réussit à prendre son vol, entraînant les humains avec elle, loin, bien loin de leur forêt familière. Il s'en faut de peu que le jeune clan ne s'abîme dans les profondeurs effrayantes et mystérieuses de la mer, ne périsse dans le nomansland, étroite bande de terre où pullulent les menaces les plus diverses et qui s'étend entre la jungle du banian et l'océan.

Après avoir échappé à de multiples périls et perdu deux des leurs, les humains vont pouvoir rejoindre la sylve hospitalière en se frayant par le feu un chemin à travers le maquis hostile du nomansland, grouillant d'ennemis sanguinaires : en effet, Gren a rapporté d'un bref séjour qu'il avait fait dans un nid de supertermites à l'inquiétante intelligence technique un morceau de verre faisant office de lentille. Mais le conflit éclate entre l'adolescent ambitieux et Toy qui craint de perdre son autorité. Le groupe décide de bannir Gren : c'est le châtiment le plus grave qui puisse frapper un humain.

Or, tandis qu'il erre, solitaire et désespéré, condamné à une mort rapide, un champignon géant vient tomber sur son front : c'est la morille, un cerveau parasite et télépathe qui a besoin pour réaliser le rêve de son espèce — se propager sur toute la Terre et évincer le banian omniprésent — d'un être intelligent auquel il imposera sa volonté. Poussée par son amour pour Gren, la petite Poyly, désertant à son tour le groupe, vient rejoindre ce dernier. La morille se scinde pour prendre également possession de la jeune fille. Nouvel Adam et nouvelle Eve, Gren et Poyly, tournant le dos au périlleux Eden où ils se sont aimés, repartent, la main dans la main, vers la sylve, en quête d'une communauté à laquelle ils pourront s'intégrer. Sous la direction de la morille, les deux adolescents relèvent les traces d'un groupe vivant en lisière de la forêt, celui des bergers auprès desquels ils se font passer pour de puissants esprits. Après avoir de peu échappé à la mort lorsque s'est éveillée la Bouche Noire, sorte de volcan qui lance un appel fascinant auquel rien de ce qui vit n'est capable de résister,

Gren, Poyly et une jeune bergère du nom de Yattmur rencontrent au bord de l'Eau Longue une étrange tribu : les Pêcheurs. Ceux-ci, petits êtres grassouillets, stupides et végétatifs, sont liés par leur appendice caudal à des arbres nourriciers. Au moment où ces Bedons-Bedaines se préparent à capturer à bord d'une barque rudimentaire les poissons rejetés par la Bouche Noire, les trois humains les attaquent sur l'ordre de la morille et leur tranchent la queue. Tandis que le bateau dérive au gré du courant, Poyly disparaît dans les flots.

L'embarcation gagne la mer et finit par aborder un îlot désolé où se trouve une étrange caverne qui est un véritable relais de transfert : toutes les créatures végétales qui y pénètrent sont transportées par un étrange mécanisme de dématérialisation vers quelque mystérieux univers. La nature, pour remédier au problème de la surpopulation, agit ainsi à la manière d'un jardinier.

Mais, dotés d'une intelligence humaine, Gren et Yattmur ne sont pas acceptés. Avec quatre Bedons-Bedaines survivants, et toujours sous la direction du champignon qui parasite le jeune garçon, ils reprennent la mer en quête d'un habitat conforme à leur nature.



I

Un vent violent soufflait sur l'étincelant et limpide cristal de la mer. Pour les grands oiseaux qui, parfois, passaient très haut dans le ciel, la barque et ses six occupants faisait l'effet d'un simple tronc flottant à la dérive qui ne valait pas la peine d'un détour pour être examiné de plus près.

La voile, faite de larges feuilles grossièrement assemblées, qui pendait après un mât improvisé, depuis longtemps lacérée par les gifles du vent, avait perdu toute raison d'être. L'embarcation, entraînée vers l'est par un courant chaud, voguait sans le moindre contrôle.

Apathiques ou angoissés, les humains se laissaient emporter, allongés sur le plat-bord afin de pouvoir observer l'horizon si l'envie les en prenait. A bâbord, on distinguait la ligne lointaine des falaises sans faille de la côte, couronnées de forêts. Depuis des veilles sans nombre, le paysage n'avait pas varié. Les plateaux de l'intérieur que l'on apercevait parfois étaient, eux aussi, tapissés de bois. Seules les îles qui se profilaient ici et là entre la barque et le rivage rompaient l'uniformité du décor ; certaines portaient des arbres, sur d'autres s'épanouissaient d'étranges floraisons. Certaines

n'étaient que des promontoires rocailleux et désolés. De temps à autre, on avait l'impression que la nacelle allait s'échouer sur les hauts-fonds mais, jusqu'à présent, elle les avait toujours parés au dernier moment.

A tribord, c'était l'océan infini, que ponctuaient, de plus en plus nombreux, des objets à l'aspect inquiétant dont la nature échappait totalement aux voyageurs. La situation désespérée dans laquelle ceux-ci se trouvaient, s'ajoutant à leur incertitude touchant leur destination, leur sapait le moral. Comme si leurs maux n'étaient pas suffisants, la brume se leva, masquant tous leurs points de repère.

— « Je n'ai jamais vu brouillard aussi épais, » dit Yattmur à Gren qui s'efforçait de scruter l'espace environnant.

— « Ni plus froid, » répondit son compagnon. « Tu as vu le soleil ? »

On ne pouvait plus rien distinguer sauf un mince ruban liquide immédiatement autour du bateau et, vers l'arrière, un gros soleil rouge, très bas sur l'eau, dont le reflet dansant avait la forme d'un sabre.

Yattmur se serra davantage contre Gren.

— « D'habitude, le soleil était très haut au-dessus de nos têtes. Maintenant, le monde humide menace de l'engloutir. »

— « Que se passera-t-il quand le soleil aura disparu, morille ? » demanda silencieusement Gren au champignon, ce champignon qui ne leur faisait échapper à un danger que pour les précipiter vers des périls encore plus graves.

— « Quand il n'y a plus de soleil, c'est la nuit, » répondit la morille, qui poursuivit, non sans quelque ironie : « Tu aurais pu le deviner tout seul. Le courant nous pousse toujours plus avant dans le monde du crépuscule éternel. »

Le champignon-cerveau n'insista pas, mais la terreur de l'inconnu fit frissonner Gren qui étreignit plus étroitement Yattmur, gardant les yeux fixés sur le globe énorme et terne du soleil flottant dans l'air alourdi d'humidité.

— « Ohhh ! Ahhh ! »

La disparition de l'astre arracha un hurlement d'épouvante aux quatre autres membres de l' « équipage ». Quittant le tas de feuilles mortes sur lesquelles ils s'étaient tenus jusque-là, affalés à l'avant, ils trottèrent vers Gren et Yattmur pour leur prendre les mains.

— « Oh ! puissants maîtres ! » glapissaient-ils. « C'est une mauvaise navigation sur le monde humide. Nous avons perdu le monde parce que nous avons mal navigué. Il faut le faire revenir en faisant la bonne navigation. O grand berger ! Un monstre a mangé le soleil ! »

— « Cessez de geindre, » dit Yattmur. « Nous avons aussi peur que vous. »

— « Ah ! non, » s'exclama Gren avec colère en écartant les mains humides des Bedons-Bedaines. « Personne ne peut avoir aussi peur que ces êtres-là ! Ils ne cessent d'être terrorisés. Allez, écartez-vous, pleurnichards ! Le soleil reviendra quand le brouillard se sera dissipé. »

— « O brave et cruel berger ! Tu as escamoté le soleil pour nous effrayer parce que tu ne nous aimes plus, et pourtant nous sommes heureux

d'entendre tes injures et de recevoir tes coups, bénis soient-ils ! Tu... »

Gren gifla le bavard, heureux de pouvoir se détendre par un geste de violence, et le malheureux roula les quatre fers en l'air en poussant des cris perçants. Aussitôt, ses compagnons se jetèrent sur lui et le rouèrent de coups pour lui apprendre à ne pas apprécier ceux dont l'avait honoré le puissant maître. Il fallut que Gren et Yattmur séparent les combattants sans ménagement.

Soudain, un choc fit perdre l'équilibre à tout le monde, et les six marins d'occasion se trouvèrent enchevêtrés les uns aux autres, tandis que s'abattait sur eux une avalanche d'aiguillons acérés. Yattmur ramassa l'un de ces dards, mais, sous ses yeux, celui-ci s'amenuisa et s'évanouit, lui laissant un peu d'eau dans le creux de sa main. L'adolescente, surprise, leva la tête : devant la barque se dressait une haute muraille faite de la même matière miroitante. « Oh ! » fit-elle d'une voix sourde comprenant que l'embarcation venait de heurter une de ces masses irréelles que l'on apercevait dérivant sur les eaux. « Oh ! une montagne de brouillard nous a capturés ! »

Gren avait bondi sur ses pieds et imposé silence aux Bedons-Bedaines. Un mince filet d'eau s'infiltrait à l'intérieur de la coque du fragile esquif. Le garçon se jucha en équilibre sur le plat-bord pour examiner la situation.

La montagne translucide sur laquelle le courant les avait jetés était érodé au niveau de la mer. C'était sur le plan incliné qui s'était ainsi formé que la barque avait échoué.

Gren se tourna vers Yattmur :

— « Nous ne risquons pas de couler. Nous sommes sur une plate-forme solide, mais le bateau est désormais hors d'usage. Dès qu'il ne sera plus soutenu, il sombrera. »

La barque, en effet, se remplissait lentement. Les lamentations des Bedons-Bedaines ne permettaient aucun doute à ce propos.

— « Que faire ? » s'inquiéta Yattmur.

Gren contempla la masse transparente avec incertitude. Elle les dominait de toute sa hauteur, et la brèche dans laquelle ils s'étaient engagés faisait comme un fourreau qui les encerclait à moitié. Une sorte de longue dent acérée suspendue au-dessus de l'embarcation paraissait sur le point de la briser à tous moments ; elle laissait choir sur les humains des gouttes de salive glaciale. Les voyageurs s'étaient jetés dans la gueule même du monstre dont on entrevoyait confusément les entrailles : un fouillis de linéaments glauques, de plans à l'éclat bleuté que le soleil, invisible à leurs yeux, rehaussait çà et là d'un reflet orangé. Vision d'une sinistre et meurtrière beauté !

— « La bête de glace va nous dévorer, » glapissaient les Bedons-Bedaines affolés en tournant en tous sens. « O froide glace, la mort est sur nous ! »

— « Mais oui ! » s'exclama Yattmur. « Bien sûr ! De la glace ! C'est incroyable, mais ce sont ces êtres stupides qui viennent de nous donner la clé de l'énigme. C'est de la glace, Gren ! Dans les marais qui longent l'Eau Longue où vivent les Bedons-Bedaines, il pousse des fleurs de glace.

Elles éclosent dans l'ombre et, à certaines périodes, elles fabriquent une gaine de glace où elles logent leurs graines. Quand j'étais enfant, j'aimais les cueillir pour les sucer. »

— « Aujourd'hui, c'est nous qui allons être sucés, » répondit Gren dont le visage ruisselait. « Que faire, morille ? »

— « Nous mettre en sécurité. Si le bateau glisse, il coulera et vous serez tous noyés. Il faut l'évacuer immédiatement. »

— « C'est juste. Saute, Yattmur. Moi, je vais m'occuper de ces quatre abrutis. »

Les quatre abrutis en question n'avaient aucune envie d'abandonner l'embarcation, bien que, déjà, le pont fût à moitié submergé. Gren hurlait des ordres, mais les Bedons-Bedaines bondissaient pour lui échapper chaque fois qu'il tentait de les empoigner.

— « Sauve-nous, grand berger ! Epargne-nous ! Qu'avons-nous fait, misérable et puant fumier que nous sommes, pour que tu veuilles nous jeter en pâture à la bête de glace ? Au secours ! Au secours ! Pourquoi sommes-nous de tels immondices que tu désires nous infliger ce traitement ? »

Gren plongea pour plaquer brutalement le Bedon-Bedaine le plus proche (c'était aussi le plus velu), mais celui-ci lui glissa entre les mains.

— « Pas moi, » hurla-t-il. « Pas moi, puissant et sanguinaire esprit ! Tue les autres qui ne t'aiment pas ! Pas moi... Moi, je t'aime... »

Mais Gren s'était rendu maître du malheureux dont les protestations s'achevèrent par un cri strident au moment où le jeune homme le précipitait la tête la première dans l'eau. Aussitôt, il sauta à son tour, saisit par la peau du cou sa victime toussotante et crachotante et réussit à la mener à la force du poignet jusqu'au banc de glace. Là, il la jeta, toujours larmoyante, aux pieds de Yattmur.

Domptés, les trois autres Bedons-Bedaines sortirent de leur refuge, enjambèrent peureusement le plat-bord et, grelottant de frayeur et de froid, s'insinuèrent dans la gueule de la bête de glace. Gren les suivit. Un instant, les rescapés demeurèrent immobiles, se serrant les uns contre les autres, à contempler la grotte qui, aux yeux des Bedons en tout cas, n'était qu'un colossal gosier.

Il y eut un son cristallin qui les fit tous se raidir : un des crocs de glace venait de s'abattre ; il s'était verticalement fiché au milieu du pont. Bientôt, on le vit s'incliner et il ne tarda pas à se fracasser en mille morceaux. Comme si cela avait été un signal, un grondement rauque frappa leurs oreilles : le plan incliné sur lequel reposait la barque cédait. L'espace d'un instant, une plaque de glace effilée et tranchante entra dans leur champ de vision, mais avant qu'elle eût fini de basculer, l'esquif se trouva entraîné au loin par le flot sombre. Les humains purent le suivre quelque temps des yeux car le brouillard s'était légèrement levé et le soleil traçait sur l'océan un trait flamboyant et glacé. Puis le bateau disparut.

C'est avec une profonde tristesse que Gren et Yattmur firent demi-tour. Sans moyen de transport, ils étaient désormais prisonniers de l'iceberg. En silence, les Bedons-Bedaines leur emboîtèrent le pas. Il n'y avait pas

d'alternative : il fallait s'enfoncer à l'intérieur du tunnel. Pataugeant dans l'eau qui leur gelait les membres, le petit groupe se fraya sa route au milieu des nervures de glace qui renvoyaient le moindre bruit en une frénésie d'échos.

— « Ce lieu est infernal, » murmura Yattmur. « J'aurais préféré mourir avec le bateau. Jusqu'où pourrons-nous avancer ? »

— « Pas plus loin, » répondit Gren d'une voix blanche. « C'est un cul-de-sac. Nous sommes pris au piège. »

Des chandelles de glace resplendissante leur barraient en effet le chemin, presque aussi efficacement qu'une herse. Au-delà de cette grille naturelle, se dressait une paroi absolument lisse.

— « Toujours des complications, toujours des difficultés, toujours de nouveaux ennuis ! » se lamenta Gren. « L'homme n'est qu'un accident : sinon le monde lui serait mieux adapté. »

— « Je t'ai déjà dit que ta race ne fut qu'un accident, » asquiesça la morille.

— « Nous étions heureux avant que tu ne t'en mêles, » répliqua sèchement le garçon.

— « Tu n'étais alors qu'un végétal. »

Furieux de ce commentaire, Gren exerça une traction sur une stalactite qui se brisa avec un claquement sec. S'en servant comme d'un javelot, il la lança contre la muraille qui, sous le choc, s'effondra avec un vacarme terrible. Des glaçons tombèrent, glissèrent entre les pieds des humains qui, recroquevillés, se protégeaient la tête de leurs mains.

L'iceberg tout entier paraissait en train de se désintégrer. Enfin, le tumulte s'apaisa. Ils levèrent les yeux pour voir, de l'autre côté de la brèche, le monde neuf qui les attendait. Pris dans un tourbillon qui l'avait déporté vers la côte, l'iceberg avait échoué sur un petit îlot rocheux. Et il fondait.

Cet îlot était loin d'avoir l'air hospitalier, mais ce fut avec soulagement que les naufragés, émerveillés, posèrent leurs regards sur la maigre végétation qui y croissait, sur les fleurs qui s'acharnaient à y pousser, avec d'immenses tiges porteuses de siliques. C'était pour eux un havre de grâce. Ils allaient pouvoir enfin manger autre chose que du poisson ; ils allaient pouvoir enfin retrouver la joie de fouler un sol immobile. Les Bedons-Bedaines eux-mêmes reprenaient courage. Avides de retrouver la verdure, ils suivirent Gren et Yattmur en poussant de petits cris de plaisir et ne protestèrent pas trop quand il fallut franchir une étroite crevasse au fond de laquelle luisait le bleu profond de l'eau, pour gagner la sécurité d'une corniche.

Semée de pierres et de fragments de rochers, l'île n'avait rien d'un paradis. Mais ses dimensions réduites étaient un avantage : elle était bien trop petite pour donner asile aux dangereux végétaux géants qui grouillaient sur le continent.

Au désappointement des Bedons, il n'y avait pas d'arbres-bedaines auxquels ils auraient pu s'attacher ; à celui de la morille, qui aurait aimé asservir Yattmur et les Bedons, mais était d'un volume beaucoup trop mé-

diocre pour y parvenir sans allié, il n'y avait pas trace de champignon de son espèce ; à celui de Gren et de Yattmur, enfin, il n'y avait pas d'humains dont le couple eut pu grossir les rangs. En compensation, une source d'eau claire glougloutait joyeusement parmi les roches dont était recouverte la majeure partie de l'îlot. Les naufragés entendirent sa chanson avant de voir le mince ruisseau cascadant sur la grève étroite dans sa course vers la mer. D'un même élan, tous se précipitèrent dans sa direction et se mirent à boire sans avoir le courage d'aller chercher en amont une eau moins saumâtre. Comme des enfants insouciants, ils avaient oublié tous leurs tourments.

Lorsque leur estomac fut distendu par tout le liquide qu'ils avaient ingurgité et qu'ils eurent éructé tout leur saoul, ils baignèrent leurs membres las dans le courant, bien que la température du ruisseau ne les incitât pas à prolonger leurs ébats.

Et la vie s'organisa. Une vie sereine. Comme ces enfants du soleil éternel trouvaient l'air vif, ils s'enveloppèrent de feuilles et de mousses. De temps en temps, un voile de brume s'apesantissait, puis le soleil brillait à nouveau, très bas au-dessus de l'horizon. Tantôt ils dormaient, tantôt, s'allongeant face à la mer, ils grignotaient nonchalamment des fruits en contemplant les icebergs qui passaient au large. Les quatre Bedons-Bedaines s'étaient construit une hutte rudimentaire mais celle-ci, un jour, s'écroula sur eux pendant leur sommeil. Dès lors, ils se résignèrent à dormir en plein air, roulés en boule sous des tas de feuilles, aussi près de leurs maîtres que ceux-ci le leur permettaient.

C'était bon d'être à nouveau heureux ! Yattmur et Gren s'aimaient à nouveau à loisir dans l'exubérance de la nature. Les énormes siliques qui se balançaient au bout de leurs longues tiges s'entrechoquaient bruyamment. Sur le sol, on surprenait parfois la fuite d'une plante qui était l'homologue végétal du lézard. Des papillons aux ailes en forme de cœur et dont l'énergie avait pour source un mécanisme de photo-synthèse, voletaient de-ci de-là. Têtue, la vie se perpétuait, ignorante de l'alternance du jour et de la nuit, dans l'indolence et la sérénité.

Les humains auraient été parfaitement satisfaits de ce mode d'existance s'il n'y avait eu la morille. « Nous ne pouvons pas demeurer ici, » ditelle un jour à Gren. « Vous êtes assez reposés. A présent, il faut reprendre la quête. Repartir à la recherche d'autres hommes pour établir notre royaume. »

— « C'est absurde ! Nous n'avons plus de bateau. Jamais nous ne pourrons quitter cette île. Peut-être y fait-il un peu froid, mais nous avons connu pire. Restons où nous sommes sans nous poser de problèmes. »

II

Ce jour-là, nus tous les deux, Gren et Yattmur s'ébattaient à grand renfort d'éclaboussures dans les flaques qui s'étaient formées entre les gros blocs de pierres rectangulaires couronnant le sommet de l'ilôt. Yatt-

mur balançant sa jambe gracieuse, entonna avec allégresse une chanson de sa tribu. La voix redoutable, cette voix qui, de plus en plus, lui semblait l'incarnation de quelque chose d'exécrable, retentit dans la tête de Gren. Mais un cri de la jeune femme interrompit soudain la conversation télépathique : une sorte de main, pourvue de six doigts boursouflés, s'était refermée sur sa chevelure. Son compagnon s'élança à la rescousse et n'eut aucune difficulté à la libérer de l'étreinte de la créature qui se trémoussait dans sa paume tandis qu'il l'examinait.

— « C'est ridicule d'avoir crié, » dit Yattmur. « Ce n'est qu'une bestiole aquatique. Une pattoche, comme les Bedons-Bedaines les appellent. Ils les ouvrent et les mangent. C'est coriace, mais pas mauvais. »

Les doigts ridés, gris et bulbeux, étaient extrêmement froids. Très flexibles également. Gren lâcha la pseudo-main qui se perdit dans l'herbe rase.

— « J'en ai déjà vu, » poursuivit Yattmur. « Elles s'enfouissent dans le sable. »

Gren ne répondit pas.

« Tu as des ennuis ? »

— « Non ! » Gren avait parlé d'une voix sans timbre. Il se laissa tomber sur le sol lourdement, comme un vieillard. En dépit de son inquiétude, Yattmur fit taire ses craintes et repartit jouer dans les flaques. A partir de ce jour, elle remarqua que Gren la tenait à l'écart et était plus renfermé. Elle savait que c'était la faute de la morille.

Gren s'éveilla. La morille, déjà, le harcelait :

— « Tu te vautres dans la paresse. Il faut absolument faire quelque chose. »

— « Nous sommes heureux ici, » répliqua le garçon avec entêtement. « Et puis, je te l'ai déjà dit : comment veux-tu gagner la grande terre sans bateau ? »

— « Les bateaux ne sont pas le seul moyen de franchir les mers. »

— « Oh ! morille, cesse de te montrer habile avant que ton intelligence n'ait causé notre perte ! Laisse-nous en paix. Je te le répète : nous sommes heureux ici. »

— « Heureux ! Parlons-en ! Si tu pouvais, tu te ferais pousser des feuilles et les racines ! Tu n'as aucune idée de ce qu'est la vie, Gren. Crois-moi : des joies sublimes, des pouvoirs extraordinaires t'attendent pour peu que tu acceptes que je t'aide à les saisir. »

— « Laisse-moi ! Je ne comprends rien à tes propos. »

Il voulut se ruer en avant comme s'il espérait échapper ainsi au champignon, mais celui-ci le cloua sur place, tandis que, bandant désespérément sa volonté, Gren s'appliquait à submerger le parasite sous les ondes de sa haine, en vain d'ailleurs, car la voix détestée vibra à nouveau :

— « Puisque tu ne veux pas être mon associé, tant pis pour toi : tu seras mon esclave. Tout esprit de curiosité est mort en toi. Désormais, je donnerai les ordres et tu obéiras. »

— « Je ne sais pas de quoi tu parles, » hurla Gren. Son cri réveilla Yattmur qui se mit sur son séant et le considéra en silence.

— « Tu négliges une foule de choses. Je ne peux voir que par l'entremise de tes sens, mais je prends la peine d'analyser, de chercher ce qui se cache derrière les apparences. Tu ne sais rien tirer des données que tu recueilles, alors que moi, je puis en tirer parti et ma méthode est celle qui ouvre la voie à la puissance. Tu vas de nouveau examiner ces lieux. Je veux que tu étudies les rochers que tu as escaladés avec tant d'insouciance. »

— « Laisse-moi, » répéta Gren. Cinglé par une douleur fulgurante, il se plia en deux. Yattmur lui prit la tête entre les mains.

— « C'est le champignon magique, n'est-ce pas ? »

L'air égaré, Gren acquiesça. Telles d'ardents feux follets, des pointes de feu lui fouaillaient le plexus, lui cisaillaient le corps. Il ne pouvait plus faire un mouvement. Enfin, la torture s'apaisa. « Il faut en passer par sa volonté, » fit-il d'une voix rauque. « La morille veut que nous explorions les rochers plus attentivement. »

Il se leva, tremblant de tous ses membres. Yattmur posa avec tendresse sa main sur son bras. « Après, on ira attraper des poissons dans les mares pour les manger avec des fruits, » dit-elle en femme qu'elle était, prompte à se muer en la consolatrice dont Gren avait besoin. Il lui dédia un regard empreint d'une humble gratitude.

Il y avait des éternités que les énormes pierres faisaient partie du paysage. Le lit du ruisseau qui dévalait de roche en roche, obstrué par la boue et les galets, disparaissait fréquemment sous l'amas des herbes et des roseaux. Tout près, poussait un bouquet de ces fleurs à hautes tiges que les humains avaient aperçues depuis l'iceberg et que Yattmur avait baptisées « échassières » sans deviner à quel point ce nom leur convenait. Leurs racines, semblables à de longs serpents pétrifiés, s'insinuaient dans les interstices des pierres.

— « Il en pousse partout, » maugréa la jeune fille. « C'est bien gênant. »

— « Etrange, » remarqua distraitement son compagnon. « Les racines de chaque plant rejoignent la hampe voisine. »

Devant lui, en effet, une racine bifurquait ; l'un de ses embranchements s'enfonçait dans le sol tandis que l'autre se recourbait pour se fixer à d'autres tiges. A quelque distance du point d'intersection, les linéaments, après s'être enroulés derrière un bloc, s'inséraient à l'intérieur d'une brèche irrégulière entre deux roches.

— « Entre dans cette fissure, » ordonna la morille. « Tu n'as rien à craindre. »

Gren sentit à nouveau vibrer douloureusement ses nerfs et, agile comme un lézard, il se coula docilement dans la fissure. Tâtant prudemment le terrain, il constata que les deux rochers reposaient sur d'autres qui, eux-mêmes, étaient étayés par tout un empilement de blocs. A force d'acrobaties, il parvint à se glisser entre les surfaces fraîches et planes qui se faisaient face, tandis qu'une cascade de boue déclenchée par Yattmur ruisselait sur son dos. Quand il eut descendu en rampant la hauteur de cinq blocs, il atteignit le sol où Yattmur le rejoignit. On ne pouvait progresser qu'en se

cassant en deux. Vers l'avant, l'obscurité paraissait un peu moins épaisse et le couple parvint à un endroit plus large.

— « Ça sent le froid et le noir, » gémit Yattmur. « J'ai peur. Pourquoi ta morille nous a-t-elle fait venir ici ? Quel intérêt peut bien présenter ce lieu ? »

— « Elle est excitée, » se contenta de répondre Gren, peu soucieux d'avouer que le champignon ne communiquait plus avec lui.

Peu à peu, leurs yeux s'habituèrent à la nuit. Il y avait eu un effondrement partiel car le soleil dardait un étroit rayon dont la lueur révélait des monceaux de métal tordu. Un peu plus loin se dessinait comme une ouverture. La seule chose vivante en cet endroit était les racines reptiliennes des échassières.

Se conformant aux ordres de la morille, Gren se mit à gratter le sable exhumant de la sorte d'autres fragments de ferraille, d'autres pierres, d'autres briques. A force de creuser et de s'escrimer sur les rares déchets qu'il pouvait déplacer, il réussit à dégager, d'abord des morceaux de gouttières, puis un long ruban métallique aussi grand que lui. Une extrémité en était écrasée, mais la partie intacte portait une série de marques bizarres.

— « De l'écriture ! » parut hoqueter la morille. « Un signe laissé par l'homme lorsqu'il dominait le monde, à une époque d'une incalculable ancienneté. Nous sommes sur sa piste. Jadis, il devait habiter ici. Gren, il faut voir s'il n'y a pas autre chose à trouver. Passe par cette ouverture. »

— « Non. Il fait noir... »

— « C'est un ordre. Obéis. »

Des débris de verre scintillaient dans les ténèbres du boyau. Le bois pourri s'effritait sous la main tâtonnante de Gren et des platras dégringolaient sur lui. Au-delà de l'orifice, il y avait une dénivellation et le garçon se laissa glisser le long d'une sorte de toboggan de moellons. Il atterrit au milieu d'une salle, non sans se couper aux éclats de verre. L'inquiétude arracha un cri à Yattmur qui était restée en arrière et auquel Gren répondit par un autre cri pour la rassurer, tout en se comprimant la poitrine afin de calmer les battements désordonnés de son cœur. Rien ne bougeait dans les ténèbres opaques qu'il scrutait avec anxiété. Le lourd silence des siècles, plus sinistre qu'un bruit, plus terrible que la peur, saturait l'atmosphère. La morille dut le cingler une nouvelle fois pour que Gren s'arrachât à son immobilité.

Le plafond était à moitié écroulé et le local présentait un véritable labyrinthe de poutrelles et de briques. L'adolescent, que l'odeur immémoriale de renfermé prenait à la gorge, était désorienté au milieu de ce chaos.

« Va jusqu'au coin, » ordonna la morille qui, elle, ne se laissait pas troubler par le spectacle que lui montrait son hôte. « Il y a un objet carré. »

A contrecœur, Gren parvint tant bien que mal à traverser la pièce. Finalement, il se trouva devant une sorte de caisse, trois fois plus haute que lui, et pourvue de trois cercles de métal en saillie, dont seul le plus bas était à sa portée. La morille lui apprit que c'étaient des poignées qu'il entreprit de manœuvrer selon ses instructions.

Ce que le champignon appelait un tiroir bâilla en grinçant d'une largeur de main, mais, en dépit des efforts de Gren, refusa de s'ouvrir davantage. L'adolescent eut beau faire appel à toute son énergie, rien n'y fit. Mais les secousses qu'il imprimait à la caisse eurent quand même un résultat : quelque chose tomba en soulevant un nuage de poussière et que Gren évita de justesse en se jetant de côté.

— « Tu n'as pas d'ennuis, Gren ? Qu'est-ce que tu fabriques ? Sors de là ! »

— « Oui, Yattmur... J'arrive. Morille, nous ne pourrons jamais ouvrir ce coffre ridicule. »

— « Examine ce qui est tombé. Je tiens à savoir ce que c'est. Qui sait s'il ne s'agit pas d'une arme ? Ah ! si nous pouvions trouver quelque chose d'utile... »

C'était oblong et mince. Effilé comme une silique de crémataire que l'on eût aplatie. La surface lisse n'avait pas le froid du métal. « C'est un fourreau, » déclara la morille qui, lorsqu'elle constata que Gren pouvait soulever l'objet avec une facilité relative, commença à s'énerver.

« Il faut ramener cela en haut. Tu es capable de le hisser. Alors, nous l'examinerons à la lumière pour voir ce qu'il y a dedans. »

— « Quelle aide en attends-tu donc ? Comment cela nous permettrait-il de gagner le continent ? »

— « Crois-tu que je m'attendais à trouver un bateau ? N'y a-t-il pas en toi la moindre étincelle de curiosité ? C'est un symbole de puissance. Allez... Dépêche-toi ! Tu es aussi stupide qu'un Bedon-Bedaine. »

Fouetté par l'insulte, Gren, jouant des pieds et des mains, rejoignit Yattmur qui l'attendait patiemment en grelottant dans la demi-obscurité de la première salle et tous deux remontèrent à la surface, tirant et poussant le fourreau.

— « Cela fait plaisir de retrouver le soleil, » murmura Gren en déplaçant le dernier bloc.

A l'instant où ils les virent émerger de la brume, leur corps zébré d'écorchures, les Bedons-Bedaines se précipitèrent allégrement vers eux. Laissant pendre leur langue hors de leur bouche en signe de satisfaction, ils entamèrent une bruyante ronde autour du couple, lui reprochant de s'être absenté si longtemps.

— « De grâce, cruels et adorables seigneurs, tuez-nous avant de descendre encore au fond des entrailles de la terre ! Frappez-nous de vos couteaux avant de nous abandonner dans la terreur et l'inconnu ! »

— « Vous êtes trop gras pour passer par cette brèche, » répondit Gren d'un ton bourru. « Si vous êtes si contents de nous revoir, allez donc nous chercher de quoi manger. »

Après avoir lavé leurs égratignures dans le ruisseau, Yattmur et son compagnon revinrent près du fourreau que l'adolescent fit pivoter plusieurs fois. La symétrie de l'objet lui causait une impression de malaise que semblaient partager les Bedons-Bedaines.

— « C'est une très mauvaise forme à toucher, » gémit l'un d'eux en se

dandinant sur une jambe. « Il ne faut qu'un seul toucher, juste pour le jeter dans le monde humide qui éclabousse. »

— « Voilà un conseil plein de sagesse, » acquiesça Yattmur.

Mais la morille n'entrait pas dans ces considérations et, obéissant à ses ordres, Gren s'accroupit pour observer la chose sur toutes les coutures. Il frissonnait en sentant le champignon à l'affût s'imbiber de chacune de ses sensations.

En haut de l'objet, il y avait une série de ces signes que le parasite appelait écriture. Selon la façon dont on les regardait, ils avaient cet aspect-ci : CONTRADICTEUR, ou celui-là : ꓤՈƎꓕƆIᗡ∀ꓤꓕNOƆ. D'autres marques analogues, bien que plus petites, les accompagnaient. Malgré les efforts de Gren, le fourreau ne s'ouvrait pas et, voyant que rien ne se produisait, les Bedons-Bedaines se désintéressèrent du spectacle et se dispersèrent. N'eut été l'insistance de la morille, le jeune homme se serait vivement débarrassé de la mystérieuse trouvaille. Comme il passait ses doigts sur les flancs de l'étui, le couvercle de celui-ci s'ouvrit brusquement. Déconcertés, Gren et Yattmur se dévisagèrent et leurs regards se fixèrent à l'intérieur. Ce que le fourreau recélait avait la même consistance soyeuse que son enveloppe. Respectueusement, Gren sortit le contenu et le posa par terre. Le geste suffit à faire jouer quelque ressort car la chose déplia soudain une paire d'ailes jaunes. A cette vue, les Bedons-Bedaines revinrent en hâte et firent le cercle.

— « C'est comme un oiseau, » souffla Gren. « Cela a-t-il vraiment été fabriqué par des hommes semblables à nous ? »

— « C'est tellement doux, tellement... » Incapable de trouver de qualificatif approprié, Yattmur avança la main pour caresser la chose. « Nous l'appellerons Beauté. »

Si le temps avait éraillé l'étui, la chose ailée avait conservé toute sa fraîcheur. Comme les doigts de Yattmur s'approchaient d'elle, une ouverture se fit soudain dans son flanc, ce qui provoqua la panique des quatre Bedons-Bedaines : ils se précipitèrent sans demander leur reste dans le plus proche fourré. Pourtant, les organes de l'oiseau jaune, faits de matériaux étranges, de plastique et de métal, étaient une vision merveilleuse. On distinguait de fins bobinages, une rangée de clés, des circuits d'amplification scintillants, tout un labyrinthe ingénieux et complexe. Piqués par la curosité, les deux humains se penchèrent et leurs doigts émerveillés (ces doigts aux pouces opposables qui avaient permis à leurs ancêtres d'atteindre à de telles cimes) connurent la volupté de manipuler les touches articulées. Les boutons de réglage ne demandaient qu'à fonctionner : il y eut un déclic quand les contacteurs s'enclenchèrent et, avec un bruissement aussi doux qu'un murmure, Beauté s'éleva dans les airs et se mit à voleter en rond au-dessus de leurs têtes. Gren et Yattmur poussèrent un cri de surprise et, sous le coup de la stupéfaction, ils perdirent l'équilibre, brisant le coffret dans leur chute. Indifférente à l'incident, Beauté continuait imperturbablement à planer dans le soleil qui la faisait rutiler. Quand elle eut atteint une certaine altitude, elle parla :

— « Il faut sauver la démocratie dans le monde ! »

Sa voix, si elle n'était pas forte, était perçante.

— « Oh ! elle parle ! » murmura Yattmur qui ne pouvait détacher son regard des ailes de lumière.

Les Bedons-Bedaines étaient ivres d'excitation, mais quand Beauté passa au-dessus d'eux, ils se jetèrent sur le sol avec effroi.

— « Qui a organisé la catastrophique grève des dockers de 31 ? » demanda Beauté avec emphase. « Ceux-là même qui sont prêts à vous passer aujourd'hui un anneau dans le nez ! Réfléchissez, mes amis, réfléchissez et votez S. R. H. ! Voter S. R. H., c'est voter Liberté ! »

— « Que dit-elle, morille ? » s'enquit Gren.

— « Elle parle de gens avec des anneaux dans le nez, » répondit le champignon qui n'était pas moins désorienté. « C'était la coutume des hommes au temps de la civilisation. Ecoute-la, cela t'instruira. »

Beauté tournoya au-dessus d'une échassière en vrombissant, lâchant de temps en temps un slogan électoral. Les humains, persuadés qu'ils avaient trouvé un allié, étaient enthousiasmés. La tête levée, ils suivirent longtemps les évolutions de l'engin, tandis que les Bedons-Bedaines se tapaient sur le ventre pour extérioriser leur contentement.

— « Si on essayait de trouver un autre jeu ? » proposa Yattmur.

— « La morille ne veut pas, » répondit Gren après un silence. « Elle nous oblige à descendre dans le trou quand on ne le veut pas et nous l'interdit quand on en a envie. Je ne comprends pas. »

— « C'est que tu es stupide, » gronda le champignon. « Ce n'est pas ta Beauté qui nous conduira sur le continent. Il faut que je réfléchisse. Nous devons nous débrouiller par nos propres moyens. Je tiens à observer de près les échassières. Maintenant, reste tranquille et cesse de m'importuner. »

Pendant une longue période, la morille rompit tout contact et Gren mit sa liberté à profit pour se nettoyer dans les flaques en compagnie de Yattmur afin de faire disparaître les traces de son expédition souterraine, tandis que les Bedons-Bedaines se prélassaient à l'entour, fascinés par les évolutions de l'infatigable Beauté qui, de temps à autre, émettait une exclamation : « Oui au S. R. H. ! » ou : « Vive la semaine de deux jours ! »

Intrigué par les derniers propos de la morille, Gren prêta une plus grande attention aux échassières. En dépit de leurs énormes racines, les fleurs qu'elles portaient étaient rudimentaires. Leurs corolles braquées vers le soleil comptaient cinq pétales de couleurs vives et de structure simple, surmontant une cosse démesurée, une sorte de calice hexagonal dont chaque face était pourvue de protubérances gluantes qui, avec leurs bords effrangés, ressemblaient à des anémones de mer. Le mécanisme de fécondation de ces végétaux était véritablement extraordinaire. Yattmur remarqua une abeille arboricole qui, après s'être posée sur une des fleurs, avait entrepris de grimper le long de son pistil. La plante réagit avec violence : il y eut un claquement sec et une sorte de ressort se détendit, catapultant le calice vers le ciel. Interdits, les deux humains se jetèrent derrière un buisson d'où ils suivirent attentivement la suite du phénomène. Le calice s'élevait plus lentement. Réchauffé par le soleil, il se desséchait, se roidissait.

Finalement, ce ne fut plus qu'une longue hampe rigide au sommet de laquelle se balançait la silique hexagonale.

— « Les statistiques prouvent que vous êtes plus heureux que vos patrons, » s'écria Beauté en tournoyant autour de la nouvelle tige. « Rappellez-vous ce qui est arrivé au syndicat des transporteurs interplanétaires de Bombay ! Défendez vos droits pendant que vous en jouissez encore ! »

A quelque distance, une autre échassière jaillit à son tour dans les airs.

— « Rentrons, » dit Gren.

La morille reprit immédiatement possession de lui. Il vacilla et s'écroula, le corps tordu de douleur. Yattmur se précipita et soutint son compagnon par les épaules.

— « Oh ! Gren ! Qu'est-ce qui se passe ? »

— « Je... Je... Je... »

Gren était incapable de prononcer un mot. Ses lèvres, son visage viraient au bleu, ses membres étaient tétanisés.

— « J'ai été trop douce, » dit la morille. « Tu n'es qu'un légume ! Je t'ai averti. Désormais, je serai plus exigeante et toi, tu seras plus docile. Je ne te demande pas de penser — cela, c'est mon affaire — mais tu peux au moins observer. Nous sommes au bord d'une découverte capitale, imbécile que tu es ! Ce n'est pas le moment de négliger ces plantes. Qu'envisages-tu donc ? De pourrir sur ce rocher ? Tu vas rester ici et regarder. Sinon, voilà ce qui t'attend. »

Sous l'assaut des crampes qui le tenaillaient, Gren roula sur lui-même, enfouissant son visage dans l'herbe et dans la boue.

— « C'est le champignon magique, » s'exclama Yattmur dans un sanglot en considérant avec aversion l'espèce de croûte luisante qui s'enroulait autour du cou de son compagnon. « Gren, mon amour, allons-nous en ! Le brouillard tombe, viens ! »

Gren fit non de la tête. Son corps lui appartenait de nouveau, pour le moment en tout cas. La souffrance s'apaisait, il n'y avait plus en lui qu'une grande faiblesse qui lui plombait les membres.

— « La morille veut que je reste là, » murmura-t-il avec épuisement. « Toi, retourne auprès des Bedons. »

Yattmur se mit sur ses pieds. Désespérée de son impuissance, elle se tordait les poings de rage.

— « Je reviendrai bientôt, Gren ! » Il fallait bien s'occuper des Bedons-Bedaines : leur stupidité était telle que, livrés à eux-mêmes, ils auraient fort bien pu ne pas avoir l'idée de se nourrir. « O Esprit du Soleil, » murmura-t-elle en s'éloignant, « faites fuir ce champignon cruel et perfide avant qu'il ne tue celui que j'aime ! »

Hélas, les esprits du Soleil semblaient singulièrement peu efficaces ! Au large, le vent se levait, glacial, chassant devant lui une nappe de brouillard qui obscurcissait le jour. Un iceberg passa tout près et ses grincements résonnèrent longtemps après que la grisaille l'eut englouti. Dissimulé derrière les fourrés, Gren contemplait le décor. Très haut, estompée dans la brume de plus en plus dense, Beauté continuait de planer. Une troisième

échassière se détendit bruyamment mais, maintenant que le soleil faisait défaut, c'était avec plus de lenteur qu'elle se déployait. Gren ne distinguait plus la ligne du continent. Un papillon passa devant lui pour s'évanouir aussitôt dans l'air fuligineux. L'adolescent était seul sur un récif ignoré, perdu dans un univers obscur et lourd d'humidité, seul, retranché de ceux de sa race en vertu du bon plaisir de la morille. Il fut un temps où le champignon faisait miroiter devant lui des rêves de conquête, le remplissait d'une exaltante espérance : aujourd'hui, Gren n'avait plus que dégoût pour le parasite. Mais il ne connaissait aucun moyen de se libérer.

La morille rompit le silence qu'elle observait : « En voilà une autre. »

Une quatrième échassière avait jailli au-dessus des rochers. Sa silique ventrue qui se balançait à quelque distance du sol comme une tête privée de corps, se détachait sur le fond gris sale du brouillard. Ployant sous le vent, elle vint heurter un végétal voisin et les protubérances des deux plantes, semblables à des anémones de mer, s'imbriquèrent étroitement. Leurs cosses demeurèrent fixées l'une à l'autre, oscillant doucement en haut de leurs longues pattes.

— « Tiens ! » fit la morille. « Continue d'observer, homme. Ce ne sont pas des plantes autonomes, mais une seule plante à racines communes, formée de six éléments. Tu vas voir : les deux dernières fleurs ne vont pas tarder à être fécondées. »

L'excitation du champignon déteignit sur le garçon qui, du coup, oublia un peu le froid des pierres. L'attente s'éternisait. Brusquement, Yattmur fut à ses côtés. Sans prononcer un mot, elle s'allongea près de lui sur une natte fabriquée par les Bedons-Bedaines.

— « Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle finalement.

— « Attends. »

A peine eut-il jeté ce mot que la dernière silique fut pollinisée et s'élança vers ses sœurs. Il y eut une bouffée de vent et, presque sans bruit, les six calices s'amalgamèrent en un bloc compact.

— « On peut s'en aller maintenant ? » s'enquit Yattmur.

Gren grelottait.

— « Qu'elle t'apporte à manger, » ordonna la morille. « Ce n'est pas le moment de s'éloigner. »

— « Tu ne vas pas quand même rester ici la vie entière ! » fit Yattmur avec impatience quand son compagnon lui eut transmis l'ordre du champignon. Gren eut un geste d'impuissance : il ne savait pas. La rage au cœur, la jeune fille se perdit dans le brouillard. Elle resta longtemps absente et, à son retour, elle put constater que la plante avait atteint le stade suivant de son évolution.

Le brouillard s'était légèrement dissipé et les rayons du soleil posaient des reflets couleur de bronze sur l'épicarpe de l'échassière. Comme si ce maigre apport de chaleur la stimulait, une de ses six pattes bougea, s'arracha à ses racines et devint une patte. L'une après l'autre, chacune en fit autant. Quand la dernière se fut libérée, le végétal pivota sur lui-même et s'ébranla : lentement, mais résolument, il se mit à descendre vers la grève.

— « Suis-la, » ordonna la morille.

Gren se leva et s'avança dans le sillage de la plante. Il était aussi raide qu'elle. Yattmur marchait à ses côtés et la machine volante accompagnait l'étrange cortège. A cette vue, les Bedons-Bedaines terrorisés se ruèrent vers les fourrés. L'échassière traversa le camp. Arrivée sur la plage, elle ne s'arrêta pas : elle entra dans la mer. Bientôt, seule sa partie supérieure fut visible. Puis le brouillard l'avala. Après quelques slogans de Beauté hurlés à tue-tête, le silence retomba.

« Tu as vu ? » s'exclama la morille. Et sa voix télépathique résonnait si fort dans le crâne de Gren que l'adolescent se prit le front entre les mains. « Tu as vu ? Voilà notre moyen d'évasion ! Les échassières poussent ici où elles ont toute la place qu'il leur faut. Quand elles sont entièrement développées, elles retournent vers le continent pour y semer leurs graines. Si elles sont capables de gagner la terre ferme, pourquoi ne nous y conduiraient-elles pas ? »

⁂

Les genoux métaphoriques de l'échassière fléchirent. Lentement, comme si le rhumatisme raidissait ses cuisses longiformes, elle remua ses six pattes, marquant un temps d'arrêt entre chaque mouvement.

Gren avait eu bien du mal à installer les Bedons-Bedaines pour qui le passé et l'avenir étaient des notions dépourvues de sens. En vérité, ils paraissaient confondre l'un et l'autre : se rappelant que le premier avait été rempli de mésaventures, ils se « rappelaient » du même coup que le second serait tout aussi néfaste. Pour eux, l'île était le présent, c'est-à-dire quelque chose à quoi il fallait se cramponner, fût-ce au prix de quelques coups, quelque chose qu'il fallait se garder de troquer contre d'imaginaires félicités. « Nous ne pouvons pas demeurer ici, » leur avait expliqué Gren. « La nourriture va probablement finir par manquer. »

— « Nous t'obéirons joyeusement, Grand Berger, » lui avaient-ils répondu en courbant le dos. « Si toute la nourriture disparaît, nous partirons avec toi vers le monde humide sur une plante-échasse. Mais pour le moment, nous mangeons gros ventre, nous mangeons pleines dents. Nous partirons quand il n'y aura plus de manger. »

— « Il sera trop tard. C'est maintenant qu'il faut profiter de la migration des échassières. »

Ces paroles avaient déclenché un nouveau torrent de lamentations et, dans leur désespoir, les Bedons-Bedaines s'assenaient de gigantesques claques sur les fesses.

— « Nous n'avons encore jamais vu les plantes-échasses se promener. Où étaient-elles, si nous ne les avons jamais vues ? O Bergers terribles ! O Sans-queue, ne partez pas ! Nous ne voulons même pas voir les échassières marcher. »

Gren avait bientôt renoncé à discuter. Aux premiers moulinets de son bâton, les protestataires se rendirent à ses raisons et il les conduisit, renâ-

clant et reniflant, jusqu'à un groupe de six fleurs qui poussaient au bord d'une falaise basse dominant la mer et dont les bourgeons s'étaient ouverts depuis peu.

Obéissant aux directives de la morille, les humains avaient rassemblé des provisions de bouche. Leurs vivres, empaquetés dans des feuilles, avaient été fixés aux calices à l'aide de lianes. Tout était prêt pour le départ.

Le couple avait obligé les Bedons-Bedaines à prendre place chacun dans une cosse en leur recommandant de se cramponner fermement. Alors, Gren avait secoué tour à tour les pistils, déclenchant une avalanche de pollen et les siliques aussitôt fécondées s'étaient l'une après l'autre élevées dans les airs avec leurs passagers. Il y avait eu un incident avec la quatrième échassière. Elle se recourbait au-dessus du vide et, du fait de sa surcharge imprévue, elle avait pris une position oblique lors de son élongation. On aurait dit une autruche au cou brisé et le malheureux Bedon qu'elle abritait appelait à l'aide d'une voix angoissée. Mais il n'y avait rien eu à faire : il avait lâché prise et il était tombé dans la mer avec ses provisions, tel une sorte d'Icare caricatural. Il avait été aussitôt entraîné par le courant. Débarrassée de son excédent de bagages, la plante s'était redressée et amalgamée aux trois autres.

— « A nous, » murmura Gren.

Il poussa vers les deux dernières fleurs Yattmur qui contemplait fixement l'océan. Mais, sans colère, la jeune fille s'arracha à son étreinte.

— « Faudra-t-il que je te caresse les côtes comme si tu n'étais qu'un Bedon-Bedaine ? »

Elle ne sourit pas : Gren avait toujours son gourdin à la main. Quand elle vit qu'il le serrait plus fortement, elle capitula et se hissa jusque au gros calice vert. S'accrochant aux nervures qui garnissaient la cosse, les deux humains secouèrent le pistil de leur fleur et, un instant plus tard, ils étaient projetés en l'air, tandis que Beauté, tournoyant autour d'eux, les exhortaient à ne pas se laisser déposséder des droits acquis.

Yattmur, terrorisée, chut la tête en avant parmi les étamines recouvertes de pollen dont le parfum entêtant était presque irrespirable. Mais elle était incapable de bouger. Le vertige s'empara d'elle.

Une main lui frôla timidement l'épaule :

— « Si la peur te donne faim, ne mange pas la fleur à la mauvaise odeur, mange le bon poisson sans jambe que nous avons pris dans les flaques. »

Yattmur parvint à lever les yeux vers le Bedon-Bedaine qui lui parlait. La bouche de la créature replète était agitée d'un tremblement nerveux, ses gros yeux étaient pleins de douceur et sa toison ridiculement pâle. Il n'avait pas une once de dignité ; d'une main il se grattait l'aine, et, de l'autre, il lui présentait un poisson.

Yattmur éclata en sanglots.

Consterné, le Bedon-Bedaine s'approcha d'elle autant qu'il le put et lui entoura les épaules de son bras poilu.

« Le poisson ne fait pas mal. Il ne faut pas verser de larmes mouillées pour le poisson. »

— « Ce n'est pas cela... Mais nous vous avons causé tellement de souffrances... »

— « Pauvres hommes-bedaines ! Tous, nous sommes perdus complètement, » se lamenta son interlocuteur dont les deux congénères reprirent en chœur la mélopée funèbre : « C'est vrai. Vous nous avez fait cruellement beaucoup de mal. »

Ces plaintes déchirantes attirèrent l'attention de Gren qui surveillait le sol avec angoisse dans l'attente du moment où la plante s'arracherait à ses racines. Son gourdin s'abattit à grand bruit sur le dos du Bedon-Bedaine qui s'efforçait de réconforter Yattmur. Le malheureux s'écarta vivement en poussant un hurlement que reprirent ses compagnons.

— « Ne la touchez pas, ignobles créatures, » hurla sauvagement Gren en se redressant sur les genoux. « Si vous recommencez, je vous précipite sur les rochers. »

Yattmur le regarda en silence avec un rictus qui lui découvrait les dents. Sans un mot. Personne ne parla plus avant que l'échassière ne se fût ébranlée.

III

Gren perçut l'excitation et le sentiment de triomphe qui émanait de la morille quand le végétal accomplit son premier pas. Les six longues pattes avancèrent à tour de rôle ; la plante s'arrêta, cherchant son équilibre, repartit, marqua encore un temps d'arrêt avant de se remettre en marche avec, cette fois, plus d'assurance. Lentement, elle s'éloigna de la falaise, traversa l'îlot dans toute sa largeur pour atteindre l'endroit de la plage où ses semblables s'étaient rendus avant elle. Là, le courant était moins fort. Sans hésiter, elle pénétra dans la mer et, bientôt, ses jambes furent presque entièrement immergées.

— « C'est merveilleux ! » s'exclama Gren. « Enfin, nous pouvons fuir cet horrible récif ! »

— « Nous n'y étions pas si malheureux, » rétorqua Yattmur. « Il n'y avait pas d'ennemis. Toi-même, tu disais que tu souhaitais y rester. »

— « Il n'était pas possible de s'y éterniser, » répondit dédaigneusement Gren en reprenant l'argument qu'il avait déjà opposé aux Bedons-Bedaines.

— « C'est un beau parleur, ton champignon magique. Son seul but, c'est de se servir des choses : des Bedons-Bedaines, de toi, de moi, des échassières. Mais ce n'est pas pour lui qu'elles poussent, c'est pour elles, Gren. C'est pour elles, pas pour nous, qu'elles vont vers le continent. Nous sommes très fiers parce que celle-ci nous transporte. Mais avons-nous raison de nous vanter de notre intelligence ? Les pauvres Bedons, eux aussi, se croient très intelligents. Suppose que nous ayons commis une stupidité ? »

C'était la première fois que Yattmur tenait un pareil langage. Gren la dévisagea, ne sachant que répondre. Puis la colère s'empara de lui :

— « Tu me détestes, n'est-ce pas ? Sinon, tu ne parlerais pas de cette façon. Est-ce que je t'ai fait du mal ? Est-ce que je ne te protège pas ?

Est-ce que je ne t'aime pas ? Nous savons pertinemment que les Bedons-Bedaines sont des imbéciles. Nous, nous sommes différents : aussi, nous ne pouvons pas être stupides. Tu me fais du chagrin, Yattmur. »

La jeune fille, sans même relever l'incohérence de ces propos, poursuivit d'une voix morne comme si elle n'avait rien entendu :

— « Cette plante nous véhicule, soit. Mais, où nous mène-t-elle ? Nous l'ignorons. Nous confondons ses désirs et les nôtres. »

— « Où veux-tu donc qu'elle nous mène, sinon sur le continent ? »

— « Vraiment ? Tu devrais regarder autour de toi. »

Il suivit le geste de sa main. La terre était visible au loin, mais l'échassière qui avait commencé par mettre le cap sur elle remontait à présent un courant parallèle à la côte. La rage au cœur, Gren dut se rendre à l'évidence car aucun doute n'était possible : il fallait abandonner l'espoir que la plante les conduirait jusqu'au continent.

— « Tu es contente ? » siffla-t-il.

Yattmur ne répondit pas. Elle se pencha et plongea la main dans l'eau pour l'en retirer en hâte : contrairement au courant qui, quelque temps auparavant, les avait fait aborder le récif, celui que l'échassière était en train de remonter était froid. Et ce froid atteignait la jeune fille au cœur.

— « Ne capitulez pas ! » s'époumonnait Beauté en piquant sur eux. « Le sang est la rançon du progrès. Songez à vos épouses, songez à ce que signifierait pour elle la victoire des Tripartistes ! Allez au fond des choses : Votez Imra Imbroglio ! »

Les icebergs dérivaient à l'entour. L'échassière poursuivait sa course imperturbable d'une allure uniforme. Elle n'était pas seule de son espèce. D'autres végétaux, venus d'autres îles lui faisaient cortège. Il était clair que l'heure était venue pour les plantes d'émigrer vers la pépinière ignorée, berceau de leur race. De temps à autre, un iceberg en heurtait une, la brisait, mais l'incident n'avait pas la moindre influence sur la progression de l'étrange caravane. Des pattoches, semblables à celles qui avaient élu domicile sur le récif, grimpaient après l'esquif improvisé des humains. Leurs mains tuméreuses et grises sortaient de l'eau, tâtonnantes, en quête d'un peu de chaleur et se hissaient furtivement de nodosité en nodosité. Gren se débarrassa avec dégoût d'une de ces créatures qui rampait le long de son épaule. Les Bedons-Bedaines se plaignaient de la caresse glacée des intruses.

Dès qu'il s'était aperçu que le voyage serait plus long que prévu, le garçon avait rationné la nourriture et les trois malheureux Pêcheurs étaient tombés dans une sorte de léthargie. Le froid n'arrangeait pas les choses. Le soleil semblait sur le point de sombrer dans l'océan et un vent cinglant soufflait presque sans interruption. Du ciel d'encre, soudain, tombèrent des grêlons qui faillirent leur arracher la peau et contre lesquels il n'existait pas de protection. Si dépourvu d'imagination qu'il fût, le voyageur ne pouvait échapper à l'impression qu'il glissait droit vers le néant, impression rendue plus vive encore par les bancs de brume de plus en plus nombreux que l'échassière avait à traverser. Et quand le brouillard se levait, on voyait,

spectacle bien propre à susciter l'effroi, l'horizon barré d'un sombre bandeau qui jamais ne se dissipait.

Enfin, la trajectoire de l'échassière parut s'infléchir. L'excitation des Bedons-Bedaines, retrouvant subitement leur goût du caquetage, réveilla Gren et Yattmur qui dormaient, recroquevillés au fond de leur calice.

— « L'eau mouillée du monde humide ruisselle sur les jambes des pauvres Bedons-Bedaines et les pauvres Bedons-Bedaines ont froid. Nous poussons des grands cris de joie car nous allons mourir dans le sec. Rien n'est plus beau pour un Bedon-Bedaine que le sec et chaud, et le monde sec et chaud vient à notre rencontre. »

Gren ouvrit les yeux en maugréant, curieux cependant de connaître le motif de tant d'animation.

C'était vrai : les pattes de l'échassière étaient à nouveau visibles. Le végétal avait quitté le courant, et, de sa démarche toujours aussi régulière, il s'acheminait vers la côte recouverte d'une forêt touffue.

— « Nous sommes sauvés, Yattmur ! Enfin, nous allons aborder ! »

C'étaient les premiers mots qu'il adressait depuis longtemps à sa compagne.

Yattmur se leva. Les Bedons-Bedaines se levèrent et, communiant pour une fois dans la même joie, les cinq voyageurs s'étreignirent.

— « Rappelez-vous ce qui est arrivé en 45 à la Ligue de défense des sourds. » s'égosillait Beauté en tournoyant au-dessus d'eux. « Affirmez vos droits ! N'écoutez pas ce que vous dit l'autre camp : ce ne sont que mensonges et propagande. Refusez de vous faire écraser entre la bureaucratie de Delhi et les intrigues communistes. A bas le travail noir ! »

— « On va bientôt être secs, » se réjouirent les Bedons-Bedaines.

— « Dès que nous aurons touché terre, nous ferons un feu, » leur promit Gren.

Yattmur était ravi de voir son ami dans de plus heureuses dispositions d'esprit, mais un doute, soudain, la tenailla :

— « Comment ferons-nous pour redescendre ? »

Le regard que lui lança Gren fit de nouveau bouillonner la colère en elle, la colère de voir déjà rompue cette trêve précaire.

Comme le garçon ne répondait pas immédiatement, elle comprit qu'il conférait avec la morille. Enfin, il se décida à parler :

— « L'échassière ira à la recherche d'un endroit où déposer ses graines. Alors, elle se couchera et il sera facile de sauter. Ne t'inquiète de rien. C'est moi qui commande. »

Elle ne comprenait pas pourquoi il employait un ton si hargneux.

— « Tu ne commandes rien, Gren. La plante ira où elle voudra, sans que nous ne puissions rien faire. C'est bien cela qui m'inquiète. »

— « C'est ta bêtise qui te fait t'inquiéter ! »

Ces mots blessèrent Yattmur, mais elle était décidée à s'accrocher à la moindre consolation. « Cela ira mieux pour tout le monde quand nous serons sur la terre ferme. Peut-être seras-tu alors moins méchant. »

Comme ils scrutaient le rivage (un rivage dont le moins qu'on pût en dire était qu'il n'avait rien d'hospitalier), de la forêt surgirent deux grands

oiseaux noirs qui, les ailes largement déployées, prirent rapidement de l'altitude. Après avoir tracé quelques cercles dans l'air, ils se dirigèrent d'un vol lourd vers l'échassière.

— « Couchez-vous ! » ordonna Gren en dégainant.

— « Boycottez les produits frelatés ! » s'exclama Beauté. « Opposez-vous au travail noir. Soutenez le programme antitripartite d'Imbroglio. »

L'échassière pataugeait à présent dans les basses eaux. Dans un vacarme assourdissant, les ailes charbonneuses frôlèrent la tête des humains, tandis qu'un fumet nauséabond remplissait l'air. En un éclair, les puissantes serres des ténébreux rapaces se refermèrent sur Beauté. Avant que ses ravisseurs l'eussent entraîné dans la profondeur du feuillage, un dernier appel retentit : « Luttons aujourd'hui pour préserver demain ! Sauvons la démocratie ! »

L'échassière prit pied sur la grève, ses longues jambes grêles ruisselaient d'eau. Quatre ou cinq de ses pareilles accostaient un peu plus loin. Leur vivacité, leur apparence de détermination (une détermination quasi humaine) tranchaient sur le décor désolé. Ici, Gren et Yattmur ne sentaient pas la sourde palpitation de la vie qui animait les lieux où ils avaient autrefois vécus. Ce n'était plus que le fantôme de la serre luxuriante qui avait été leur monde quotidien. Le soleil, très bas au-dessus de l'horizon, était comme un œil sanglant sur une plaque de marbre. Une lueur crépusculaire baignait le paysage. Le ciel était obscur et la mer elle-même avait l'air morte. Pas une algue ne montait la garde devant la plage, pas un poisson ne frétillait dans le creux des rochers.

Le calme de l'océan qui frémissait à peine (les échassières avaient choisi la saison où il n'y avait pas de tempête pour effectuer leur migration) ne faisait que rendre l'ambiance plus lugubre encore.

Le même calme régnait sur la terre. Certes, il y avait la forêt, mais, engourdie par l'ombre et par le froid, rongée par l'éternelle grisaille, elle ne vivait qu'à demi. Comme ils approchaient des troncs chétifs, les humains constatèrent que les feuilles étaient piquetées de moisissure. Une tache d'un jaune vif leur attira soudain l'œil et une voix s'éleva : « Voter S.R.H., c'est voter pour la démocratie ! » Tel un jouet brisé. la machine à porter la contradiction gisait parmi les branchages, là même où les deux oiseaux l'avaient abandonnée. Seule une de ses ailes demeurait visible. Elle continuait de proclamer ses slogans d'une voix de plus en plus lointaine à mesure que les voyageurs s'enfonçaient vers l'intérieur.

— « Quand allons-nous nous arrêter ? » murmura Yattmur.

Gren ne répondit pas. Elle ne s'attendait d'ailleurs pas qu'il lui répondît. Il ne daigna même pas l'honorer d'un regard. Elle serra les poings à se faire rentrer les ongles dans la chair pour se maîtriser, sachant bien qu'il n'était pas responsable.

Les échassières avançaient avec prudence. Dominant la forêt de toute leur taille, elles écrasaient à chaque pas les feuilles crissantes, tournant délibérément le dos au soleil à demi dissimulé par l'écran de verdure moisie. Brusquement, un sombre essaim de plantoiselles prit son essor et, dans un grand tumulte d'ailes battantes, piqua vers l'astre du jour sans que

la trajectoire des végétaux en marche vers la frontière du monde éclairé déviât d'un pouce.

En dépit de leur crainte qui se faisait de plus en plus lancinante, les humains durent se résoudre à attaquer une partie de leurs rations. Leurs repas terminés, ils s'installèrent de leur mieux au fond de leurs calices pour prendre quelque repos. Gren boudait toujours.

En se réveillant (et c'est bien à contrecœur qu'ils se réveillèrent, car reprendre conscience, c'était retrouver le froid), ils durent constater que la situation s'était encore aggravée. Leur monture traversait une sorte de cuvette noyée d'ombre. Seul un rayon de soleil s'attardait encore sur le corps de la plante. La forêt continuait de se dérouler au-dessous d'eux mais, déformée, elle faisait penser à une créature soudain frappée de cécité qui, terrorisée, vacille en lançant ses bras en avant. Ici et là, on pouvait voir une feuille se balancer, mais les rameaux, distordus de façon grotesque étaient à présent presque entièrement dénudés. On aurait dit que le banian géant qui recouvrait toute la terre refusait de croître en ces lieux. Les Bedons-Bedaines. le regard fixe, frissonnaient d'angoisse.

— « Voici la gueule de la nuit éternelle, » gémissaient-ils. « Pourquoi n'avons-nous pas eu le triste bonheur de mourir il y a bien, bien longtemps, quand nous étions tous ensemble ? »

— « Vous, vous allez vous tenir tranquille ! » s'écria Gren en s'emparant de son gourdin. Les parois de la vallée renvoyèrent les échos caverneux et brouillés de sa voix.

— « O Sans-queue, vous auriez dû avoir la miséricorde de nous tuer alors. Ici commence le monde noir qui va refermer sa mâchoire sur nous. Hélas ! Où est le soleil ? Que nous avons une grande misère ! »

Gren était impuissant à mettre fin à ces lamentations. Les ténèbres s'amoncelaient autour d'eux. En face, il y avait une petite éminence dont le sommet, auréolé d'un ultime rayon de soleil, rendait plus écrasant encore le poids de la nuit. L'échassière commença d'escalader la butte. D'autres plantes se hâtaient dans la vallée.

L'ascension était ardue mais leur monture végétale n'interrompait pas sa course. La forêt s'était coulée dans la gorge obscure, luttant pour lancer une ultime vague de verdure jusqu'à la dernière bande de sol éclairée.

— « Crois-tu qu'elle s'arrêtera au sommet ? » demanda Yattmur.

— « Que veux-tu que j'en sache ? »

— « Et ta morille ? »

— « Elle n'en sait rien, elle non plus. Laisse-moi en paix ! On verra bien ce qui se passera. »

Pris entre la peur et l'espoir, les Bedons-Bedaines eux-mêmes, les yeux écarquillés sur le décor fantastique, retombèrent dans un silence apathique.

L'échassière montait toujours. Ses articulations grinçaient et rien n'indiquait qu'elle songeât à faire halte. A longues foulées impassibles, elle se frayait sa route, écrasant le feuillage à chaque pas et bientôt aucun doute ne fut possible : le dernier bastion de la lumière et de la chaleur n'était pas le but de sa course. A présent, elle avait atteint le faîte de l'éminence :

pourtant, elle poursuivait sa progression avec le même automatisme végétal que les humains avaient fini par prendre en aversion.

« Je vais sauter, » s'exclama Gren en se mettant debout.

En voyant la lueur de folie qui dansait dans ses prunelles, Yattmur se demanda qui parlait, lui ou la morille. Elle emprisonna les jambes de son ami entre ses bras serrés. « Mais tu vas te tuer ! » hurla-t-elle. Gren brandit son gourdin, mais il s'immobilisa brusquement. Sans une pause, l'échassière commençait à dévaler le long du flanc obscur de la colline.

Les humains eurent une dernière vision du soleil. Un instant encore, ils purent apercevoir la bande d'or tranchant sur la grisaille de la forêt obscure. Puis, tout fut effacé derrière l'épaulement de la colline : ils glissèrent dans le royaume de la nuit. Alors ils poussèrent un même cri dont l'écho se perdit dans l'espace invisible qui les entourait.

Pour Yattmur, il n'y avait qu'une certitude : ils étaient entrés dans le pays de la mort. Assommée par cette révélation, la jeune femme enfouit son visage dans le pelage soyeux du Bedon-Bedaine le plus proche. La voix de Gren retentit à ses oreilles. On aurait dit qu'elle venait de très loin ; les mots étaient à peu près inintelligibles. Yattmur n'essaya d'ailleurs pas d'en déchiffrer le sens avant que le balancement régulier de la plante l'eût enfin persuadé que le contact n'était pas totalement rompu entre elle et son compagnon.

— « Je ne comprends pas ce que tu dis, » murmura-t-elle.

La voix s'interrompit. Puis Gren répéta ses explications. Des lambeaux de phrases informes s'échappaient de sa bouche :

— « Le monde est fixe. Un de ses hémisphères est perpétuellement ensoleillé... pas de révolutions axiales grâce à quoi... sommes sur la face nocturne... traversé le terminateur... ligne au-delà de laquelle les arbres ne peuvent pas pousser... »

— « Gren, Gren ! Arrête ! »

Ces propos étaient si décousus qu'elle était incapable de leur prêter attention. Ses dents s'entrechoquaient. Lorsque Gren se fût tu, elle comprit que, en réalité, c'était la morille qui avait parlé. Alors, elle tendit le bras pour étreindre son ami et se décida à ouvrir les yeux afin de voir son visage.

Elle le devina plutôt qu'elle ne le vit, spectral et qui flottait parmi les ombres. Mais cette vision la réconforta cependant quelque peu. Gren la prit par les épaules, leurs joues se touchèrent et le contact rendit à la jeune fille assez de courage pour la décider à jeter un coup d'œil furtif autour d'elle.

Dans sa terreur elle avait imaginé un néant absolu, elle s'était figuré qu'ils étaient peut-être tombés dans une sorte d'océan cosmique léchant les rivages mythiques du ciel. La réalité était à la fois moins impressionnante et plus désagréable. Juste au-dessus de leurs têtes s'attardait comme un souvenir du soleil, mais le ciel était plus ténébreux qu'il ne l'avait jamais été. Intriguée par un bruit mou qui accompagnait leur course, Yattmur abaissa son regard : ce fut pour se rendre compte que l'échassière avançait au milieu d'une couche de vermisseaux frétillants qui se précipitaient sur

ses jambes. Le végétal devait se mouvoir avec la plus grande prudence pour conserver son équilibre au milieu de ce furieux bouillonnement reptilien. Certains de ces vers étaient si grands qu'ils atteignaient presque les calices où s'accrochaient les humains qui, le temps d'un éclair, pouvaient alors apercevoir le jaillissement d'une tête terminée par un organe en forme de bol. Une bouche, des yeux, un appareil destiné à capter le peu de chaleur qu'il y avait ? Yattmur aurait été bien en peine de le dire mais le gémissement d'horreur qu'elle poussa fit sortir Gren de son état de transe. Ce fut presque avec satisfaction qu'il se mit en devoir de décapiter les assaillants à mesure qu'ils surgissaient des ténèbres car, s'ils lui inspiraient de l'horreur, cette horreur-là, il était capable de la comprendre et de l'affronter.

L'échassière qui avançait à leur gauche paraissait en difficulté. Bien qu'ils ne pussent la distinguer que très vaguement, ils se rendaient compte que la nappe grouillante où elle enfonçait était plus épaisse sous ses pas. Elle s'était immobilisée au milieu du tourbillon tentaculaire qui l'assiégeait et sa silhouette qui se découpait contre une tache de lumière venue de l'autre côté de la colline vacilla soudain. La plante, silencieusement, tomba. Pour elle, le voyage était terminé.

Indifférente à ce drame, celle où les humains avaient trouvé refuge continuait de dévaler la pente. Les vers, peu à peu, se raréfièrent. Enracinés, ils ne pouvaient se lancer à la poursuite de la proie et plus celle-ci prenait du champ, plus ils étaient chétifs et espacés. Bientôt, ils ne formèrent plus, ici et là, que de petits buissons que le végétal évitait sans peine.

Un peu rassurés, Gren et Yattmur prêtèrent plus d'attention au décor. Le sol était recouvert de rochers et de pierres. Sans doute était-ce là l'explication de la disparition des vers. Jadis, un fleuve avait charrié ces détritus, dont le lit marquait le fond de la vallée. Une fois celui-ci franchi, le sol, à nouveau s'éleva. Mais il ne portait plus à présent la moindre trace de végétation.

— « Laissez-nous mourir, » gémirent les Bedons-Bedaines. « C'est trop affreux d'être vivants dans le pays de la mort. O Grand Berger ! Fais nous la grâce de tourner contre nous ton petit couteau cruel. Vite, égorge les hommes-bedaines pour leur faire quitter le pays de la mort. Oh ! le froid nous brûle ! »

Après avoir supporté quelque temps ce chœur lamentable, Gren brandit son gourdin. Mais Yattmur lui saisit le poignet :

— « N'ont-ils pas le droit de se plaindre, Gren ? Je me sentirais plutôt encline à faire comme eux. A quoi bon les frapper ? Ne sommes-nous point condamnés à mourir, eux et nous ? Nous sommes au-delà du monde. Seule la mort est capable de vivre ici. »

— « N'oublie pas que les échassières sont libres, elles, si nous ne le sommes pas. Penses-tu qu'elles courent vers la mort ? Tu es en train de devenir une Bedon-Bedaine, femme. »

— « C'est de consolation que j'ai besoin, pas de reproches, » laissa tomber Yattmur après un silence.

Gren ne répondit rien.

L'échassière escaladait toujours la pente à grandes enjambées régulières. Bercée par les plaintes funèbres des Bedons-Bedaines, Yattmur finit par s'assoupir. Quand la morsure du froid la réveilla, les petits hommes s'étaient tus. Tout le monde dormait. Un peu plus tard, elle entendit Gren pleurer, mais elle était si engourdie qu'elle ne put résister au sommeil hanté de rêves épuisants où elle s'engluait.

La lucidité lui revint brusquement. Une masse informe et rougoyante flottait devant elle, rompant la monotonie crépusculaire environnante. Haletante de frayeur et d'espoir, elle secoua son compagnon.

— « Regarde ! Quelque chose brûle là-bas. Qu'allons-nous trouver ? »

L'allure de l'échassière s'accélérait comme si la plante comprenait qu'elle arrivait au terme de sa quête.



Il était malaisé de percer les ténèbres et un long moment s'écoula avant qu'il leur fût possible de discerner ce qu'il y avait devant eux. Mais à mesure que le végétal poursuivait son ascension, ils parvenaient à distinguer au-delà de l'arête qu'ils étaient en train d'escalader, une montagne surmontée de trois pics. C'était de cette montagne qu'émanait la lueur rouge qui avait surpris Yattmur.

Nul spectacle n'aurait pu être plus sublime. Partout, c'était le règne de la nuit. Il n'y avait pratiquement plus trace de soleil dans le ciel. Pas un mouvement dans la vallée invisible où, furtif, le vent glacial rôdait comme un étranger errant dans une ville en ruine, à minuit.

Peut-être n'était-on pas au-delà du monde, comme le croyait Yattmur : du moins étaient-ils au-delà du monde de la végétation. Sous leurs pieds, le vide absolu épousait les absolues ténèbres. Mais la montagne, immense et grandiose, s'élevait, dominant la désolation. Sa base se confondait avec la nuit, mais son faîte se dressait assez haut pour capturer un reflet du soleil, pour irradier sa chaleur, pour répandre son éclat sur l'immensité obscure.

Gren serra le coude de Yattmur et, sans une parole, leva la main. D'autres échassières avaient franchi le sombre abîme. Devant eux, il y en avait trois qui, de leur démarche égale, grimpaient le long des flancs de la montagne. Lointaines, fantasmagoriques, leur silhouette, néanmoins, rendait moins pesante l'impression d'isolement.

Yattmur secoua les Bedons-Bedaines endormis afin qu'ils pussent, eux aussi, jouir du spectacle et les trois petits êtres grassouillets contemplèrent la montagne en se donnant le bras.

— « C'est une vue bonne à l'œil, » murmurèrent-ils béats d'admiration.

— « Très bonne, » renchérit Yattmur.

— « C'est, dans le pays de la nuit et de la mort, un lieu pour croître. Le délicieux bout de soleil fait de cet endroit une résidence heureuse. »

— « Peut-être, » accorda Yattmur bien qu'elle prévît des difficultés

que, dans leur simplicité, les Bedons-Bedaines étaient incapables d'envisager.

Plus on s'élevait, plus la luminosité augmentait. De nouveau, le soleil miséricordieux leur prodiguait sa clarté et ils se gorgeaient à tel point de cette vision que la vallée tout entière semblait ponctuée d'une farandole de lucioles rouges et vertes.

Sans se laisser émouvoir par cette vue splendide, ces semis d'or grêlant l'océan figé des ténèbres, l'échassière poursuivait son ascension, débusquant de temps en temps une pattoche qui s'en allait se perdre parmi les ombres. Lorsqu'elle atteignit l'enfourchure de deux pics, elle s'immobilisa brusquement.

— « Par tous les esprits, je crois qu'elle ne veut pas aller plus loin, » s'exclama Gren.

Du groupe des Bedons-Bedaines s'élevèrent des piaillements d'excitation. Mais Yattmur observa l'horizon d'un air soucieux.

— « Comment allons-nous mettre pied à terre ? » demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Rien n'indiquait que le végétal méditât de reprendre sa marche.

— « Il va falloir faire de la varape, » dit Gren après avoir réfléchi un instant.

— « Eh bien, tu me montreras comment ! Je suis frigorifiée et complètement engourdie depuis le temps que je suis recroquevillée. Mes muscles sont aussi raides que des bouts de bois. »

Lui jetant un regard de défi, Gren se leva et s'étira. Puis il entreprit d'étudier la situation. Faute de corde, il n'y avait pas moyen de descendre. D'autre part, les protubérances du calice leurs interdisaient de se laisser glisser jusqu'aux pattes de l'échassière. Désorienté, Gren se rassit.

Ils attendirent. Ils mangèrent un peu. Leurs provisions commençaient à moisir. Le sommeil s'empara d'eux. Quand ils se réveillèrent, rien n'avait changé, sinon qu'il y avait quelques échassières de plus et que d'épais nuages s'amoncelaient dans le ciel. Les humains demeuraient là, impuissants, tandis que la nature indifférente, telle une gigantesque machine dont ils n'étaient que le plus infime des rouages, continuait d'accomplir son travail.

Les nuages, qui roulaient en moutonnant au-dessus de leurs têtes, énormes et noirs, se figeaient à la manière d'un lait qui se caille quand le soleil les frappait. Et le soleil, bientôt, s'obscurcit. L'ombre engloutit le flanc de la montagne. Paresseusement, des flocons de neige se mirent à tomber.

Serrés les uns contre les autres, les humains courbaient le dos sous le baiser humide des rafales. Sous eux, ils sentaient trembler leur monture dont les jambes s'enfonçaient lentement dans le sol mouillé. Puis, les membres amollis de l'échassière ployèrent, ployèrent toujours davantage, s'écartant toujours davantage. Soudain, les articulations de la plante, détrempées, usées après ce long voyage, cédèrent. Les six échasses s'affaissèrent chacune de son côté et le grand végétal roula dans la boue. Le choc fit éclater les calices et les graines qu'ils renfermaient s'éparpillèrent à l'entour.

Une épave dans la neige : ainsi s'achevait le long périple. Et ainsi débutait-il ! Contraintes, comme tous les autres végétaux, à résoudre le problème terrible posé par le surpeuplement de la jungle, les échassières avaient trouvé une solution : gagner les régions glaciales qui s'étendaient au-delà de la ligne terminatrice où la jungle perdait ses droits. Ce flanc de montagne, comme quelques autres points de la zone crépusculaire, était le théâtre d'une phase du cycle éternel de leur reproduction. Un grand nombre des graines répandues germaient : elles disposaient, pour cela, d'assez d'espace et du minimum de chaleur nécessaire. Elles se transformaient en pattoches à l'épicarpe coriace. Quelques-unes de ces pattoches, après avoir surmonté mille obstacles, finiraient par rejoindre les régions que baignait la vraie chaleur, la vraie lumière. Alors elles prendraient racine, elles fleuriraient et l'espèce se perpétuerait.

***

En se fracassant, le calice avait projeté les humains dans la boue. Ils se relevèrent péniblement car leurs membres gourds étaient raides. C'est à peine s'ils pouvaient se distinguer les uns les autres, tant les tourbillons de neige étaient denses et épais le voile des nuages. Leurs corps paraissaient n'être que d'illusoires colonnes.

Yattmur s'inquiétait des Bedons-Bedaines : il fallait les regrouper avant qu'ils ne se perdent. Apercevant une forme humaine où se reflétait la lumière obscurcie, elle la saisit. Un visage se tourna vers elle en grondant. Elle entrevit des dents jaunes, des yeux enflammés braqués sur les siens. Elle s'écarta brusquement, mais, déjà, la créature s'était dégagée d'un bond et s'était évanouie dans les ténèbres.

Ils n'étaient pas seuls dans la montagne.

— « Yattmur ! » appela Gren. « Les Bedons sont ici. Où es-tu ? »

Elle courut vers son compagnon, si terrifiée qu'elle ne pensait même plus aux crampes qui la tenaillaient.

— « Il y a quelque chose, » dit-elle. « Quelque chose de blanc et de sauvage, avec des dents. »

Les trois Bedons-Bedaines, à ces mots, se mirent à hurler en évoquant les esprits de la mort et des ténèbres. Le garçon et la fille scrutèrent les ombres.

— « Impossible de distinguer quoi que ce soit dans ce bourbier, » murmura Gren en essuyant son visage couvert de neige. Le corps ramassé, le couteau à la main, chacun était prêt à défendre chèrement sa vie.

Subitement, la neige fit place à la pluie. Alors, ils aperçurent une douzaine d'êtres blafards qui bondissaient sur une croupe de rocher et se ruaient vers le côté enténébré, halant une sorte de traîneau chargé de sacs d'où émergeait une tige d'échassière.

Un rayon de soleil vint frapper le flanc de la colline lugubre. Comme s'ils avaient peur de la lumière, les êtres blêmes se glissèrent en hâte au fond d'une brèche.

Gren et Yattmur s'entre-regardèrent.

« Est-ce que ce sont des humains ? » demanda le garçon.

Sa compagne haussa les épaules. Qu'en savait-elle ? Que voulait dire le mot humain ? Etaient-ils humains, les Bedons-Bedaines qui geignaient, affalés dans la boue ? Et Gren, si impénétrable depuis que la morille l'avait asservi, pouvait-on encore le qualifier d'humain ?

Il y avait tant et tant d'énigmes ! Des énigmes qu'elle était incapable de formuler. Quand à y répondre...

Cependant, elle sentait à nouveau la tiède caresse du soleil sur ses membres, le ciel de plomb se frangeait d'or. Dans la montagne, il y avait des grottes où ils trouveraient abri, où ils feraient du feu.

Ils survivraient. Ils dormiraient dans la chaleur retrouvée.

Rejetant en arrière ses cheveux qui lui tombaient dans les yeux, Yattmur commença lentement l'escalade. Son ombre se découpait avec netteté sur le sol. Elle n'avait nul besoin de se retourner pour savoir que les autres lui emboîtaient le pas.

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : Timberline.

Club des Bandes Dessinées

Toutes les personnes intéressées par le Club des Bandes Dessinées (voir « *Fiction* » n° 102, page 136) sont priées désormais d'adresser leur correspondance au nom du Club à l'adresse suivante :

Boîte postale PARIS 71-06

Signalons en outre que le Compte Chèques Postaux du Club est maintenant ouvert et est le suivant :

PARIS 15.392-24

chronique littéraire

L'œuvre exemplaire d'A. E. van Vogt (1)

par Jacques Goimard

Après l'éreintement de van Vogt dû à Damon Knight (voir notre dernier numéro), voici la réponse de notre collaborateur Jacques Goimard. La longueur de cet article nous a amenés à le scinder en deux. Vous en lirez donc la fin le mois prochain.

En publiant le mois dernier un célèbre éreintement du « gâcheur cosmique », « *Fiction* » a livré à ses lecteurs un des épisodes les plus marquants — peut-être le plus marquant — du duel acharné que se livrent les van vogtiens et leurs adversaires, et plus d'un lecteur a dû penser qu'elles en marquent la conclusion, au moins sur le plan intellectuel. C'est justement la raison pour laquelle il faut répondre, et répondre vite. Car Damon Knight, usant de son scalpel avec l'habileté d'un chirurgien consommé, laisse de terribles balafres sur le corps qu'il dissèque — des balafres qu'on pourrait se hâter de croire ineffaçables. C'est en cela que le talent est dangereux : il est toujours aussi efficace, qu'il s'emploie pour la bonne cause ou pour une cause moins bonne. Saluons bien bas Damon Knight pour sa démonstration ; mais ne le laissons pas traîner jusqu'à la morgue un roman qui donne des signes de vie aussi évidents que « *Le monde des non-A* ».

Nous nous transporterons sur le champ de bataille, c'est-à-dire le texte de van Vogt, mais un peu plus tard, au risque de faire l'amateur de tournois ; car un bref historique ne sera pas inutile au lecteur pour se représenter la signification de la lutte, et la portée des causes défendues par l'un et l'autre camp.

L'heure H.

« *Le monde des non-A* » a été publié la première fois dans les numéros (devenus historiques pour beaucoup d'amateurs) d'août, septembre et octobre 1945 d'« *Astounding* ». Cette revue devait alors à John W. Campbell Jr, devenu en 1938 son rédacteur en chef et son maître à penser, un dynamisme et une audience qui la mettaient loin au-dessus des autres magazines américains de l'époque. Van Vogt était son principal poulain, partant le plus célèbre des écrivains de science-fiction américains : situation déjà ancienne,

puisqu'elle datait de la sortie de « *Slan* » en 1940, et qui devait être o j e c t i v e m e n t confirmée par le sondage Beowulf mené en 1947 par Gerry de la Ree. « *Le monde des non-A* » ne fut sans doute pas étranger au triomphe obtenu par van Vogt à ce référendum : dès sa publication, Campbell l'avait salué comme son chef-d'œuvre, suivi par la quasi-totalité des fans.

L'article de Damon Knight parut dans un fanzine à la fin de 1945. Knight avait alors 23 ans, ce qui ne l'empêchait pas d'être un vétéran de la SF, puisqu'il avait publié son premier fanzine à 18 ans ; mais ses idées l'opposaient à Campbell, à van Vogt et à toute la tendance dominante, ce qui jusqu'alors lui avait barré le chemin du succès (ses nouvelles publiées se comptaient à cette époque sur les doigts d'une main). Damon Knight a raison de souligner qu'il n'était pas, à cette époque, un « *critique professionnel* » : son article est celui d'un apôtre, moins préoccupé de soupeser un livre que de nettoyer le terrain pour laisser la voie libre à une nouvelle conception de la SF.

Les choses ont bien changé depuis. L'école nouvelle a triomphé dans des magazines comme « *Galaxy* » et « *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* ». Damon Knight luimême, depuis 1950, a rencontré une large audience dans le domaine de la nouvelle et surtout dans celui de la critique, où sa conscience professionnelle et ses dons d'analyse l'ont hissé peu à peu au-dessus de ses pairs. Quant au « vieux maître » (Damon Knight dixit, bien que van Vogt n'ait guère que dix ans de plus que lui), il a pratiquement cessé d'écrire. C'est là une situation déjà ancienne : j'espère donc, en prenant la défense de van Vogt, ne pas me faire taxer de conservatisme et de facile ralliement aux hommes en place, surtout par les tenants d'une nouvelle vague qui n'est plus si nouvelle, depuis bientôt 17 ans que son manifeste est paru.

En cet automne 1945, les adversaires sont déjà en lice, et l'heure H va bientôt sonner. Certains de leurs mobiles sont de peu de portée, comme le traditionnel conflit des générations. D'autres en revanche mettent en cause les croyances et les ressorts profonds des antagonistes. C'est de ceux-là qu'il sera question maintenant.

Les adversaires.

Damon Knight a exprimé fort clairement, dans le premier chapitre de « *In search of wonder* », les principes de sa méthode critique. C'est donc elle que je mettrai en cause tout d'abord, docile à la bonne vieille sagesse des nations, qui m'assure que l'attaque est la meilleure défense.

Un des principes énoncés au moins est essentiel pour notre propos : celui qui, parlant de la science-fiction, pose que « *les critères de la critique ordinaire peuvent lui être pleinement appliqués ; c'est-à-dire qu'on peut la juger en considérant l'originalité, la sincérité, le style, la construction, la logique, la cohérence, la santé mentale, une correction grammaticale moyenne* ».

Les concepts énumérés ici sont si nombreux qu'un reclassement partiel ne sera pas de trop pour y voir clair. Nous distinguerons donc :

1° L'originalité ;

2° La sincérité ;

3° La construction, le style, une correction grammaticale moyenne ;

4° La logique, la cohérence, la santé mentale.

Laissons de côté pour le moment les deux premières rubriques pour nous attarder sur les deux dernières, visiblement les plus importantes aux yeux de notre critique (six concepts

sur huit). Leur caractère commun est qu'elles concernent des problèmes de forme : l'écrivain est jaugé à son métier littéraire (3°) et à sa discipline de pensée (4°). La portée limitée de ce système est soulignée implicitement par l'éloge qu'en fait James Blish : « *En tant qu'écrivain, je le recommanderai comme un manuel de goût et de technique à tout autre écrivain.* » Goût et technique : ce sont là, si on les prend au pied de la lettre, des épithètes assez restrictives.

Tout cela fait beaucoup penser à un illustre précurseur français de Damon Knight, vous savez, celui qui disait :

« *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement.* »

C'est un grand paradoxe de voir les fils des brumes du Nord entreprendre d'adorer nos anciens dieux, alors que nous-mêmes les avons brûlés depuis longtemps. Voilà van Vogt au pilori, ni plus ni moins que s'il était le Chapelain et le Scudéry de la SF ! Le travail de dissection accompli sur notre auteur procède d'une étrange conception du métier de critique : on croirait lire un de ces moniteurs en poésie comme il en fleurit dans les innombrables Monomotapas qui s'ouvrent de nos jours à la littérature. Mais l'Amérique, patrie de la technique romanesque, a-t-elle besoin de ces donneurs de conseils, surtout quand l'écrivain se voit étalonné à des critères, à des canons, à des archétypes oubliés depuis l'abbé Delille et Népomucène Lemercier ?

Au vrai, je ne crois pas que l'unique souci de Damon Knight soit de traiter l'écrivain de SF comme un gamin. A l'évidence, il aime le genre lui-même, depuis toujours sans doute, comme un haut lieu de l'imaginaire. Mais pour son malheur, il a dû recevoir, à un moment ou à un autre, une éducation littéraire qui lui a donné le goût des plaisirs distingués comme savent en dispenser les bons artisans de la plume, ceux qui chez nous obtiennent les prix Goncourt et autres médailles d'honneur. Comment concilier des goûts pareillement disparates ? Ne cherchez pas : « *Si la science-fiction et le fantastique ont failli jusqu'à aujourd'hui à produire beaucoup de grandes œuvres, ne blâmez pas les écrivains qui travaillent dans ce domaine ; blâmez ceux qui, par snobisme, n'y ont pas travaillé.* » En d'autres termes : Prix Goncourt, à vos plumes !

Si l'ambition à venir de la science-fiction doit être de voisiner dans les anthologies avec les penseurs de service et les dramaturges de boulevard, il faut convenir « *qu'un mauvais livre blesse la science-fiction plus que dix notices destructives* » — entendez un mauvais livre au sens défini plus haut, c'est-à-dire non conforme aux huit critères. Si au contraire la mission de la SF est d'explorer un domaine nouveau de l'imagination, il faut surtout alors des « mauvais » livres qui ne soient pas étalonnés à des idées préconçues, car il faut lancer sa flèche souvent, si l'on ne voit pas clairement le but, pour mettre quelquefois dans le mille. Et seule la littérature traditionnelle bénéficie d'un champ bien exploré, mesuré, cartographié ; seule elle voit clairement le but. En SF la perfection est au bout de la route, et il ne sert à rien d'inviter un pisse-copie chevronné à monter en chemin. Chacun doit faire tout le parcours pour son propre compte ; sinon, il ne produira jamais que des singeries.

Cette distinction a son importance : car au point de vue de Damon Knight, « *Le monde des non-A* », loin de pouvoir prétendre à la qualité de « classique », est au contraire un mauvais livre, c'est-à-dire un ouvrage qui ne peut contribuer en rien à la transmutation de la SF en province des Belles-Lettres — j'entends ces Belles-Lettres qu'on voit représentées,

dans tout jardin public digne de ce nom, par une grosse dame toute nue. Et certes, nul n'ira contredire sur ce point notre arbitre des élégances. Le gâcheur cosmique peut même nuire à son entreprise respectable, en ce sens qu'il vient nourrir et renforcer une autre motivation, plus puissante et moins policée, plus ancienne aussi, beaucoup plus ancienne que la culture et ses plaisirs chétifs.

Pour ceux qui en revanche, un mois après l'autre, assimilent patiemment romans mal ficelés et nouvelles bancales, avec l'espoir d'y éprouver de temps en temps le choc d'une de ces idées bien coruscantes qu'on ne trouve pas ailleurs — pour ceux-là il se pourrait bien, tout compte fait, que « *Le monde des non-A* » représente cette perfection qui est au bout de la route, ou, comme disait Campbell, « *one of those once-in-a-decade classics of science-fiction* ». J'y reviendrai.

Pour l'instant, jetons plutôt un coup d'œil sur les méthodes littéraires propres à van Vogt. Ayant établi, du moins nous le croyons, que les conceptions de Damon Knight ne sont pas les dix commandements obligés de tout critique, mais un point de vue bien particulier, il n'est pas inutile de préciser que van Vogt en a un autre, tout aussi particulier peut-être, mais à coup sûr très différent. Loin d'être en effet un praticien inconscient, van Vogt applique en écrivant des principes fort précis, sur lesquels il s'est expliqué dans un curieux article, où toutes les idées avancées sont appuyées sur des citations de ses propres œuvres, et qu'il a intitulé, de façon révélatrice, « *Complication in the science-fiction story* » (1).

Un de ces principes au moins pourrait donner une apparence de raison à Damon Knight, et faire passer van Vogt pour un apôtre de l'incohérence. Ecoutons-le parler : « *Depuis que j'ai commencé à écrire de la SF, j'ai toujours eu l'habitude de placer dans l'histoire sur laquelle je travaillais toutes les idées qui me venaient à l'esprit. Fréquemment, une idée paraissait sans rapport avec le sujet, mais en la ruminant un peu, je trouvais habituellement un moyen de l'utiliser.*

» *Il y a des écrivains qui vous déconseillent de placer toutes vos idées dans une seule histoire. Mettez-les de côté, disent-ils, car bientôt viendra une autre histoire où elles seront peut-être plus utiles. Ceci a une certaine logique en soi, mais laissez-moi exprimer un avis contraire : la démarche du cerveau n'a rien à voir avec un processus négatif de mise en réserve. Si l'on attache trop d'importance à une seule idée, le cerveau se concentrera sur cette idée et cessera d'en manufacturer de nouvelles.*

» *J'ai éprouvé moi-même que la pensée positive réussit au cerveau. Considérez comme garanti que les idées viendront au fur et à mesure que vous en aurez besoin, et elles viennent. Ne thésaurisez pas, mais laissez couler le flot. Une fois qu'un tel flot est en route, le problème sera de le détourner et non de l'alimenter.* »

Retenons de cette profession de foi l'expression d'une belle confiance en l'inspiration et d'un optimisme illimité quant aux possibilités du cerveau humain, mais aussi d'une générosité littéraire peu commune en nos temps de mesquinerie. Il est indiscutable que la prodigalité, en art, est plus payante que la parcimonie : en musique, par exemple, la postérité a consacré les Brahms, qui multiplient les thèmes, plutôt que les Liszt, qui les dispensent chichement dans des œuvres somnolentes. Il reste que la

(1) Publié dans « **Of worlds beyond. The science-fiction writing** ». **Edited by Lloyd Arthur Eshbach (Fantasy Press, Reading, Pennsylvania, 1947).**

surcharge est dangereuse, et que le principe du roman fourre-tout, ou exutoire périodique repoussant chaque année à la saison des cerises, paraît difficilement applicable en SF, genre qui postule une certaine logique.

Van Vogt, remarquons-le, introduit cependant dans son texte un correctif : ajouter une idée nouvelle ne suffit pas, il faut trouver un moyen (« approach ») de l'utiliser. Ce principe définit donc, plutôt qu'un processus de catharsis torrentielle, un système de « contraintes fécondes ». L'idée nouvelle est un obstacle qu'il faudra traverser et assimiler pour continuer l'œuvre en cours : c'est de là que procède la fameuse « complication ». La méthode van vogtienne n'est pas associative, mais discursive.

Ce diagnostic est confirmé par l'exposé, dans le même article, d'un certain nombre de principes de construction. Si vous voulez écrire une histoire, dit van Vogt, « *concevez-la en scènes d'environ* 800 *mots. Ce n'est pas moi qui ai inventé cette règle, mais je l'ai suivie religieusement depuis que j'ai commencé à écrire. Chaque scène a un but, qui est établi près du début, habituellement au* 3e §, *et ce but est atteint ou non à la fin de la scène.* »

Simple recette de cuisine ? Non, car ce procédé littéraire est en réalité la pierre de touche d'une méthode de recherche des idées : « *Les idées sont impliquées dans la scène de* 800 *mots. Ce qui veut dire qu'on ne peut écrire* 800 *mots sur rien. Ayant commencé une scène, vous devez penser aux idées afin de la remplir jusqu'à la longueur voulue. En d'autres termes, s'il se trouve que vous avez résolu votre intention de scène au bout de* 300 *mots, c'est que quelque chose ne va pas. La scène n'est pas convenablement développée. Il n'y a pas assez d'idées dedans, ni assez de détails, ni assez de complications.* »

Il faut donc multiplier les fils de l'intrigue, et d'autant plus que l'histoire est plus longue. Mais à quoi serviront les thèmes de complément ? Van Vogt donne plusieurs réponses : « *Ces fils secondaires peuvent servir un double dessein : ils précisent la peinture des caractères et ajoutent de la richesse et de la couleur à l'histoire. D'autres thèmes secondaires peuvent être dérivés du sujet, de la science ou de l'atmosphère.* » Et plus loin : « *Que dire de ces thèmes mineurs ?* [...] *Ils ajoutent couleur et vie au récit — mais chacun d'eux y a été inclus dans un dessein précis.* » En résumé, les thèmes secondaires servent à deux usages — situés sur des plans bien différents et parfaitement conciliables :

1° Planter le décor matériel et humain ;

2° Illustrer une idée qui enrichit et développe le thème principal.

De ces deux objectifs, il est clair que le second est de loin le plus important, le premier intervenant à la manière de la confiture qui fait passer le médicament. Tous les principes littéraires de van Vogt se ramènent en fin de compte à un vaste système de recherche des idées.

Une fois posé ce cadre méthodologique, on trouve dans l'article en question des indications très significatives sur la démarche propre de la pensées de van Vogt : « *Mes idées primitvies pour une histoire sont parfois si embrouillées qu'il semble incroyable que l'histoire finale se soit développée à partir d'une ombre si mince de substance.* » C'est-à-dire : au commencement était le chaos. Ou si l'on préfère : les idées de van Vogt ne naissent pas toutes faites de la cuisse de Jupiter, elles commencent par être des impressions, des affects, nés de la personnalité profonde et des rapports généraux entre l'homme et le monde.

« *En conséquence, passons rapidement au stade où l'histoire a pris*

une forme vague. Le principal personnage a reçu un nom, une tentative d'écriture a été faite en paragraphes disparates pour essayer de fixer la tonalité propre de l'histoire. Ou bien, peut-être, la première version de la première scène est écrite. » Voilà des phrases qui font penser à Valéry, racontant comment ses poèmes naissent d'un vers donné par les dieux. Chez van Vogt, tout naît d'une scène donnée par les dieux, ou bien de quelques phrases éparses qui donnent le « feeling » — notion que j'ai traduite, bien imparfaitement, par celle de « tonalité ».

C'est de là que vient tout le reste : « *Une histoire grandit à partir de sa première scène. Une fois que vous avez réfléchi aux implications de la scène I, vous avez au moins les embryons de plusieurs scènes suivantes.* » Et plus loin : « *L'idée conduit à l'idée. Une fois la première scène écrite, tout le reste suit logiquement.* »

Voilà qui confirme la nature discursive, soulignée plus haut, de la démarche de van Vogt. Mais l'intérêt exceptionnel de ce passage vient à mon sens de ce qu'il analyse une pensée à l'état naissant : car c'est bien de cela qu'il s'agit dans les œuvres de van Vogt. Si ses histoires sont significatives, ce n'est pas à la manière des allégories, où les dés sont pipés, le sens donné d'avance, tout au plus sous la forme d'un puzzle à déchiffrer ; c'est à la manière des symboles ou des mythes platoniciens, où le sens est au bout de la route, et résulte d'un effort de conquête par la pensée du « feeling » initial ou de la vision préexistante. Quelquefois même le sens précis n'est jamais atteint, et le symbole n'exprime que cette « finalité sans fin », cette tendance vers le sens. Ce genre d'accident n'arriverait jamais à l'artisan rusé, fertile en stratagèmes pour éluder les difficultés, où Damon Knight voit l'écrivain modèle. Personnellement j'y vois la garantie d'une loyauté absolue vis-à-vis des idées, qui me paraissent plus importantes que la littérature et ses trompeuses ficelles. Et je crois aussi qu'une littérature spéculative comme la SF est le terrain idéal pour une entreprise comme celle de van Vogt.

Damon Knight pouvait-il, en s'aidant des principes examinés plus haut, juger sainement un auteur où le fond commande la forme de manière pareillement absolue ? Ce n'est pas que notre critique soit indifférent aux problèmes de fond. Rappelons que parmi ses huit critères figuraient en tête :

1° L'originalité ;

2° La sincérité.

Mais s'agit-il là d'étalons vraiment adaptés aux problèmes de fond ? L'originalité consiste à dire autre chose que vos prédécesseurs, quelque chose qui vous soit personnel ; la sincérité consiste à s'exprimer vraiment soi-même, à ne dire que ce qui vous est personnel. En d'autres termes, l'unique valeur de l'écrivain est sa propre personnalité, son unique souci est de s'individualiser dans le panthéon littéraire. Où est le monde extérieur dans tout cela, ce monde extérieur qui ne cesse de poser de gênants problèmes et où le symbolisme van vogtien s'aventure sans cesse ? Avouons-le tout net : ce sont là de très petits problèmes, en dehors d'un cercle étroit d'artistes prétentieux et sophistiqués. Des esprits terre à terre, s'aidant de raisonnements, pourraient même avancer que la recherche de l'originalité conduit à la bizarrerie et le culte de la sincérité à la mauvaise foi.

N'est-il pas, d'autre part, incroyable qu'à aucun moment Damon Knight n'évoque des concepts comme l'inspiration, la beauté ou la profondeur ? Je sais bien que ce sont des concepts beaucoup plus difficiles à définir que ceux qu'il retient, mais enfin ce sont eux qui sont impor-

tants, ce sont eux qui distinguent ce qui est bon de ce qui ne vaut rien. Que d'hommes sincères sont de pauvres écrivains, encore qu'ils expriment scrupuleusement ce qu'ils pensent ou ce qu'ils sont, parce que ce qu'ils pensent ou ce qu'ils sont est complètement dénué d'intérêt ! L'inspiration ne leur a pas été donnée par-dessus le marché, ils pourront l'attendre longtemps. Et ceux qui l'ont reçue en don peuvent toujours être aussi rusés, filous et insincères qu'ils voudront : il faudra bien qu'elle se manifeste tôt ou tard. Certes l'inspiration est un concept vague et inexpliqué : mais qu'elle vienne d'en haut, d'en bas ou de n'importe où, et même si elle n'est pas le nom de baptême d'une difficulté non résolue, je sais bien qu'elle existe, et qu'elle vit dans certaines œuvres d'art, à qui elle donne beauté et profondeur.

De même, à quoi bon lire les œuvres de vos devanciers, pour être bien sûr de ne pas faire la même chose ? Un tel procédé ne peut conduire qu'à exprimer des idées de plus en plus dépourvues d'intérêt, pour peu que les choses intéressantes aient déjà été dites. L'essentiel est d'œuvrer dans le beau et le profond, quand bien même ce principe vous conduirait à faire comme les autres.

Que le lecteur m'excuse de répéter des vérités premières, mais tout cela est absolument absent de la critique de Damon Knight. Que reproche-t-il, en effet, à van Vogt ?

1° Son intrigue est mal construite ;

2° Ses personnages raisonnent mal ;

3° Ses idées sont invraisemblables (pour la partie scientifique) ou contestables (pour la partie philosophique — à propos, avez-vous remarqué que ce passage est le plus faible de tout son éreintement ?) ;

4° Son style est disgracieux.

C'est là le corps de sa démonstration, car sa conclusion — qui ne reprend que deux des critiques énumérées ci-dessus — ajoute un nouveau reproche, qui n'est pas dûment motivé au cours du texte :

5° « *Il est incapable de se représenter une scène ou de faire vivre un personnage.* »

Le point de vue étroitement réaliste impliqué par ces jugements, la tendance à mesurer chacun des éléments du roman — action, personnages ou idées — au seul critère de vraisemblance, sont aux antipodes du processus expressionniste et symboliste de l'art van vogtien, et ne peuvent prétendre à le comprendre, non plus qu'à le juger. Car il n'est pas mauvais de comprendre un livre avant de le juger. Il n'y a pas qu'une méthode critique, valable pour les œuvres ; chaque livre doit être abordé d'une certaine façon, faute de quoi on ne peut comprendre ce qui en fait le prix. A la critique des défauts, nous avons substitué, voilà bien longtemps, la critique des beautés — tellement plus féconde. Damon Knight revient à Boileau. Grand bien lui fasse. Pour ma part, je répugne à critiquer dans le détail toutes ses critiques, et à utiliser après lui cette méthode négative. C'est pourquoi je me contenterai de dire pourquoi je tiens « *Le monde des non-A* » pour un livre profond et inspiré.

(*A suivre.*)

revue des livres

Ici, on désintègre !

Le fantastique est à l'honneur ce mois-ci, d'abord avec la réédition du célèbre « Malpertuis » *de Jean Ray, ensuite (à des degrés d'intérêt divers) avec un roman d'André Hardellet et des recueils de nouvelles de Claude Seignolle et Jehanne Jean-Charles.*

Jean Ray
Malpertuis

« Ce roman a été composé au fil des années, dix ou douze ans peut-être, au fil des nuits et des voyages, par toute la terre. J'écrivais, jetais, brûlais, puis les ciseaux et le pot de colle entraient en jeu sur les survivants. C'est un vrai costume d'arlequin, car je suis incapable de donner un premier jet.

» Le cadre est venu d'abord, comme toujours chez moi. Malpertuis est une grande, vieille, sinistre maison de la paroisse Saint-Jacques, à Gand, et à côté d'elle, rue du Vieux-Chantier, une boutique de couleurs et vernis, tout à fait curieuse, tenue par un bonhomme tout aussi curieux, surnommé la Chèvre. Les autres cadres se situent un peu partout, les uns dans le vieux Gand, pas mal dans le Hanovre, à Hambourg et Hildesheim. L'abbaye est celle d'Averbode, en Campine.

» Nancy est ma sœur, une jolie fille qui se foutait du tiers comme du quart. Elodie, c'est la servante qui m'a élevé, me rossant trois ou quatre fois par jour, et que j'aimais bien. Les Euménides sont trois vieilles demoiselles, dont la plus jeune n'était pas mal du tout, qui tenaient une petite confiserie. Elles devenaient terrifiantes quand les gamins venaient les ennuyer. On les appelait les Choutz. Philarète, ou plutôt Philariaan de son vrai nom, était un taxidermiste habitant près du Ham, au milieu d'une sorte de jachère, une épouvantable maison en bois.

» Puis j'ai rassemblé tous ces éléments, épars dans l'espace et le temps, dans « *Malpertuis* », et pour les faire revivre j'ai fait appel au fantastique. Les Barbusquins sont une invention d'Elodie pour nous faire peur, mais je ne sais trop s'ils n'ont pas réellement existé. L'abbé Doucedamme, je le vois très bien, il n'avait rien d'un prêtre maudit, c'était un

vieux petit conventuel, gourmand et amusant.

» Voilà les éléments de « *Malpertuis* ». Je n'ai pas d'imagination, quoi qu'on en dise. Si mon imagination n'est pas sollicitée par un fait, je reste impuissant. » (1)

Ainsi, à l'en croire, Jean Ray n'a pas d'imagination. Et « *Malpertuis* » s'ouvre dès les premières pages sur cette étonnante vision d'Anacharsis :

« *...Il vit des formes flotter sur les chaperons du rocher. Elles avaient de repoussantes attitudes humaines et étaient, pour la plupart, géantes au-dessus de toute comparaison.*

» *...Immobiles toutes, elles fixaient le ciel tourmenté, figées en un horrible désespoir.*

» *Des cadavres, dit-il en un sanglot, des cadavres grands comme des montagnes !*

» *Et, avec terreur, il détourna ses regards de l'une d'elles qui, malgré sa formidable immobilité, restait empreinte d'une majesté indescriptible.*

» *Une autre ne flottait pas mais faisait corps avec le roc. Elle était tordue d'angoisse et d'inhumaine souffrance, son flanc béait comme une caverne et elle seule paraissait avoir gardé d'affreux frissons de vie et de mouvements.* »

Cette vision, où tournait le souvenir d'anciennes théogonies, ne doit rien au réel. Sans doute l'imagination de Jean Ray use de ses souvenirs, mais à la manière d'un tremplin. Elle ne se meut que plus à l'aise dans un univers qui est bien le sien, où les entités inconcevables sorties des gouffres obscurs ne sont qu'une facette complémentaire de la réalité, « *car tout finit par être vrai* ». Mais l'homme dans un tel univers n'est pas un être peureux ou écrasé. Il peut affronter les forces inconnues qui l'entourent, les contempler d'un œil calme ; la peur qui étreint ses entrailles ne gagne pas son cerveau car il est l'égal de tout ce qui l'entoure. Si l'homme est vaincu, ce n'est pas par impuissance naturelle, mais faute d'avoir compris, parce que la tension de son esprit s'est relâchée, parce qu'il n'ose pas utiliser ce qu'il sait.

Malpertuis est une part de cet univers, et la plus importante. « *Avec ses énormes loges en balcon, ses perrons flanqués de massives rampes de pierre, ses tourelles crucifères, ses fenêtres géminées à croisillons, ses sculptures grimaçantes de guivres et de tarasques, ses portes cloutées* », elle est un lieu géométrique où s'agitent, belles ou pitoyables, des ombres humaines captives : Jacques Grandsire, sa sœur Nancy, Euryale sa cousine, Elodie la bonne qui l'a élevé, les sœurs Cormélon, et une poignée d'épaves, de grotesques, Eisengott, le seul qui échappe aux maléfices, et Lampernisse, pitoyable et ridicule fantoche, perdu à la lisière de deux mondes, ayant gardé la semi-conscience de son destin.

Drame collectif et drames individuels se nouent et se tendent sous l'emprise de Malpertuis. Elle est plus qu'un cadre, plus qu'un point de tangence entre deux mondes. Ce décor impensable est un acteur du drame, un personnage en soi, peut-être animé par la volonté du mystérieux oncle Cassave, mort en murmurant : « Mon cœur dans Malpertuis... pierre dans les pierres... »

La maison enferme les personnages, les accable de sa puissance obscure. Elle semble se déformer de jour en jour, s'étirer chaque nuit, compliquant le dessin des escaliers interminables, multipliant les chambres vastes comme des chapelles, les souterrains, les longs greniers déserts emplis de vies furtives, les corridors de longueur démesurée, où Lampernisse mène un

(1) Propos recueillis au cours d'un récent entretien.

dérisoire combat contre celle-qui-éteint-les-lampes, l'ombre sortie du mur pour écraser les flammes.

Dès le jour où Malpertuis s'est refermée sur eux, les personnages « *animés par la fièvre et la hâte des moutons qui se culbutent aux portes des abattoirs* » ne peuvent s'évader de ce cadre étouffant. S'ils fuient, Malpertuis les pourchasse, projette sa malédiction jusqu'aux confins de la terre. Le cauchemar s'éveille ; jour après jour il enlace Jacques Grandsire d'une étreinte silencieuse, fait surgir les monstres et disparaître les vivants, pour le jeter dans le cauchemar de cette nuit de Noël, avec ces statues de pierre et ces bouches crachant des flammes, reculant soudain devant l'irruption victorieuse des Barbusquins fantômes.

Mais ce cauchemar n'est pas régi par la déraison ou l'absurdité ; une logique implacable et froide le gouverne. Jean Ray, qui l'a monté avec toute la diabolique astuce d'un roman policier, débrouille le labyrinthe, trie patiemment, assemble les fragments du miroir noir. Qui s'y penche contemple une réalité si formidable que l'esprit vacille : « *Les dieux meurent... Quelque part dans l'Espace flottent des cadavres inouïs... Quelque part dans cet Espace, des agonies monstrueuses s'achèvent lentement au long des siècles et des millénaires... la charogne divine fondait aux quatre vents de l'espace...* »

L'effrayant mystère de la mort des dieux donne toute son ampleur cosmique au récit, car il trouve son écho dans bien d'autres œuvres de Jean Ray : « *La vérité sur l'oncle Thimotheus* », « *L'aventure mexicaine* » (John Flanders), « *La résurrection de la gorgone* » (Harry Dickson). La mort des dieux, traînant jour après jour les lambeaux d'une puissance rongée par le temps, pliant la nuque sous la verge de fer de Moïra, le Destin, dont la puissance leur est supérieure, obsède Jean Ray. Et « *Malpertuis* » résume tout l'univers de Jean Ray le voyant (Jean Ray le Mutant, disait de lui Gheiderode, qui projetait avant sa mort de lui consacrer un livre).

Pourtant « *Malpertuis* » est un livre démembré, mutilé :

« *La première édition parut durant la guerre. J'ai dû laisser tomber une bonne centaine de pages, pour entrer dans le cadre imposé. Je les ai brûlées, je ne les regrette pas. C'était une grande parenthèse, en partie marine, qui trouvait son achèvement* « *Au Chinois Rusé* », *au bord de la mer, là où deux yeux pleurent éternellement dans une urne de verre. Outre cet épisode, le drame de Nancy a complètement disparu. Comme son frère elle avait du sang des dieux, reprenait son rang parmi les divinités. Elle paye son audace, comme le fit son amant Mathias Korok.* »

Si Jean Ray ne regrette pas ces pages, nous si, car cette version complétait le diptyque, contant le destin des deux enfants Grandsire, tous deux surhumains et l'ignorant, tous deux provoquant l'amour et le courroux des dieux.

Mais « *Malpertuis* » est bien plus qu'un chef-d'œuvre du roman fantastique, sinon même *le* chef-d'œuvre du genre. Il n'est pas besoin de solliciter les textes pour y trouver cette leçon de courage qu'un critique signale dans toute l'œuvre de Jean Ray. Il est aussi une leçon de lucidité :

« *Les hommes ont fait les dieux. Ils se sont prosternés devant cette œuvre immense de leurs mains et de leur esprit, ils ont subi leur volonté, ils se sont soumis à leurs désirs comme à leurs ordres, mais les ont également voués à la mort.* »

Voilà pourquoi, à l'encontre des héros de Lovecraft, ceux de Jean Ray affrontent le surnaturel sans trembler, le contemplant d'un regard calme, même si leurs corps sont glacés de

sueur. Ils savent que la force des fantômes naît de cette peur, et qu'il n'est rien dont l'homme ne soit le maître.

Ils disent aussi que « *les hommes ne sont pas nés du caprice ou de la volonté des dieux ; au contraire les dieux doivent leur existence à la croyance des hommes. Que cette foi s'éteigne et les dieux meurent.* »

Cela ne sera jamais assez entendu. Les hommes se croient libérés de « l'obscurantisme » qui souvent s'inclinent et adorent de nouveaux dieux créés de leurs mains, oubliant qu'un dieu n'est pas nécessairement une créature de pierre encensée sur un autel. Et il n'est que de regarder autour de nous...

A propos enfin du style, que Dorémieux me pardonne si je lui emprunte ces lignes parues dans le numéro 18 de « *Fiction* » :

« *Quant au style, on n'en finirait pas de louer ses ressources suggestives. Ce monde ne nous est rendu parfaitement acceptable que grâce à une langue qui s'y adapte comme par mimétisme et nous en restitue l'envoûtement. Cette langue ruisselle, étincelle, charrie des pépites ; les phrases éclatent comme des bourgeons sous trop de sève.* »

Jacques Van Herp.

« *Malpertuis* » par Jean Ray : Marabout-Collection, éditions Gérard — 4,35 NF.

André Hardellet

Le parc des Archers

Après « *La banlieue* » de Sternberg et « *Les Chats* » de Jean-Pierre Attal, voici — toujours chez Julliard — « *Le parc des Archers* » d'André Hardellet (1). Julliard annonce d'autres titres qui nous promettent des récits fantastiques. Est-ce à dire que cette maison d'édition, disons... « conformiste », se risquerait à ouvrir une collection laissant une grande part à l'étrange ? Il n'en est pas encore question, mais nous pouvons l'espérer.

Malheureusement, on nous promet plus qu'on ne nous donne. Subtile « prière d'insérer » du « *Parc des Archers* » où il est dit : « *Que peut donner à la Terreur un homme en proie au rêve ? Quand la Révolution éclate, Miller, le somnambule, reçoit le commandement d'un groupe franc, mais cette réalité invisible qu'il a toujours traquée comme un royaume enfoui sous la mémoire, ne cesse de le solliciter. Des images s'enchevêtrent dans son souvenir : ... Florence et Judy... Mais soudain s'ouvre à lui un étrange espace où la vie fabuleuse est encore possible et il rejoint enfin le parc des Archers.* »

A en croire ce texte, nous aurions affaire à un rêveur — un rêveur par essence — qui, en butte à un régime traumatisant (la Terreur) et au moment d'un bouleversement précis (une Révolution) se remémorerait une vie passée (Florence, Judy), dans un monde peut-être imaginaire (le parc des Archers). De quoi nous allécher. Or ce résumé de l'histoire est plus qu'une interprétation : présenté sous cet angle, c'est une invention pure et simple.

La vérité est autre.

Le livre commence par la présen-

(1) Le premier roman d'André Hardellet : « **Le seuil du jardin** », avait également paru chez Julliard en 1958.

tation de ce monde pourri et perverti où « *ils* » règnent, ce « ils » désignant on ne sait trop qui d'omniprésent. André Miller, personnage principal et écrivain de renom, vit à une époque qui est presque la nôtre, tout en étant encore à venir. 1970 : époque de la « Gale », mot qui désigne (dans l'esprit de Miller) à la fois le mal du siècle et le gouvernement qui dirige la Gallicie, pays où se déroule le roman. « *Les événement obliquèrent vers* 1960, *il y a donc dix ans de cela, cependant que le mal couvait déjà. Je le compare à une lente et sournoise dégradation : dégradation du bonheur chez les hommes, de leur volonté de bonheur — une gale qui s'étendait avec le consentement, sinon l'approbation, de ses victimes. Le phénomène ressemblait à une immense crise de masochisme.* »

Dès les premières pages, Miller est emmené par les Gardes Noirs (les policiers de 1970) pour avoir voulu contempler un petit kiosque qui lui rappelait son enfance ; le gouvernement organise des « métro-pièges » : les Gardes interdisent aux Galliciens l'accès de certaines rames aux heures d'affluence, provoquant ainsi des émeutes et naturellement des morts et des blessés. Répression partout, jusque dans les salons où règne un certain esprit autocrate : celui de la Gale. « *Touche de sadisme, gratuité, arbitraire absolu.* »

Ces allusions à peine déguisées à une organisation politique que nous reconnaissons comme étant celle de tous les fascismes pourraient créer une intéressante toile de fond, si cette première partie n'était gâchée par la satire, satire qu'entraîne obligatoirement la description d'une société supposée « différente », mais trop proche de la nôtre.

Satire un peu facile en effet que celle qui consiste à trouver un nouveau nom à toutes les idiosyncrasies de notre temps : le bowling sera remplacé par le jeu de quilles, le salon en vue sera celui des Meunier-Michaud, dits les « M.M. », le Jean Paulhan s'appellera « *Gugghes, le critique redoutable...* » qui « *entretient des relations étroites avec la rue Sébastien-Lannuaire où l'on décide de ce qui aura droit de cité dans l'intelligenzia gallicienne...* » Tout cela est vraiment enfantin et ressemble par trop à cet autre livre à clé signé Jacques Brenner publié également chez Julliard.

Puis le ton change brusquement et nous entrons dans un réalisme qui ne me paraît pas avoir d'autre nom.

Dans le salon des M.M., Miller rencontre Florence Van Acker dont il s'éprend avec fureur et son compagnon Frank Blake, homme d'action-poète qui jouera par la suite un grand rôle dans sa vie. Grâce à Blake, il reverra Florence, la perdra et la retrouvera en Italie pour un temps. A la faveur d'une manifestation anti-métro-pièges où l'écrivain « engagé » qu'est devenu Miller prend la parole, il retrouvera Florence définitivement et partira avec elle à la campagne.

Cette deuxième partie, consacrée entièrement à la description de l'amour Miller-Florence m'a rappelé successivement Françoise Sagan et le Claude Roy du « *Malheur d'aimer* ». C'est dire à quel point elle échappe au fantastique esquissé dans la première partie. C'est dire surtout que c'est une bonne histoire d'amour, telle qu'on l'entend généralement, mais banale.

Et pourtant, c'est Florence qui fait découvrir à Miller le parc des Archers, ce parc-symbole d'un « ailleurs », comme voulait nous le faire croire la prière d'insérer. Or il s'agit d'un jardin bien réel où Florence est venue, enfant, et où elle a été embrassée pour la première fois. Et si c'est un symbole, c'est plutôt celui de l'enfance, donc du bonheur. Il y a là de belles pages, lorsque les enfances des deux amants s'entremêlent

par le canal des souvenirs indistincts, celui d'une plaque de docteur pour Miller, celui d'une mystérieuse « maison des Jockeys » pour Florence...

Florence part brusquement, précipitant Miller à la fois dans la douleur et dans l'action. La Révolution est dans la capitale lorsque Miller y rentre, et nous retrouvons du même coup la Terreur et le fantastique. La Terreur, incarnée par la « Section psychologique » où Miller, innocent, est interrogé des heures durant, non pour savoir ce qu'il a fait, mais ce qu'il pense, puisqu'il est interdit de penser. Ici, plus rien n'existe : ni la personnalité, ni la conscience, ni le moi, ni ce que l'inspecteur qui interroge nomme le « démon métaphysique ». Le fantastique, avec l'intervention du Chef de la Section psychologique qui explique à Miller le nouvel enfer et le nouveau ciel qui sont à sa disposition : le premier étant un produit grâce auquel une migraine devient intolérable : le B 427, qui sert à décupler la douleur sans traumatisme, sans blessure ; le second étant, offert à un individu, le résumé obtenu scientifiquement de ses désirs profonds, passions et libido.

André Hardellet ne manque pas d'imagination. Si tout son livre était de cette veine-là, nous pourrions avoir un bon exemple de fantastique social avec, en contrepoint, un univers dont la psychologie nous serait familière, l'un mettant l'autre en valeur.

Malheureusement, après l'histoire d'amour, le livre s'achève sur un récit de guerre, excellent, mais encore plus banal. Miller, meneur révolutionnaire et tireur d'élite, fait les barricades et mène à la victoire le peuple dont, blessé gravement, il devient le héros national. Florence meurt et il reste seul, à moitié fou, à errer dans les rues de cette capitale jamais nommée qui pourrait être Paris, cherchant à s'enfuir de lui-même.

C'est alors que, par un mouvement cyclique — qui semble vraiment plaqué sur l'ensemble — Hardellet fait intervenir à nouveau le parc des Archers et une mystérieuse dame en crinoline, réincarnation gratuite de l'enfance et du bonheur perdus de Miller. Comme si, tout à coup, il avait repensé à son titre... Nous ne débouchons pas sur un « ailleurs », mais sur les rêvasseries d'un héros fatigué. Hardellet croit ouvrir des portes merveilleuses ; il ne fait que passer sans transition de « *L'adieu aux armes* » au « *Grand Meaulnes* ».

Tout ce qui vient d'être dit donnerait à penser que « *Le parc des Archers* » est un mauvais roman. Or il n'est mauvais que dans le relatif, par rapport à ce qu'il promet, par rapport à ce qu'il croit ou prétend être. Sur le plan du fantastique, c'est un livre raté, sans homogénéité, sans originalité.

Dans l'absolu, c'est un livre émouvant, qui décrit parfaitement les rapports entiers mais ambigus d'un écrivain blasé et d'une femme qui préfère les femmes, et l'évolution d'un « tiède » qui s'engage dans une lutte insensée à laquelle il ne croit qu'à moitié et que l'énergie du désespoir fait devenir — bien malgré lui — un héros.

Au lieu de nous convaincre d'une certaine réalité, tout en suggérant seulement une irréalité sous-jacente, il fallait nous *faire croire* aux deux. Comme dit l'un des personnages du livre : « *A force d'appeler quelque chose, on finit par le provoquer. Pas l'atteindre, non : lui prêter vie...* » André Hardellet a prêté vie à Miller, à Florence Van Acker et à la Révolution, mais pas au parc des Archers.

Aline Duval.

« *Le parc des Archers* » par André Hardellet : Julliard.

Claude Seignolle

Un corbeau de toutes couleurs

« *Curieux personnage que ce Seignolle, dont on ne parle jamais, dont on ne sait rien,* » disait Alain Dorémieux dans le n° 84 de « *Fiction* ». Précisons que Claude Seignolle, des enquêtes folkloriques commencées en 1934, passa à la littérature en 1945 avec « *Le rond des sorciers* », et que depuis il alterne enquêtes folkloriques et récits fantastiques. Et deux études lui ont déjà été consacrées (1).

« *Un corbeau* » rassemble cinq contes ou récits. Deux sont modernes et même parisiens : « *Le bahut noir* » et « *Le Chupador* » (2), récits estimables sans plus et que, n'était le style, on dirait quelconques. On imagine ce que Bouquet aurait tiré de ce vieillard rongé de vice s'emparant de la personne d'un jeune homme, ou de ce peintre dont l'œuvre se crée avec le sang et la vie d'un marchand de tableaux.

Mais visiblement l'auteur n'est pas à son aise dans ce paysage citadin. Les pierres, les objets, les esprits y ont perdu la longue familiarité du fantastique subsistant dans certains coins de campagne, plus nombreux qu'on ne le croit. Je ne connais pas les paysans solognots présentés par Seignolle, mais je sais ce qui se croit encore dans certains coins de Campine, voire certaines ruelles de Bruxelles, comment s'y interprètent les signes même les plus saugrenus, comme telle statue de saint, telle source ont conservé la puissance des idoles.

« *Le diable en sabots* », « *L'âme boiteuse* », « *Ce que me raconta Jacob* » fleurent la terre, les foins, la paille de l'étable, avec ce diable campagnard qui n'a rien du démon un peu benêt des grandes villes, discutailleur, logicien, paperassier, juriste et que l'on peut toujours espérer duper, le prenant à ses propres pièges. Non, c'est le fauve de la sorcellerie villageoise, affamé et terrible, que rien n'apaise, pas même sa victoire, toujours à l'affût, toujours prêt à dévorer :

« *Il est rusé et couard comme renard ou loup. Il est un. Il est plusieurs. De ville ou des champs, vêtu selon le cadre. Tapageur ou discret. Parfois doux comme un sourire de nonne ou hargneux comme un paysan volé. D'allure ou truand. Seigneur ou gueux. Faux comme un louis de plomb doré et trompeur, tel un corbeau de toutes couleurs.*

» *Pourvoyeur du plus vorace des brasiers, quêtant ou exigeant, il trime lui-même comme un damné. On l'a vu en vent, en nuée, en flammèche, en mouton, en cailloux, en Bon Saint, en chien, en œuf, en grain de mil, en eau et en bien d'autres états trompeurs... jamais en bénitier. Mais c'est encore en homme tel que vous et moi qu'il travaille le mieux.* »

La citation est longue, mais, outre qu'elle présente le personnage toujours omniprésent, d'autant plus sensible qu'il reste dans l'ombre, invisible, elle permet de prendre contact avec ce style heurté, elliptique, roulant comme des galets les tours archaïques et les expressions patoises, et qui s'applique comme cire à ces récits de paysans sournois, superstitieux, âpres au gain, comptant d'un

---

(1) R. L. DOYON : « **A la recherche du vrai à travers l'œuvre de Claude Seignolle** ».
B. PLANQUE : « **Un aventurier de l'insolite, Claude Seignolle** ».

(2) Déjà critiqués, lors de leur parution originelle en plaquettes, dans nos numéros 64 et 84.

œil le grain, de l'autre surveillant les bouches inutiles, que l'on réduit à la portion congrue, qu'on pousse et accule au suicide, puisqu'ils ne sont plus bons à rien, ou qu'ils possèdent une partie de cette terre qu'ils vous ont volée, puisqu'elle devrait être vôtre tout entière.

Hormis « *Le diable en sabots* », longue nouvelle, achevée, complète, serrée comme pelote de fil, et montrant le malin venu chasser dans un village, les deux autres récits n'existeraient pas sans ce style, contant à la suite, coup sur coup, des anecdotes fort minces en soi, souvent rebattues, gravitant toutes autour du même sujet, facettes d'une réalité implacable et terrifiante, et qui par leur accumulation, par la force de l'écriture, imposent ce monde étouffant et cruel.

Il en est une, « *Ce que me raconta Jacob* », dont le début est moderne et parfait. Les 3e SS *Totenkopf,* gardiens d'un camp de mort, n'étaient que les loups-garous, qui durant l'hiver 45-46 tuèrent comme des loups, fuyant à quatre pattes, se terrant dans les ruines et attendant la nuit. Depuis, leur cohorte fantôme persiste à marteler les rues de Hambourg.

On pense alors à « *La ruelle ténébreuse* », mais c'est un pur hasard, une rencontre née du décor identique. Seignolle ne doit rien à Jean Ray, et comme le dit Lawrence Durrell qui l'a préfacé : « *Il est seul dans son genre.* »

« *Un corbeau de toutes couleurs* », par Claude Seignolle : Denoël — 11 NF.

Jehanne Jean-Charles

Les plumes du corbeau

Jean-Jacques Pauvert — dont l'éclectisme et le goût pour l'étrange sont bien connus — a choisi de publier le premier recueil de nouvelles de Jehanne Jean-Charles : « *Les plumes du corbeau* ».

Si on considère la nouvelle comme un genre mineur, un simple exercice de style, une sorte de gageure par sa brièveté et sa concision, alors les treize petits contes de ce recueil constituent une réussite.

Car, sur le plan de la forme, Jehanne Jean-Charles — avec une économie de moyens et un dosage verbal très sûrs — est parvenue à faire treize petits morceaux de bravoure stylistiquement parfaits. En six pages (quelquefois en trois), elle a tout dit de ce qu'elle avait à dire, sans bavures, sans déchets. Avec une réelle poésie parfois, ce qui n'est pas la moindre de ses qualités.

Mais si la nouvelle — et a fortiori la nouvelle fantastique — est au contraire le sommet de la finition littéraire, un art supérieur et autrement difficile que le roman, il y a sans doute des restrictions à faire à l'endroit des « *Plumes du corbeau* ». Car il incombe à la nouvelle (telle que nous l'entendons), d'exprimer en quelques pages par son fond l'essence d'une situation inconnue de nous, de susciter une atmosphère neuve, un univers clos comme un œuf.

Certes, des situations à double sens, des atmosphères troubles se rencon-

trent dans ce livre. « *Un tour de jardin* », c'est l'enchevêtrement rêve-réalité au sein d'un couple qui se déchire ; « *Le cheval noir* », c'est l'amour étrange et mortel d'un petit garçon et d'un cheval ; « *La corrida* », la mise à mort de fantômes dans une arène : « *Le fil de la Vierge* », l'apparition finale d'une femme-araignée ; « *Happy birthday* », la suppression joyeuse des vieillards dans une communauté future. Mais tout cela ne suffit pas à faire sortir « *Les plumes du corbeau* » de l'ordinaire.

Ce que Jehanne Jean-Charles a sans doute de plus personnel, c'est une certaine cruauté, tantôt spirituelle et sadique (« *Sale bête* »), tantôt souriante, voire bienveillante, comme dans les deux nouvelles fort subtiles : « *La meilleure part* » et « *Une amie fidèle* ». Dans ces deux récits, même raffinement féminin à faire souffrir une autre femme de condition modeste, sous les dehors d'un paternalisme moralisateur et « de bon ton ». Cette cruauté au deuxième degré, déguisée, est d'autant plus amusante qu'elle se trouve au milieu d'histoires qui, elles, ne cachent pas leur caractère atroce, comme « *Sale bête* ».

Cruauté aussi de l'enfance qui est, avec les femmes, ce que Jehanne Jean-Charles connaît le mieux. « *Une méchante petite fille* », la nouvelle qui ouvre le recueil et qui est de loin la plus originale, est, à cet égard, un petit chef-d'œuvre. Une petite fille morte aime à ennuyer son jeune frère, par vengeance et fureur d'être obligée de coucher « *au fond de ce vilain jardin, dans cette horrible boîte blanche...* » La psychologie de la fillette qui s'ennuie à la crémation de sa grand-mère dans « *Happy birthday* » est de ce point de vue-là également très bien venue.

L'humour reste la principale qualité de Jehanne Jean-Charles. J'en veux prendre pour exemple une des nouvelles les plus suaves du livre : « *Femme légère* » que l'on pourrait sous-titrer (pour ne pas révéler le sel de l'histoire) « *de l'influence bienfaisante du mot de Cambronne* » ou « *la clé de la paix en ménage* ». Le ton est ironique sans mauvais goût, la situation originale, les réactions inattendues et toujours drôles.

Méli-mélo des thèmes classiques du fantastique et de la science-fiction que ce premier livre, sans doute. Mais on peut espérer que si Jehanne Jean-Charles continue dans le sens d'une « *Méchante petite fille* » ou de « *Femme légère* », elle trouve dans le domaine du fantastique poétique une voie qui soit la sienne propre, une voie qui oscille entre la cruauté et l'humour.

Aline Duval.

« *Les plumes du corbeau* », par Jehanne Jean-Charles : Jean-Jacques Pauvert.

Gaston de Pawlowski

Voyage au pays de la quatrième dimension

La première édition de cet ouvrage fut publiée en 1912, à une époque où la quatrième dimension ne figurait pas au pain quotidien de l'ama-

teur d'étrange. Son auteur, Gaston William Adam de Pawlowski, vécut de 1874 à 1933. Il fit une carrière de journaliste, s'occupa de critique dramatique, et dirigea plusieurs journaux — dont les titres n'évoquent guère l'insolite littéraire : « *Le Vélo* », « *Comœdia* », « *L'Opinion* ».

Ce « *Voyage* » n'est pas présenté comme un roman. Il est précédé d'un « *Examen critique* », dans lequel l'auteur explique qu'il résulte de la juxtaposition d'une série de nouvelles, de fragments divers dont il augmentait irrégulièrement la substance.

En vérité, ce « *Voyage* » ne peut guère être assimilé à un roman. Il lui manque un commencement, un milieu et une fin, ainsi qu'une action. On ne peut pas y voir une œuvre purement statique : des civilisations diverses sont évoquées, on parle de leur développement, de leur sclérose et de leur chute, mais ces divers événements sont présentés d'une façon extrêmement discontinue, incomplète, qui est évidemment le résultat de leur rédaction irrégulière. Gaston de Pawlowski n'a pas jugé nécessaire de les récrire pour en faire un tout.

Les cinquante premières pages de ce volume sont occupées par l'« *Examen critique* » mentionné plus haut. En un style confus et assez prétentieux, l'auteur s'efforce de justifier son œuvre et d'en expliquer la signification. Quelle est, pour lui, cette *quatrième dimension* qui figure dans le titre ? Il répond explicitement à cette question : il faut voir, sous ce terme, « *le symbole nécessaire d'un inconnu sans lequel le connu ne pourrait pas exister. La Quatrième Dimension, dans notre monde à trois dimensions, c'est cette variable dont l'existence est indispensable dans toute équation de l'esprit hum in mais dont la qualité s'évanouit au contact des chiffres dès que l'on tente de lui donner une valeur particulière* ». Dans le cours de son roman, il assimile (au chapitre XLVIII) cette quatrième dimension à ce que nous appelons aujourd'hui le subconscient. En fait, il s'agit principalement d'une sorte de perception spiritualiste, qui met les êtres vivants en contact les uns les autres plus parfaitement que nos sens ne le permettent, et dont les effets peuvent être rapprochés de ce qu'Olaf Stapledon décrivait sous le titre de « moment suprême » dans son « *Star maker* ». Pour Gaston de Pawlowski, cette recherche de la quatrième dimension revient encore à « *créer Dieu par l'homme et en lui* ». Ce qu'il raconte dans son livre, ce sont en fait les étapes laborieuses de cette recherche (dans une sorte d'histoire future de l'humanité) et les bienfaits dont les vivants furent gratifiés le jour où ils parvinrent au but.

L'idée centrale du roman procède d'une réaction contre le collectivisme (qui conduit à la notion du « Leviathan », l'état-monstre vivant) et le machinisme (dont un aboutissement peut être constitué par une technocratie myope). Cette réaction est saine et louable, et le lecteur ne peut que partager l'aversion qu'éprouve l'auteur à l'égard de l'une et de l'autre de ces formes de gouvernement. Mais l'expression que Gaston de Pawlowski donne à son aversion est confuse, pesante et, au total, assez peu convaincante. Il prône, au passage, la nécessité du style, et en vante les bienfaits ; mais il ne prêche guère par l'exemple. Ses développements sont imprécis, laborieux, et présentés avec une lourdeur à côté de laquelle l'anglais de Stapledon — pourtant assez lent — possède la vivacité d'un roman policier. Le message de Gaston de Pawlowski était éminemment valable il y a cinquante ans, et il demeure toujours digne d'être entendu. Malheureusement, les prétentions philosophiques, stylistiques et satiriques de l'auteur le desservent considérablement.

Evidemment, la présentation d'une histoire (même future) de l'humanité

ne se prête guère à un style alerte ou entraînant. Dans le cas présent, la situation se trouve aggravée par le fait que cette *histoire* résulte de la juxtaposition d'un certain nombre de *fragments* discontinus, qui exposent l'auteur à des contradictions (par exemple lorsqu'il s'agit du sort d'un couple primitif conservé comme échantillon : chapitres XXV et XL) et qui privent le lecteur de toute vue d'ensemble. Cet avenir est présenté en tableaux vagues, maladroitement esquissés, insuffisamment développés, et dont le schéma pessimiste finit par être lassant par sa monotonie : une invention nouvelle est faite ; elle provoque d'abord des résultats favorables à l'humanité ; mais des conséquences néfastes, imprévues aux premiers moments, accablent bientôt les hommes de leurs méfaits. Dans son « *Examen critique* », Gaston de Pawlowski parle de l'humour, qu'il assimile à l'esprit de doute, au scepticisme ironique qui doit faire équilibre à la froide et trompeuse certitude des sciences. Une fois de plus, on est obligé de constater qu'il n'utilise guère, dans son œuvre, les principes très louables qu'il expose. L'humour est un des Grands Absents de ce livre.

L'action lui fait également défaut. On le remarque d'autant plus facilement que les premiers chapitres, évoquant la découverte fortuite de la quatrième dimension par le narrateur, se distinguent par des notations assez adroites, et dont le développement eût permis l'amorce d'une intrigue : cette boîte dont on peut atteindre l'intérieur sans avoir à en soulever le couvercle, cette diligence qu'on peut prendre n'importe où et n'importe quand, ne sont, sous la plume de l'auteur, que des artifices rapidement abandonnés, peut-être à cause de leur côté futile. En fait, Gaston de Pawlowski avait une thèse à défendre. Il n'a pas cherché à raconter une action.

Etait-il vraiment nécessaire de rééditer un tel livre ? A en croire le texte de présentation, on a parlé, à son propos, de « philosophie-fiction ». Hélas, le passage d'un demi-siècle n'a guère été favorable au second aspect de l'œuvre : il en a souligné les défauts beaucoup plus clairement que les qualités. Pourquoi ne pas avoir plutôt présenté au public l'ouvrage de Stapledon mentionné plus haut, « *Star maker* », dont on attend encore la traduction française ? Là, le terme de « philosophie-fiction » peut s'appliquer avec beaucoup plus de justesse. Le livre de Gaston de Pawlowski ne mérite une place que dans un musée de la science-fiction — et, plus exactement, dans une aile un peu désaffectée.

Demètre Ioakimidis.

« *Voyage au pays de la quatrième dimension* », par Gaston de Pawlowski : Denoël, « Présence du Futur » — 6 NF.

Jean Boullet
Le monde des miroirs

Témoin fidèle et quotidien de notre existence auquel nous n'accordons souvent qu'un regard indifférent et pressé, le miroir vient de faire l'objet de la part de Jean Boullet — dernier grand prêtre du fantastique et de l'érotisme, ami des monstres et zombies de toutes sortes — d'une étude dont on se demande s'il vaut mieux admirer l'érudition plutôt que

la poésie. Les contes de fées, le martyre de Cagliostro, le très curieux Lewis Carroll ou l'œuvre cinématographique et dramatique de Jean Cocteau avaient laissé soupçonner la richesse onirique et fantastique du miroir. Richesse qui jusqu'ici n'avait jamais connu d'anthologie aussi surprenante et vaste que celle réunie par Jean Boullet en deux numéros spéciaux de la revue « *Æsculape* » (1).

Le premier de ces numéros (paru en mars 1962) traite des miroirs : magiques, maléfiques, amoureux, parlants, de ceux qui se laissent traverser par les humains (ou au contraire par ceux de l'autre monde), de la faune et la flore du miroir, ainsi que de deux personnages dont il est le très humble et très obéissant serviteur : la mort et le diable. Le second contient une étude double à travers la multiplication des reflets ou leur disparition.

Ainsi Boullet convie-t-il le lecteur à une étonnante promenade sur les plages de mercure que fréquentent Dracula le vampire cherchant sans espoir son reflet, la méchante reine de Blanche-Neige et les sept nains, Alice extraordinaire mutant créé par Lewis Carroll, Orphée et Heurtebise, Cagliostro, Nostradamus, Catherine de Médicis et plus près de nous Mandrake le magicien, héros des bandes dessinées par Lee Flak et Phil Davis.

Pour Jean Cocteau, « *les miroirs sont les portes par lesquelles la mort va et vient. Ne le dites à personne* ». Selon Mandrake, « *tout homme de ce monde possède sa contrepartie dans le monde des miroirs et cette contrepartie est nuisible... et si les miroirs cessaient d'être des barrières, nous serions tous à la merci des esprits maléfiques de leur monde* ».

A ceux qui cherchent le merveilleux sans le trouver, dans leur grisaille quotidienne, Jean Boullet tend une main secourable. Qu'ils la prennent et succombent avec délices aux attraits de l'Inconnu et du Bizarre : « *Si la traversée du reflet vous alarme, si ce monde auquel vous déniez une vie propre, mais qui vous guette comme le chat la souris, vous fait par trop peur... donnez-moi la main, les miroirs de l'amour nous permettront de faire les premiers pas à l'entrée d'un labyrinthe qui aboutit dans le monde des reflets et du double quotidien.* » La visite que tous les lecteurs doivent rêver de faire... La féerie au prochain tournant...

Francis Lacassin.

(1) Réservée au corps médical et vendue sur abonnement.

« *Le monde des miroirs* », par Jean Boullet : Numéros spéciaux de « *Æculape* », mars et avril 1962.

Serge Hutin
Les civilisations inconnues

On assiste, depuis quelque temps, à diverses tentatives d'élargissement de l'horizon des connaissances. Des hommes de bonne volonté — qui ne sont pas, en général, des chercheurs scientifiques — s'efforcent de remettre en question certains domaines du savoir, de préciser leurs limites et d'explorer des terrains parfois négligés par les investigateurs précédents. On ne peut que s'en féliciter, tout au moins quant au principe. Cependant,

lorsque le scepticisme borné est systématiquement remplacé par une crédulité prête à l'émerveillement, le progrès demeure contestable.

Le livre de Serge Hutin se rattache à cette tendance. Son auteur aime le sujet qu'il présente ; il a beaucoup lu, et il cherche à communiquer à autrui la passion qu'il éprouve. Son ouvrage illustre toutefois un travers fréquent chez les enthousiastes de la « remise en question » : dans son désir de gagner le lecteur, de le convaincre par l'accumulation des arguments, l'auteur en oublie son discernement. Au cours des 234 pages que compte son livre, Serge Hutin juxtapose sans sourciller des sources dont le simple mélange a de quoi faire hurler un scientifique : il parle de textes anciens et de révélations de mediums ; il se réfère, avec le même sérieux, à un géologue universellement respecté comme Alfred Wegener (l'auteur de la théorie de la dérive des continents) et à un illuminé comme Hans Hoerbiger, dont la cosmogonie glaciaire a sa place dans chaque ouvrage traitant de divagations pseudo-scientifiques.

Il y a, entre ces deux formes d'esprit — celle de l'illuminé et celle du savant — une incompatibilité fondamentale, qu'on ne peut ignorer, même si l'on désire être complet et *tout* prendre en considération. Un astrologue ne se préoccupe guère d'observations faites au moyen de la méthode scientifique ; de son côté, un physicien ne consulte pas un médium sur le choix de son matériel expérimental.

Comme de juste, Serge Hutin consacre une grande partie de son ouvrage à l'Atlantide. Pour renforcer sa position, il cite des témoignages favorables à l'existence de ce continent, témoignages qu'il emprunte d'ailleurs principalement au camp des para-scientifiques. Donnons-lui la parole, le temps d'un paragraphe.

« *Quant à Mme Blavatsky, elle aurait réussi à lire, page par page, le manuscrit secret conservé au Vatican (l'autre exemplaire se trouverait dans un monastère secret du Tibet) et qui relate toute l'histoire et la destinée des Atlantes. Au fond, rien d'impossible, le propre de ces affirmations étant d'être supérieures à toute possibilité de vérification objective...* »

On reste songeur. Serge Hutin est-il prêt à admettre *n'importe quoi,* à condition que ce ne soit pas immédiatement réfutable ? Il répondrait sans doute que plusieurs savants confirment, indirectement, les affirmations de Mme Blavatsky. Il en cite même un ou deux, dont « un savant américain, le sénateur Ignatius Donnelly », mais passe sous silence le fait que l'ouvrage de Donnelly, loin de prouver l'existence d'une Atlantide civilisée et florissante, est constitué par une série d'affirmations sur lesquelles l'auteur brode des hypothèses.

Au point de vue purement scientifique, il est acquis qu'aucun effondrement d'un grand continent n'a eu lieu après l'apparition, géologiquement récente, de l'homme. Si, en revanche, Serge Hutin admet comme preuves les révélations des Blavatsky et des Lewis Spence, qui affirment le contraire, pourquoi s'embarrasse-t-il de considérations scientifiques ? La fin du paragraphe cité plus haut semble établir l'inutilité de celles-ci.

L'auteur décerne d'ailleurs le titre de « savant » avec une certaine générosité. Ainsi, passant de l'Atlantide à la Lémurie, il évoque la « tradition ancienne » selon laquelle le mont Shasta, en Californie, serait le centre d'une région habitée par une peuplade mystérieuse, descendant des Lémuriens ; il parle à ce propos du « professeur Edgar Lucin Larkin, ancien directeur de l'observatoire du mont Lowe ». Il est assez piquant de relever que, d'après L. Sprague

de Camp et Willy Ley (1), le « professeur » Larkin était simplement préposé à un petit observatoire que les Pacific Electric Railways mettaient à la disposition des touristes, et qui était la dépendance d'une auberge. En outre, il peut être intéressant de mentionner que, toujours selon L. Sprague de Camp et Willy Ley, toute l'auréole de mystère qui parait le mont Shasta est due uniquement à l'ouvrage d'un certain Wishar S. Cervé, « *Lemuria, the lost Continent of the Pacific* », ouvrage publié par les Rosicruciens de San José.

Et, à propos de témoignages, on ne peut manquer de sursauter en rencontrant le nom de George Adamski, célèbre par ses soucoupes volantes. Serge Hutin se contente de noter gravement : « *Adamski et d'innombrables auteurs s'efforcent même de prouver* (sic) *qu'il existe depuis longtemps des contacts entre notre planète et des êtres extra-terrestres.* » Serge Hutin a-t-il vraiment lu Adamski ? Dans l'affirmative, on est stupéfait de constater que les élucubrations de ce dernier ne soulèvent aucun scepticisme chez l'auteur de « *Civilisations inconnues* ».

Ainsi qu'on le voit, Serge Hutin accueille, a priori, les témoignages les plus divers, sans chercher à les trier selon leur valeur. Dans certains domaines, cependant, ses connaissances présentent quelques faiblesses. N'affirme-t-il pas que « *c'est* (...) *une grave lacune de l'histoire comparée des religions primitives que de n'avoir pas entrepris des fouilles méthodiques dans tous les lieux — aussi bien en Asie centrale qu'en Amérique, ou en Islande, en Grèce, dans les îles océaniennes — où les traditions décrivent des montagnes sacrées et des initiations souterraines...* »

Or, sans même parler de la Grèce, de telles fouilles ont bel et bien été entreprises, en particulier en Amérique. Citons, par exemple, l'ouvrage de Robert T. Hatt et ses collaborateurs, « *Faunal and archeological researches in Yucatan caves* », où il est question de travaux effectués en 1929 et 1947.

Ces lacunes et ce manque de discernement sont regrettables. On les déplore d'autant plus que l'*introduction* permettait de fonder de grands espoirs sur le sérieux du travail. Serge Hutin y mentionnait, en effet, la distinction existant entre le fait scientifique, l'hypothèse plausible et la fiction. Or, dans le corps de l'ouvrage, ces trois éléments se trouvent mêlés, pour ainsi dire continuellement, et corsés, en outre, d'une petite sauce médiumnique. Le passage du fait établi à l'hypothèse gratuite eût gagné en étant plus clairement indiqué. Et, à tout prendre, n'eût-il pas été préférable de diviser l'ouvrage en un certain nombre de parties correspondant, précisément, au degré de certitude — ou de vraisemblance — des faits ou des idées offerts au lecteur ?

Tel qu'il est présenté, ce livre désappointe par sa composition hétéroclite ainsi que par sa documentation souvent superficielle. En revanche, la bibliographie terminale est très copieuse, et constitue un travail de qualité.

Demètre Ioakimidis
et Pierre Strinati.

(1) Dans un ouvrage d'ailleurs cité par Serge Hutin dans sa bibliographie, « **De l'Atlantide à l'Eldorado** », traduit de « **Lands beyond** ».

« *Les civilisations inconnues* », par Serge Hutin : Arthème Fayard.

TRIBUNE LIBRE

Je suis un fidèle lecteur de « *Fiction* » depuis toujours. C'est pourquoi je proteste d'autant plus violemment contre l'article hargneux — jalousie d'auteur ? — de Damon Knight contre van Vogt ! Grand amateur de science-fiction, j'en ai lu un grand nombre. Parmi les rares — très rares — livres de S. F. que j'ai *conservés* dans ma bibliothèque, figurent au premier rang « *Les aventures de non-A* », « *Le monde des non-A* », « *A la poursuite des Slans* », « *Le Livre de Ptath* » et la formidable « *Faune de l'espace* »... qui selon moi est le meilleur ouvrage de van Vogt, avec les deux « *non-A* ». Ce que Damon n'a *absolument pas* compris, c'est qu'un lecteur lit, et ne critique pas. S'il est « empoigné » en tant que lecteur, tout est bien. D'autre part, je connais d'innombrables quantités de livres ou de romans « bien écrits » qui vous tombent des mains au second chapitre, parce qu' « on s'en f... ». Van vogt raconte — mal — une histoire ? Oui, mais elle est *passionnante,* et ceci qui est la *QUALITE FONDAMENTALE à* 95 % efface tous les défauts, qui n'apparaissent plus qu'aux yeux minables d'un critique.

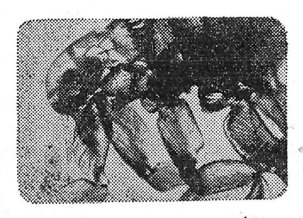
Par-dessus le marché, il y a un point sur lequel visiblement Damon Knight dit des âneries : c'est celui où il exécute en quelques paragraphes bourrés d'ignorances la philosophie géniale de Korzybski, son « système » et sa « Sémantique générale ». Œuvre illisible, dit-il ! Korbzybski écrit au contraire une langue difficile par la nouveauté des découvertes linguistiques et philosophiques, mais *extrêmement précise et claire...* Si Knight ne peut pas la lire, il n'y a que deux solutions : ou il est un *minus illettré,* ou je suis un génie ! C'est justement dans les deux « *non-A* » de van Vogt que j'ai découvert l'œuvre prodigieux de Korzybski, et j'en garde à van Vogt une immense reconnaissance, car depuis, j'ai réussi à me procurer les trois livres — et non un ! — du fondateur Korzybski, dont voici les titres : « *Time Binding : the General Theory* », « *Manhood of Humanity* » et « *Science and Sanity : an introduction to Non-Aristotelians Systems and general semantics* ». Trois œuvres géniales qui m'ont éduqué en quelques années *plus que toute une vie d'études !* Des œuvres déjà répandues à dizaines de milliers d'exemplaires dans les milieux savants. Il suffit d'ailleurs d'avoir lu les critiques — un peu plus autorisées que celles du pauvre Damon — de célèbres professeurs, savants et mathématiciens, tels que Malinowski, David Fairchid, H. J. Jennings, Horsley Gant (associé de Pavlov), C. L. William, E. T. Bell, Bertrand Russell, Judson Herrick, William White, etc., sans compter le grand Bachelard lui-même, qui a présenté — *tout un chapitre !* — Korzybski aux Européens dans son célèbre ouvrage « *La philosophie du non* ».

A l'école, Damon Knight, à l'école !

Je lui conseille — justement — d'aller à l'Institut de Sémantique Générale, fondé à Lakeville par A. Korzybski, et d'y suivre — pour apprendre à *évaluer correctement* — un séminaire intensif d'une centaine d'heures ! Cela ne le rendra peut-être pas génial comme écrivain, mais au moins il *commencera* à savoir raisonner.

Daniel Masclet
(Paris)

De l'infiniment petit à l'infiniment grand



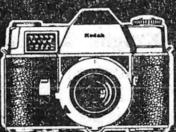
avec un *Retina* **Kodak**

Les appareils RETINA, fabriqués en Allemagne par KODAK Stuttgart, vous offrent tous les derniers perfectionnements de la technique photographique allemande dans le domaine de l'automatisme débrayable et de la visée reflex mono objectif.



Retina automatic III

Appareil entièrement automatique avec choix des vitesses d'obturation et possibilité de débrayage de l'automatisme. Objectif Retina Xenar 45 mm f 2.8 traité. Obturateur Compur de 1/30 à 1/500 de sec. et pose B. Prise de synchronisation pour lampes-flash. Blocage automatique du déclencheur en cas de luminosité insuffisante ou excessive (avec apparition du signal STOP dans le viseur). Télémètre couplé.



Retina Reflex III

Objectifs soit Retina Xenar ou Ysarex 50 mm f 2.8 traité, soit Retina Xenon ou Heligon 50 mm f 1.9 traité interchangeable avec des objectifs de 28 à 200 mm. Viseur Reflex à prisme pentagonal. Présélecteur de diaphragmes. 10 vitesses de 1 sec au 1/500 de sec. et pose B. Cellule photo-électrique couplée avec contrôle de l'exposition à l'intérieur du viseur.

Et n'oubliez pas que les très nombreux Accessoires du Système Retina décupleront les possibilités d'utilisation de votre Appareil Retina.

PUBLICITÉ KODAK - GOUTRATEL

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Un fantastique peu nocturne

LE FAKIR, courant après Aladin. — *Voilà ta lampe. Tu l'avais perdue.*

ALADIN. — *C'est gentil.*

F. — *Non, c'est naturel.*

A. — *Non, non, non!* rien *n'est naturel!*

Cet échange de propos, équivalent cinématographique de la parenthèse ou de la note en bas de page, donne le ton de cette nouvelle bagdaderie, dont le titre, imputable à l'inspiration personnelle du distributeur français, ne doit pas fourvoyer le spectateur en puissance : la sultane Schéhérazade n'y paraît point, et la lampe d'Aladin n'est qu'un accessoire, le plus souvent égaré d'ailleurs, d'aventures que les auteurs ont composées en forme de comédie musicale irréaliste à l'américaine. Que le résultat soit encore visible après tant de chefs-d'œuvre du genre n'est pas une mince réussite, et témoigne à son tour que le cinéma italien fait des progrès décisifs dans la voie de l'intégration des techniques américaines. Il est vrai que le soin de jouer cette partie a été confié à Mario Bava, le fort en thème du nouveau cinéma italien, qui fut l'orchestrateur du « *Masque du démon* ».

Non, ce film n'a rien de naturel. Tout y est un peu à l'image du feu d'artifice final et de la liesse populaire célébrant une naissance royale truquée — ce qui s'explique par une cuisine de scénariste, indispensable à la formation du comique de malentendu : preuve au moins que ce film est un bon produit de fabrique, ce qui n'est pas si courant ni si facile. Mais je crois qu'il y a mieux à y chercher que des recettes. D'abord, il est évident que les auteurs ne se contentent pas de faire du merveilleux pour les besoins du genre ; ce sont des adversaires militants de Notre Mère Nature. Un des rôles-clés de l'histoire est justement ce personnage improbable du fakir (qui a jamais vu un fakir en Mésopotamie ?), tout content de se faire piétiner sur sa planche à clous, parfumé à l'acide et doué d'un sens de l'humour un peu particulier, qui le pousse à la fin, lorsqu'il a dépendu Noëlle Adam, à accrocher à sa place un squelette, quelque peu différent par l'apparence et aussi (que les philosophes me pardonnent !) par le contenu.

Si la part du macabre se limite à quelques notations de ce genre, la « poisse », ressort n° 1 de toute comédie, tient dans « *Les mille et une nuits* » une place prépondérante. Les héros n'arrêtent pas de se fourrer dans des situations désespérées. Aladin vole un panier au marché ; on le poursuit ; il se met à courir, renversant tout sur son passage, si bien que le nombre de ses poursuivants ne cesse d'augmenter. Plus tard, il se retrouve arc-bouté contre une porte qui le sépare de ses assaillants : s'il fuit, ils vont l'enfoncer ; s'il reste,

ils l'enfonceront un peu plus tard. L'apparition accidentelle du génie de la lampe le sauve, et pousse Omar le costaud à se mettre à son service ; mais les catastrophes continuent, et le voilà occupé à faire réapparaître le génie sans connaître la recette, et obligé de sauver la face devant son esclave volontaire, sous peine de voir l'effondrement de son moyen de chantage suivi à bref délai d'une cuisante vengeance. Chez les Amazones, il cherche vainement à rallumer les chandelles qu'une suivante s'emploie à éteindre : car dans la chambre de la reine, la nuit d'amour qui va commencer sera suivie par son exécution. On pourrait multiplier les exemples. Ils ramènent tous à la même conclusion : la matière du rire, c'est l'angoisse devant l'avenir, spécialement quand celui-ci s'annonce extrêmement bref.

Devant ce règne de la guigne, la lampe d'Aladin apparaît comme le symbole de la chance, l'équivalent féerique de notre loterie nationale. Mais c'est un symbole des plus transcendants : son possesseur, pendant un bon tiers du film, en ignore les propriétés magiques. Quand il comprend, il perd la lampe, cherche vainement à la rattraper, ne cesse de passer à côté d'elle. Cette lampe revient comme un leitmotiv, à l'instar de la plante verte pour Mr. Jones dans « *Hellzappopin* ». Un éléphant, instrument du destin, la dépose près d'Aladin. Mais celui-ci est à terre, prisonnier, le cimeterre d'un garde lui effleurant la carotide ; quand il arrive, à force de lentes contorsions, à tendre la main jusqu'à la lampe, l'éléphant la reprend et la jette dans l'Euphrate. Et l'absence n'est pas le seul défaut de cette porteuse de chance : quand Aladin finit par mettre la main sur l'insaisissable ustensile, son premier vœu l'incorpore aussitôt, la corde au cou, à une caravane de prisonniers.

On comprend qu'il finisse par se lasser d'une fortune aussi capricieuse : pour son troisième vœu, il supplie le génie de bien vouloir le laisser faire — ce qui n'empêchera pas celui-ci d'accumuler des facéties quelquefois efficaces, mais toujours décoratives. A ce point du problème, la conclusion pourrait fort bien être celle de nos spécialistes de l'humour noir : qu'il n'y a rien à tenter, et que la seule chose à faire est de ramper la tête basse vers un destin inéluctable. Les auteurs, pour leur fable, ont préféré une moralité inspirée de « *Le singe et le léopard* » : que rien n'est vraiment impossible à un garçon entreprenant. C'est merveille de voir à quel point les acteurs se démènent dans ce film. Non que cette conception du monde soit à proprement parler originale : Minnelli, Donen et d'autres avaient déjà fourni mainte justification métaphysique des cabrioles. Ce qui est surtout extraordinaire, c'est d'entendre des propos pareils tenus par des cinéastes *européens*.

Contre un destin contraire, il n'y a qu'une vraie solution : l'activité, de préférence fébrile. Il faut voir Aladin se donner du mal jusqu'au bout : quand ils sont tous captifs et qu'il trouve un moyen d'évasion, Moulouk se propose pour l'expérimenter, arguant qu'il accédera plus facilement auprès du calife pour demander du secours, et prouve sa condition noble en montrant ses mains soignées : Aladin les regarde attentivement, non pour vérifier ses dires, mais pour évaluer ses chances à la longueur de sa ligne de vie. Le film est l'apologie de la ruse et de l'intelligence : Omar, l'homme aux gros biceps, s'humilie devant le malingre Aladin au point de lui faire sa cuisine.

Ce n'est pas tout d'être un malin : encore faut-il exploiter ses atouts à fond. Vous y êtes contraint par l'urgence, même si vous êtes un paresseux congénital. Et gare à vous si vous lambinez en route ! Le vieux

magicien du Grand Vizir en fait l'expérience à ses dépens : ses rhumatismes lui rendent la génuflexion pénible, mais le Vizir n'apprécie que les serviteurs agiles comme le dessinateur Musta (un vrai dessinateur de comédie musicale, celui-là : tout dans les reins). Le malheureux finalement se retrouve suspendu à un crochet, où Aladin lui présente la chandelle à tenir : triste fin pour un homme assurément intelligent, mais qui n'avait pas compris qu'il fallait rester prêt, quoi qu'il advienne, à faire le saut périlleux. Aladin, qui en est pleinement conscient, ne connaît pas de pire supplice que d'être cousu dans une peau de bœuf : c'est le singe brutalement métamorphosé en léopard.

L'action réussit donc, au moins en ceci qu'elle assure la survie de l'individu. Mais pour peu que le sujet pense un peu trop aux risques qu'il court, ce pourrait être un supplice aussi grand que l'attente passive du désastre, et même plus grand — puisqu'il aurait des chances d'être plus long. Une certaine désinvolture n'est donc pas inutile. Nos « *Mille et une nuits* », reprenant le flambeau des mains de Walsh et de Hawks, en offrent plus d'un exemple, en général dans les scènes d'amour, comme en témoigne ce dialogue :

ALADIN. — *Tout est foutu, on va rester esclaves.*

DJALMA. — *On peut encore être vendus ensemble.*

Un peu plus tard, sur les remparts de Bassora, Moulouk, dirigeant les préparatifs des assiégés, vient de dire : « *Il faut agir prudemment.* » La princesse entre. Un guetteur annonce aussitôt : « *Altesse, des cavaliers !* » Sur quoi Moulouk embrasse passionnément la princesse. La prudence n'est qu'un mot, l'essentiel est de garder les choses à leur place dans la hiérarchie du sérieux.

Dans cette morale de la désinvolture, Aladin reste assez en retard, à ce qu'il semble. Il tient passionnément à sa vie, et ses interventions, toujours futées, sont pour contrepartie de le maintenir à courte distance des détails. Son ambition au demeurant n'a rien de secret :

LA MERE D'ALADIN. — *Tu es toujours en train de perdre ton temps. Ne peux-tu abandonner ces idées de grandeur ?*

ALADIN. — *Ah ! non, ça jamais !*

Ce qui le sauve, c'est l'imagination, qui crée autour de lui un harem peuplé de femmes-esclaves dès le début du film, longtemps avant que son destin, ou plutôt la volonté de ses auteurs, n'accède à ses désirs. Non que la « maîtresse d'erreur » ne lui joue des tours : c'est elle qui lui fait croire qu'un âne lui parle sur la place des caravanes, elle qui l'entraîne à suivre le cortège princier jusqu'à sa chute malencontreuse, elle qui le pousse à décrire devant Djalma ce porphyre qu'il n'a jamais vu, avant de la quitter rêveur, les bras enroulés dans une gandoura qui vient de choir derrière lui. Mais c'est elle aussi qui soutient son dynamisme, elle qui engendre les splendides ballets où se mime sa lutte contre les objets (la couverture enchantée, la cour aux portes closes), sa transfiguration en automate ou son duel final contre le Grand Vizir.

Le défaut de l'imagination, bien sûr, c'est que la mariée est trop belle (1) : dans la réalité, l'homme qui grandit rapetisse aussitôt après, et la danseuse la plus fascinante lutte avec les puces. Lors de l'envol final sur le tapis volant, Aladin fait un signe d'adieu au fakir et au génie, ses vieux complices ; alors Djalma incrédule le regarde avec reproche, et Aladin secoue la tête : il ne faut pas croire, décidément, à une alliance avec le

(1) Maxime qui s'applique à l'imagination, certes, mais aussi à Michèle Mercier, et pas seulement pour un nombril enrichi de tous les trésors de Golconde.

destin. Pourtant l'homme qui a triomphé de tous les obstacles croyait à cette alliance : n'a-t-il pas plus ou moins créé, par sa seule énergie, cette imaginaire déesse Fortune ? Mais le film n'en souffle mot : il faudrait savoir ce qui est arrivé *après* le tapis volant.

Au total, voilà donc un film aussi plein de sens que d'agrément, une marche à travers les ténèbres qui ne cesse de se transcender en allégresse et d'y conduire son public. Et si j'ajoute qu'en prime Noëlle Adam offre à nos regards des choses bien charmantes et bien secrètes en saisissant un poupon, je ne doute pas que les lecteurs des quatre sexes se précipiteront comme une trombe à ces « *Mille et une nuits* » fort peu nocturnes.

Jacques Goimard.

LES MILLE ET UNE NUITS (LE MERAVIGLIE DI ALADINO), film italien de Mario Bava. *Scénario :* Stefano Strucchi, Duccio Tessari. *Chorégraphie :* Secondino Cavalo. *Décors :* Flavio Mogherini. *Costumes :* Rosine Delamare. *Images :* Tonino delli Colli. *Musique :* Angelo Lavagnino. *Interprétation :* Donald O'Connor, Noëlle Adam, Michèle Mercier, Mario Girotti, Fausto Tozzi, Vittorio de Sica, Raymond Bussières.

Table des récits parus dans « Fiction »

Dixième année (Premier semestre 1962 : Nos 98 à 103)



Dépôt légal : 2me trimestre 1962 — *Le Gérant :* M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)